

n'eut sa première église que six ans plus tard. En 1728 celle-ci fut remplacée par une église en pierre; elle servit jusqu'en 1821, année de la construction de l'église actuelle. La première église était à peu près un mille et demi à l'ouest de celle-ci.

Un samedi soir, le 8 août 1847, une chaloupe chargée de vingt-et-une personnes de Saint-Antoine de Tilly, revenant du marché de Québec, fut surprise par une tempête, un peu plus bas que l'église de Saint-Nicholas et chavira. Dans l'obscurité, dix-huit passagers presque tous des femmes se noyèrent.

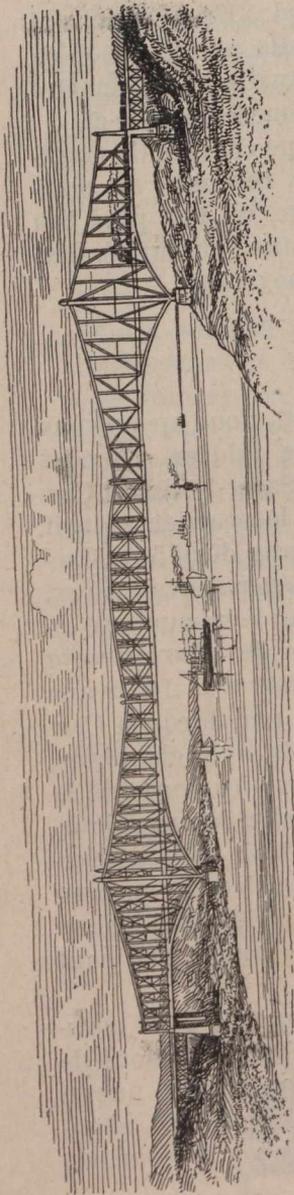
\* \* \*

A quelques milles plus bas, sur la côte nord, nous apercevons l'entrée de la rivière du CAP ROUGE, avec ses falaises de cent cinquante pieds de hauteur. La paroisse de Saint-Félix du Cap Rouge, ne date que de 1862, ce fut pourtant le premier endroit au Canada, où il eût un établissement, puisque dès 1541, Jacques Cartier y avait bâti deux forts pour protéger ses vaisseaux, qui devaient hiverner dans le havre formé par l'embouchure de la rivière. Il avait donné à ce havre le nom de *Charlesbourg Royal*, il fut changé plus tard en celui de *France-Roi*. Deux ans après, Roberval fit réparer les travaux faits par Jacques Cartier et construire une tour, deux corps de logis, avec chambres, cuisine, offices, un puits; et dans la vallée, sur les bords de la petite rivière, une autre tour pour servir de dépôt de provisions.

Pendant longtemps le Cap Rouge fut un endroit où l'on chargeait de bois les vaisseaux pour l'Europe et ailleurs; ce commerce a changé, et aujourd'hui les quais considérables qui se trouvent à l'embouchure de la rivière du Cap Rouge, s'en vont en ruine.

Depuis la Pointe-aux-Trembles, le Saint-Laurent s'est constamment rétréci; à deux milles plus bas qu'ici, en amont de l'entrée de la rivière Chaudière, il est plus étroit qu'en aucun autre endroit de son parcours; mais aussi plus profond, atteignant cent soixante-deux pieds de profondeur, et le courant, une rapidité de six noeuds à l'heure.

C'est à cet endroit que l'on est à construire le *Pont de Québec*, qui, à certains points de vue, sera unique au monde; il



Pont de Québec.

aura, en effet, une arche de 1800 pieds de portée, ce qui est exactement quatre-vingt-dix pieds de plus que les arches du pont sur le Forth, en Ecosse, pont qui jusqu'à présent a les arches de plus grande portée. Il aura donc une arche centrale de 1800 pieds, deux arches sur les rives de 500 pieds chacune, et deux arches d'attérissage de 214 pieds, en tout près de 3300 pieds de longueur. Le pont sera à une hauteur de cent cinquante pieds au-dessus du fleuve, à marée haute, de sorte que les plus gros vaisseaux pourront passer dessous. Le tablier du pont aura soixante-cinq pieds de largeur; portant deux voies pour chemins de fer, deux voies pour tramways, deux voies pour voitures et deux voies pour piétons.

Nous passons maintenant l'entrée de la Rivière Chaudière, remarquable par la belle chute que l'on admire à quatre milles de son embouchure. A peu près deux milles plus bas nous avons celle de la rivière Etchemin.

\* \* \*

C'est entre ces deux rivières que s'étend la paroisse de SAINT-ROMUALD, dont le village, désigné aussi sous le nom d'Etchemin, et quelquefois aussi sous celui de New-Liverpool, est bâti sur les bords de la rivière Etchemin.

Dès 1652, il y avait des colons établis dans cette partie de la seigneurie de Lauzon, cependant la paroisse ne fut érigée canoniquement qu'en 1854. Son premier curé M. Sax, amateur et connaisseur du beau, fit construire la

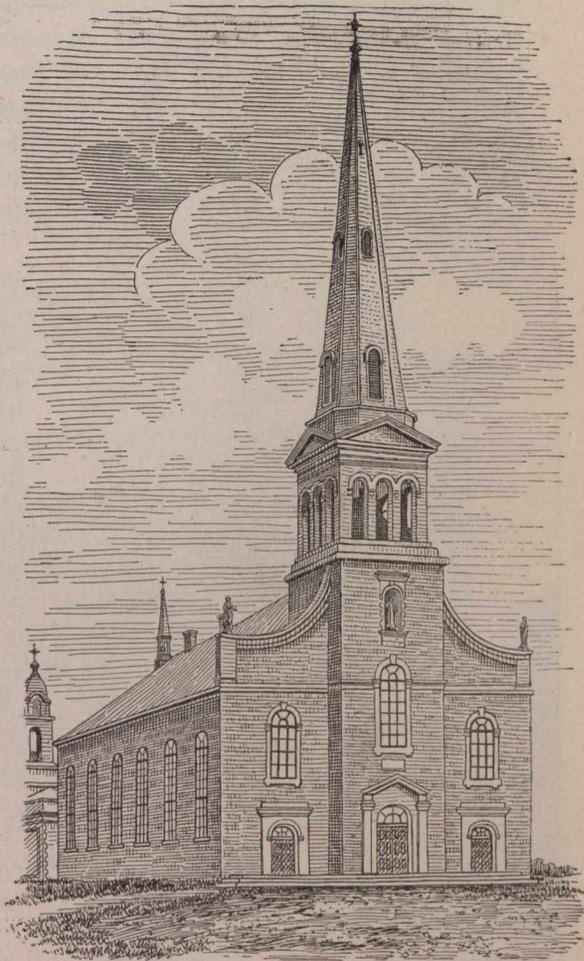
belle église où l'on admire surtout de belles fresques peintes par un artiste remarquable de Munich.

Pendant le siège de 1759, plusieurs vaisseaux de guerre sombrèrent devant Saint-Romuald. Longtemps les habitants de la côte firent des recherches espérant y trouver des trésors.

\* \* \*

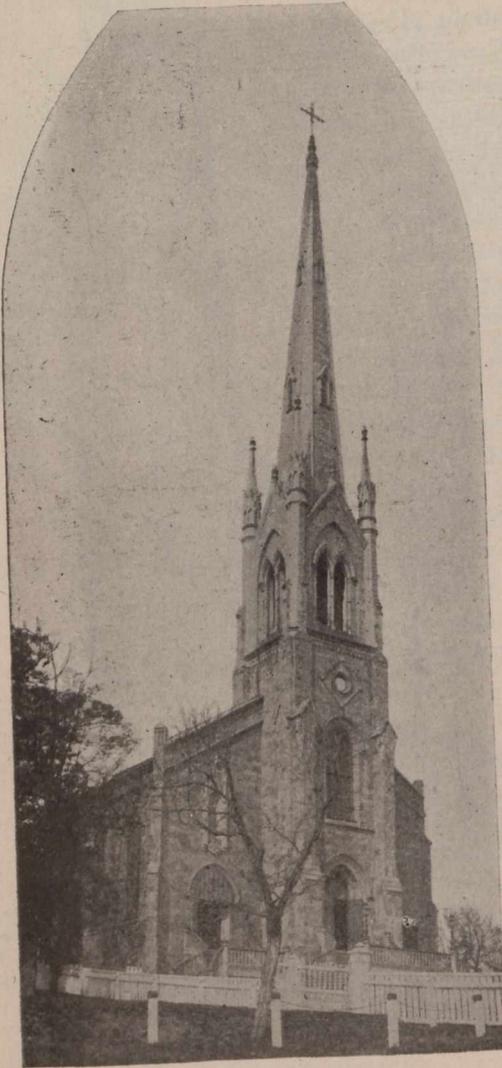
Vis-à-vis Saint-Romuald s'élève la haute Pointe-à-Pizeau, autrefois rendez-vous des peaux-rouges, aujourd'hui, couronnée par l'église SAINT-COLOMB DE SILLERY.

Dans l'anse Saint-Michel, en bas de Sillery, était autrefois la maison du vénérable vieillard. M. Pierre de Puisieux, qui donna l'hospitalité, pendant tout l'hiver de 1641, à M. de Maisonneuve et mademoiselle Mance, aussi bien à madame de la Peltrie, qui aimait à y venir pour être plus près des sauvages. Cette belle résidence était considérée, dans le temps, comme un bijou.



Eglise de Saint-Romuald.

En 1870, les résidents de Sillery élevèrent le petit monument



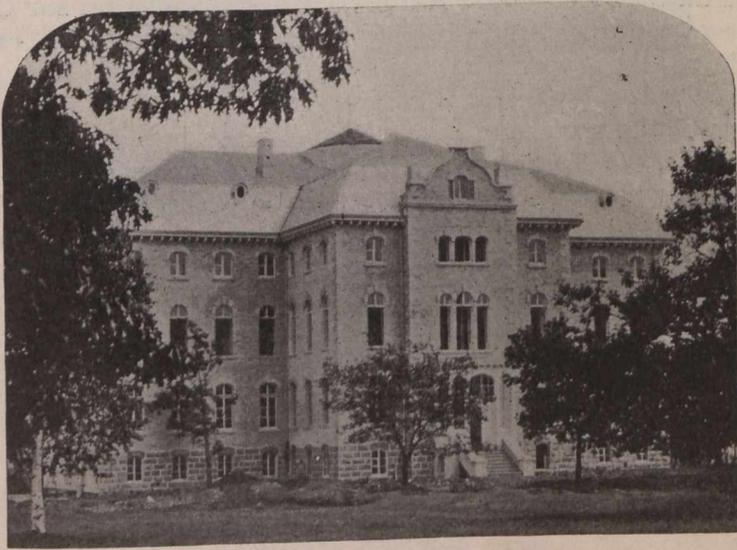
Eglise Saint-Colomb.—Sillery.

que nous voyons, à la mémoire de Noël Brulart de Sillery, chevalier de Malte, le généreux fondateur de l'établissement de Sillery, et du père Ennemond Massé, un des trois premiers jésuites venus au Canada. Le père Massé repose depuis le 12 mai 1646, sous le choeur de la modeste chapelle de Saint-Michel, dont il ne reste que les fondations, à quelques pas au sud du monument. De l'autre côté du chemin existe encore la vieille résidence des jésuites, aux massifs murs de trois pieds d'épaisseur. C'est la maison la plus ancienne du Canada, puisqu'elle date de 1637.

La seigneurie de Sillery avait été concédée aux jésuites, le 23 octobre 1669. Ils y établirent des Hurons dans l'espoir de les amener à cultiver la terre. Au commencement du siècle dernier, les sauvages de Sillery se mirent en tête que les jésuites s'étaient indument emparés de cette seigneurie, qu'elle

leur appartenait. Ils la réclamèrent du gouvernement du Canada qui la détenait alors, puis, s'imaginant que le gouverneur

ne leur rendait pas justice, quatre de leurs chefs s'embarquèrent à bord du brick *l'Indian* pour aller présenter leur réclamation à George IV en personne. Ils furent très bien reçus au château de Windsor, où on les fêta beaucoup. Ils oublièrent leur grief et s'en revinrent satisfaits. C'est en travaillant à construire un fort pour protéger les champs de ces sauvages, près de Sillery, que le Frère Liègeois, S. J., trouva la mort, en 1655. Il s'était avancé vers le bois pour s'assurer qu'il n'y



Couvent de Jésus-M'arie.—Sillery.

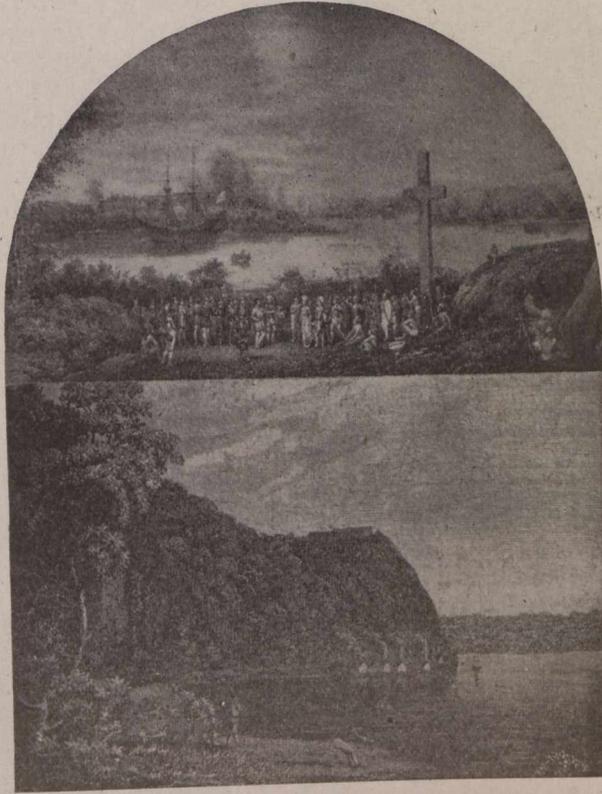
avait point d'ennemis. Malheureusement une dizaine d'Iroquois le guettaient; ils le renversèrent d'un coup d'arquebuse et lui coupèrent la tête.

\* \* \*

Nous voilà près de QUEBEC, dont l'arrivée a été si admirablement décrite par l'honorable juge en chef A. B. Routhier, dans

son splendide ouvrage intitulé: *Québec et Lévis à l'aurore du XXe siècle*. L'arrivée à Québec de ce côté surtout, est un des spectacles les plus féériques que l'on puisse voir dans le monde entier. Notre but étant de faire un guide du fleuve Saint-Laurent, nous ne pouvons nous arrêter bien longtemps à parler des deux belles villes soeurs, qui s'admirent d'un côté à l'autre du fleuve, qui baigne leurs pieds. Ceux qui voudront connaître à fond ce berceau de la nationalité canadienne-française: son histoire si intéressante, ses légendes si curieuses, son admirable topographie ne pourront mieux faire que de s'adresser à l'ouvrage du juge Routhier. Il a été écrit bien des livres sur Québec, mais aucun n'approche celui-ci pour la quantité et l'exactitude des renseignements; tout y est fouillé, depuis le monument le plus récent, jusqu'au coin le plus abandonné des cimetières; l'auteur raconte et décrit avec une verve et un intérêt qui rendent la lecture de son livre aussi attrayante que le roman le plus attachant. Quant à nous le prenant pour guide, nous allons donner quelques vues de l'ancienne cité de Champlain, de la ville actuelle, de ses environs, de Lévis, puis nous continuerons notre voyage.



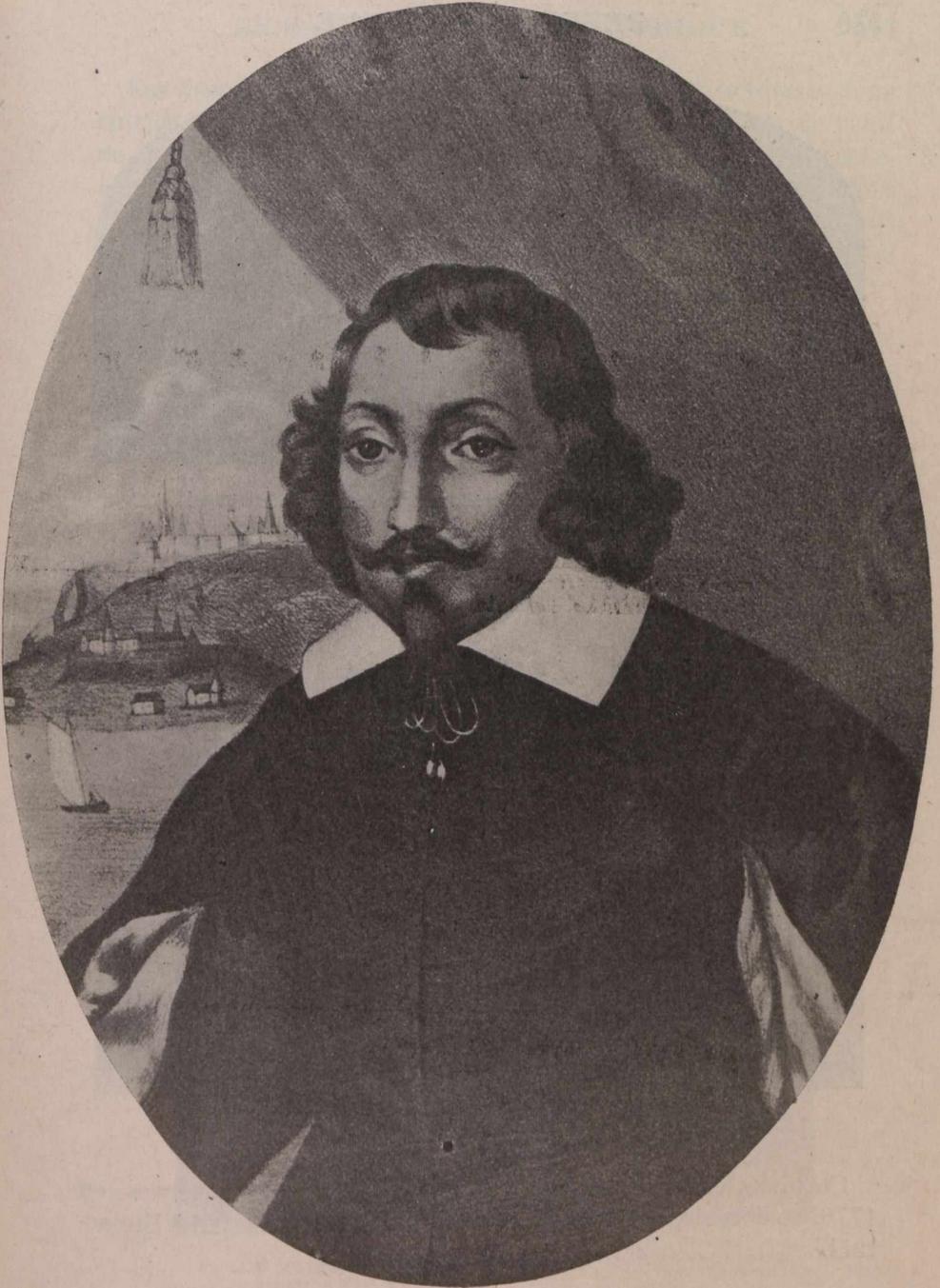


Conférence de Jacques-Cartier avec les Sauvages.  
Le Cap Diamant.

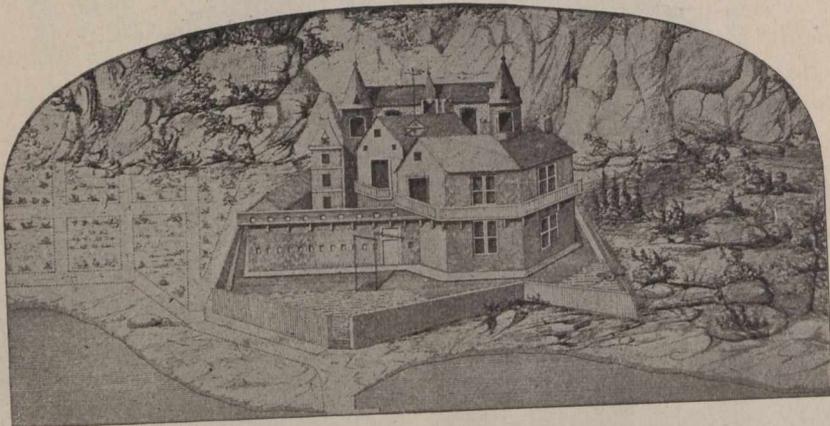
Jacques Cartier, le 3 mai 1536, planta une croix au milieu d'un grand concours d'indigènes, s'empara de leur chef Donnacona et l'amena avec lui en France.



Surprise des sauvages à la vue du premier vaisseau français, septembre 1535.

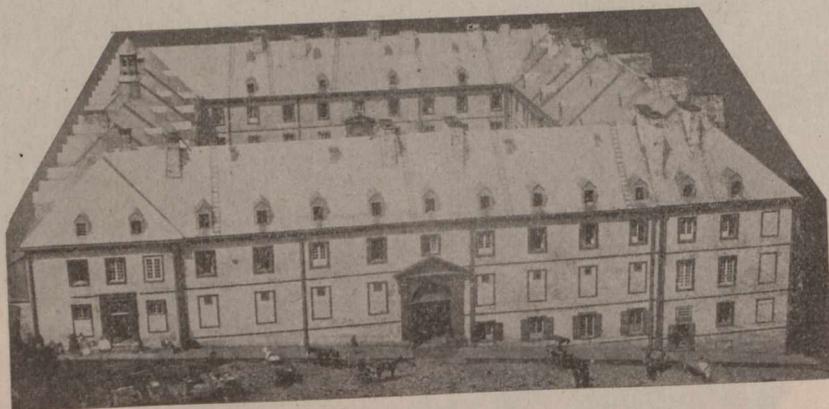


Samuel de Champlain, fondateur de Québec.



Première habitation de Québec, résidence de Samuel de Champlain.

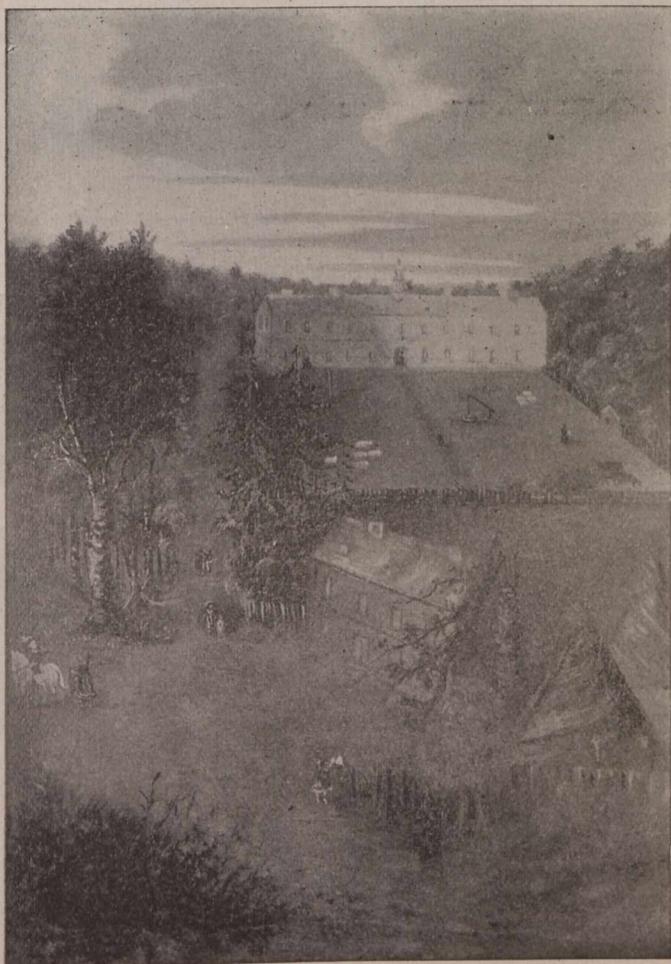
Cette première habitation de Québec fut bâtie par Champlain, en 1608, elle comprenait un magasin pour les provisions et trois corps de logis à deux étages, entourés d'un large fossé et d'une enceinte en pieux. Kertk la détruisit vers 1630.



Vieux Collège des Jésuites.

Ce vieux collège des Jésuites fut converti en casernes, en 1776, et détruit, en 1895, pour faire place à l'Hôtel de Ville actuel.

Les Jésuites arrivèrent au Canada, en 1625 et fondèrent leur collège de Québec, en 1637, un an avant la fondation de celui de Harvard, à Boston. Après la prise de Québec le gouvernement anglais ne leur permit plus de se recruter; il confisqua leurs propriétés, après le décès du P. Cazot, en 1800. Ils sont revenus au Canada en 1842.



Premier couvent des Ursulines, bâti en 1642, brûlé le 13 décembre 1652.

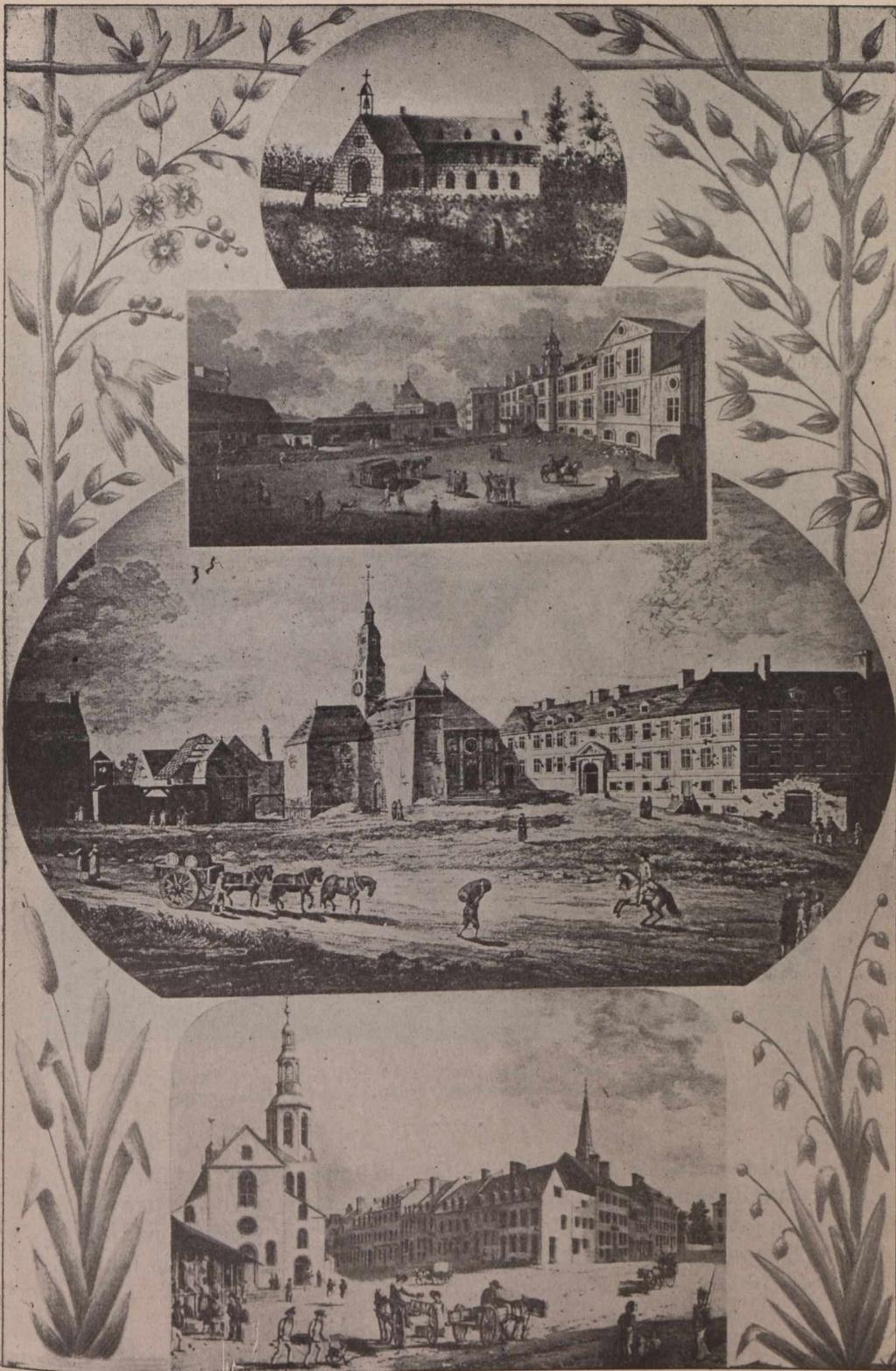


Convent des Ursulines, restauré en 1687, après un second incendie, et agrandi de 1712 à 1716.—Chapelle construite de 1717 à 1723.—Vue du Jardin en 1839.—Vieux frêne renversé par le vent en 1868.

En 1639, arrivaient à Québec, Mère Marie Guyart de l'Incarnation avec deux autres religieuses Ursulines et madame de la Peltrie; elles fondèrent le couvent des Ursulines, de Québec, resté la plus renommée des maisons d'éducation pour jeunes filles. au Canada.



Une des cours de récréation du monastère des Ursulines.



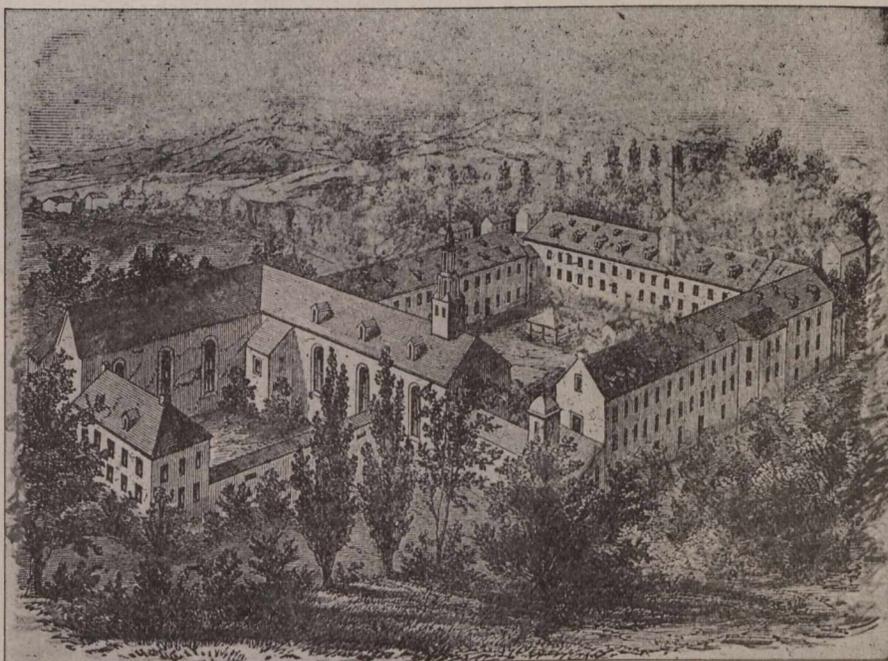
Second couvent des Récollets, dont la première pierre fut posée par Talon.  
 Palais de l'Intendant.  
 Eglise et Collège des Jesuites.  
 Cathédrale en 1760.



Monseigneur de Laval.

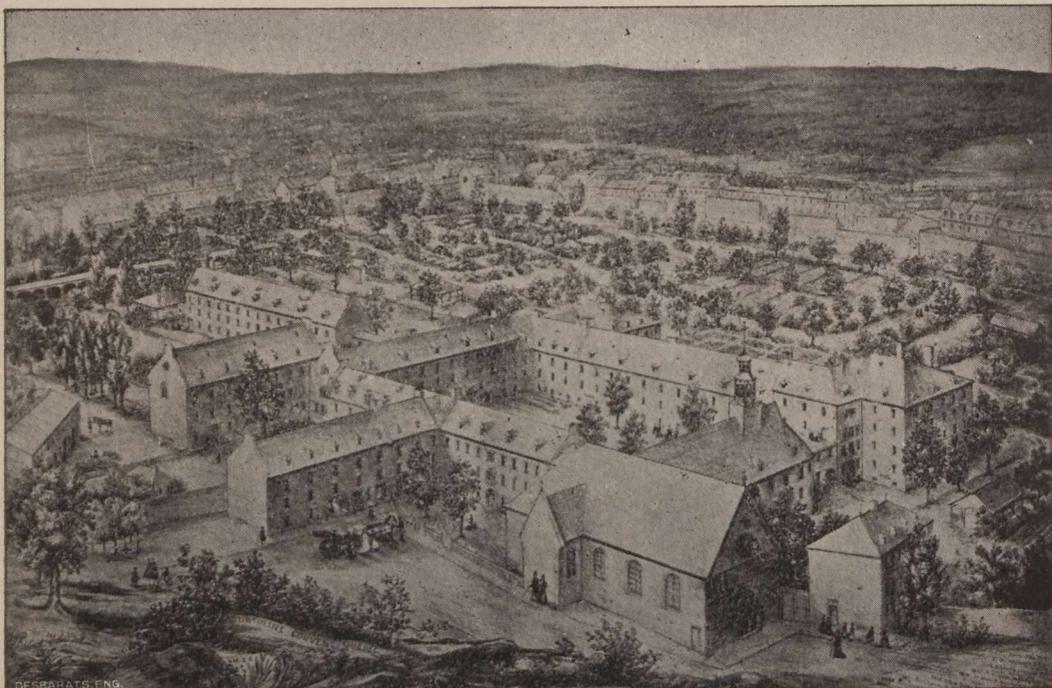
Monseigneur François de Laval-Montmorency arrivait au Canada, en 1659, comme vicaire apostolique, avec le titre d'évêque de Pétrée. Il devint premier évêque de Québec, en 1674. Il mourut en 1708, au séminaire de Québec, qu'il avait fondé, en 1663.

Les premiers Récollets, au nombre de quatre, vinrent au Canada avec Champlain lors de son voyage de 1615; ce sont ces religieux qui sous le régime français desservirent presque toutes les anciennes paroisses du Canada. Le gouvernement anglais les dépouilla de leurs biens après l'incendie de leur couvent, à Québec, en 1796.



Couvent des Ursulines en 1759, dont la chapelle restaurée par Murray, après le siège, servait alternativement pour dire la messe paroissiale, puis au service anglican.

La construction de la cathédrale fut commencée, en 1647. Elle fut livrée au culte en 1650.

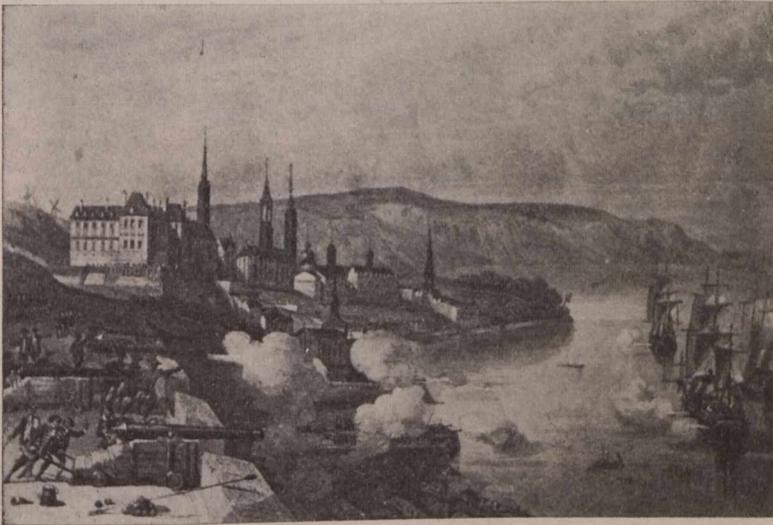


Vue à vol d'oiseau du monastère des Ursulines, prise en 1889, le deux-cent cinquantième anniversaire de sa fondation.

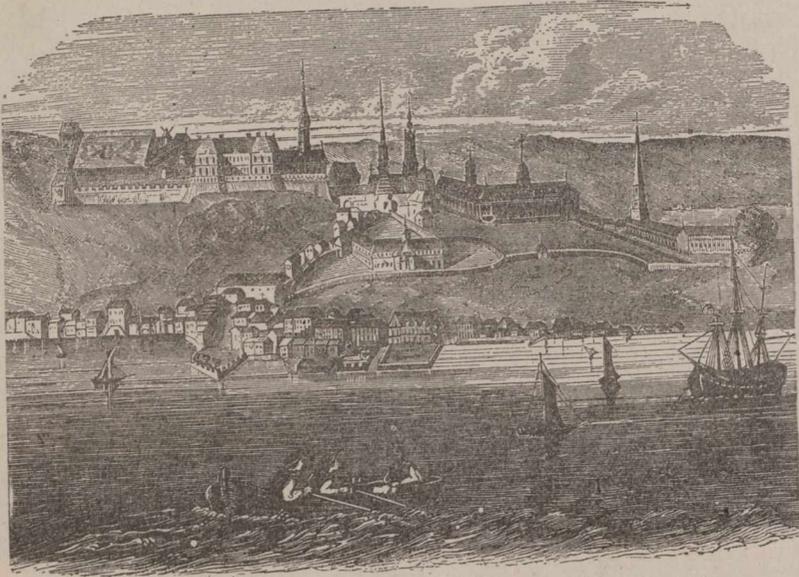


Un coin d'une cour de récréation au monastère des Ursulines.

Les intendants jouèrent un rôle important au Canada, sous le régime français. Le gouverneur et l'évêque seuls étaient leur supérieur en hiérarchie. La justice, les finances et la police étaient sous leur contrôle. Talon le premier intendant qui vint au Canada lui fit faire d'immenses progrès.



Défense de Québec contre la flotte de Phipps en 1690.



Québec en 1720.



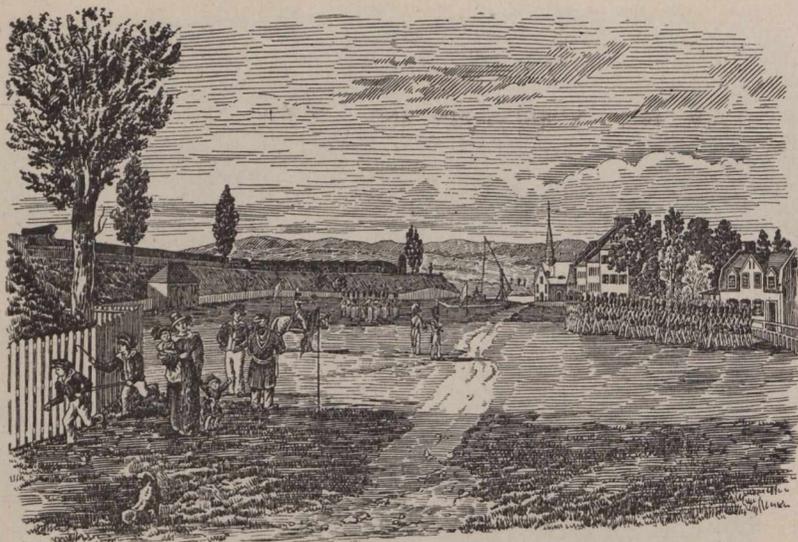
La Place d'Armes et la Cathédrale Episcopale, en 1832.



La basse-ville de Québec vue du parapet de la haute-ville en 1833, d'après une esquisse prise par le colonel Cockburn.



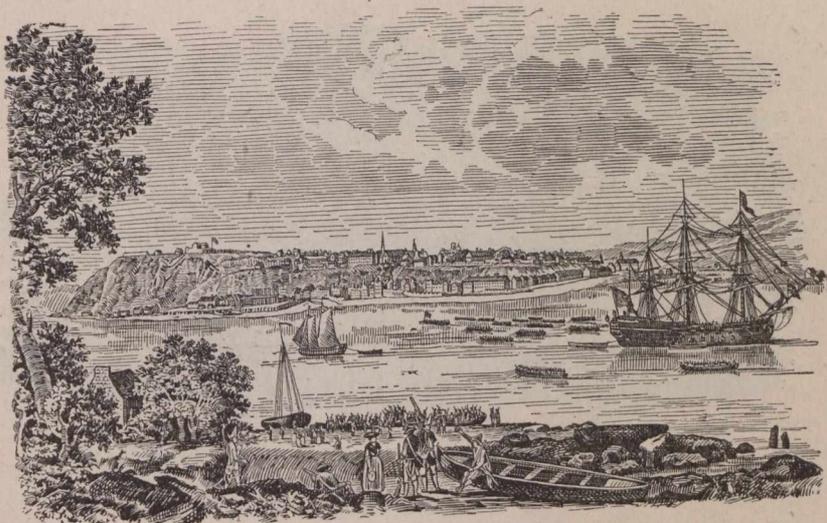
Québec ; vue prise par le colonel Cockburn en 1833, de près de l'église d'Aubigny, à Lévis.



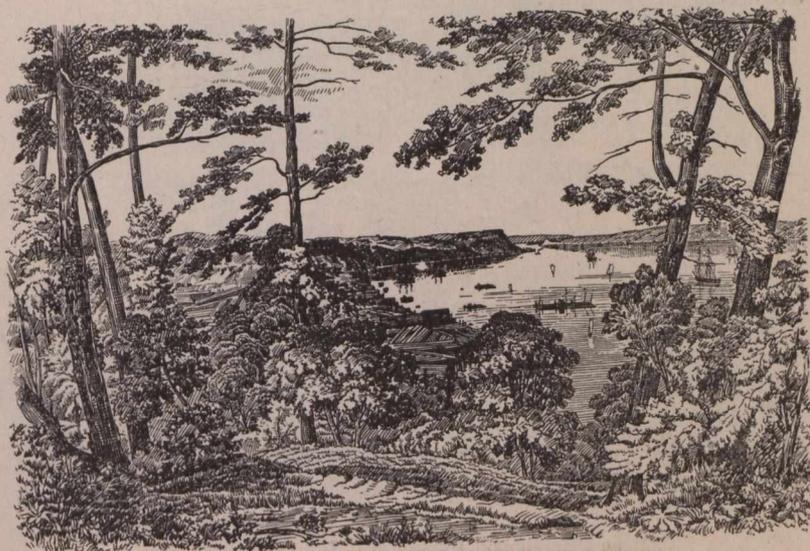
Vue de l'Esplanade et des Fortifications de Québec, en 1832.



Québec en 1832 : vue prise de Lévis.



Québec : vue prise en 1759 par Richard Short.



Québec : Vue prise de la baie de Wolfe, en 1833.



Québec en 1759 : vue prise par le capitaine Hervey Smith du pont de la frégate Vanguard.

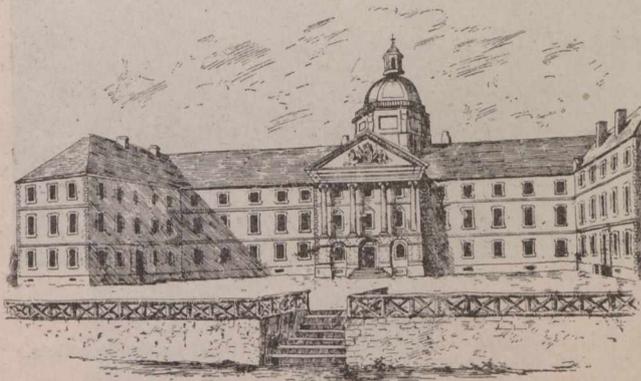
Le château Haldimand fut bâti par le fanatique et soupçonneux Frédéric Haldimand, qui a laissé un si triste souvenir au Canada ; il fut gouverneur de 1778 à 1785.



Château d'Haldimand, Québec 1784. Il fut démoli, en 1892, pour faire place au Château Frontenac.

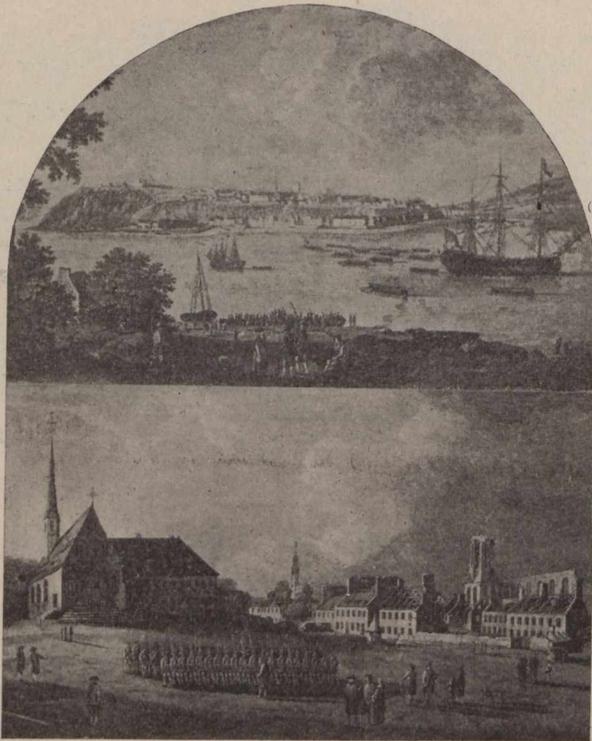


Bâtisses du Parlement de 1833 à 1851.



Bâtisses du Parlement de 1851 à 1854.

L'ancien palais épiscopal transformé en parlement depuis 1792, fut agrandi en 1833, et orné d'un beau portique. Dix-huit ans plus tard le palais de l'évêque fut détruit pour agrandir et compléter le palais législatif, qui malheureusement fut brûlé trois ans plus tard, en 1854. Il ne resta intact que le portique que l'on voit aujourd'hui à la façade du marché Champlain près des quais.



Vue générale de Québec, prise par le capitaine Hervey-Smith,  
aide-de-camp du général Wolfe.  
La Cathédrale, le Collège des Jésuites et l'Eglise des Récollets.

Le siège de 1759 laissa les édifices publics comme les résidences privées de Québec, brûlés, démolis, ou, tout au moins troués et déchiquetés par les boulets. Murray dut faire réparer plus de cinq cents maisons pour loger ses troupes.

Eglise de  
Notre-Dame  
des Victoires.



Palais Episcopal  
vu en montant de la  
basse-ville.



Palais Episcopal  
vu en descendant de  
la haute-ville.



Ruines de Québec après le siège de 1759,  
Vues prises par Richard Short.



La Trésorerie et le  
Collège des Jésuites.



Intérieur de l'église  
des Jésuites.



Intérieur de l'église  
des Récollets.

Ruines de Québec, après le siège de 1759.  
Vues prises par Richard Short.

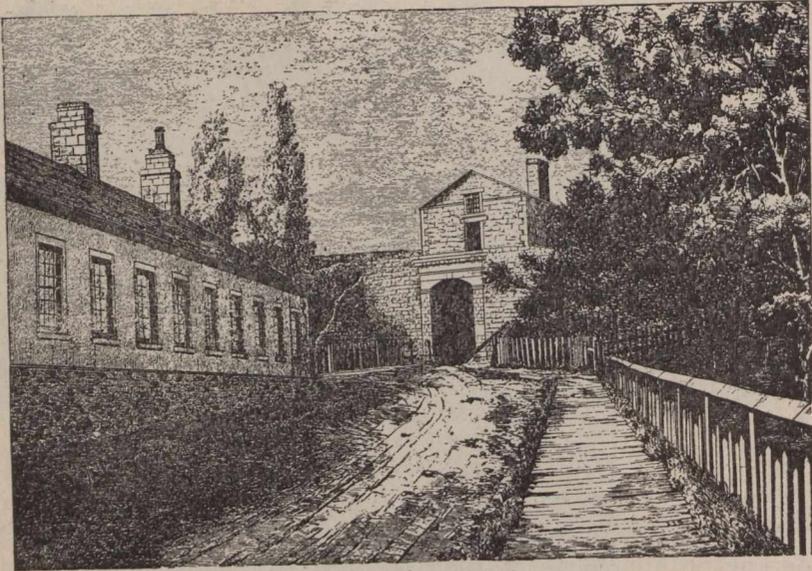


Québec, vue prise de Beauport en 1851

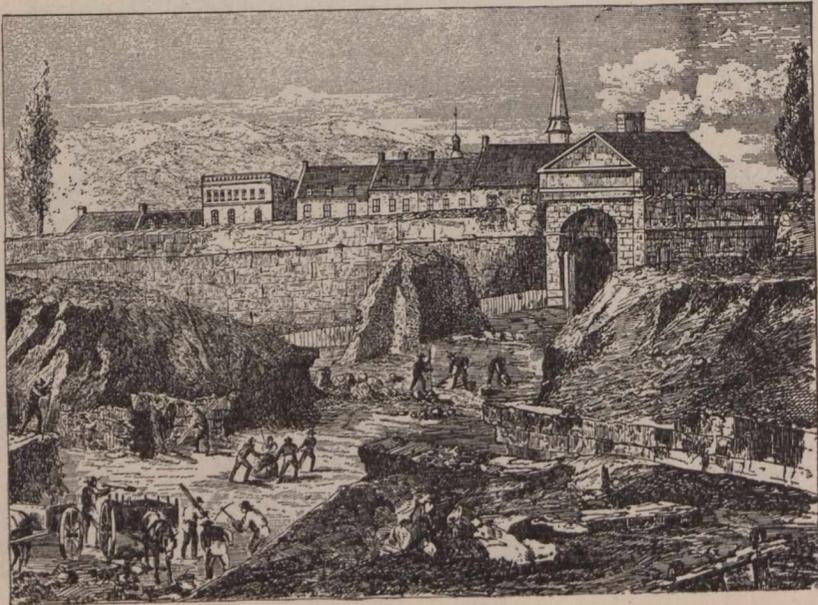
En 1871, il fut résolu de faire disparaître tout ce qui dans la vieille ville de Champlain était incompatible avec les besoins de l'activité moderne. Les anciennes portes, étroites et fermées, firent place à de belles portes largement ouvertes. Tout ce qui reste de ces anciennetés sont les esquisses qui en furent faites avant leur destruction.



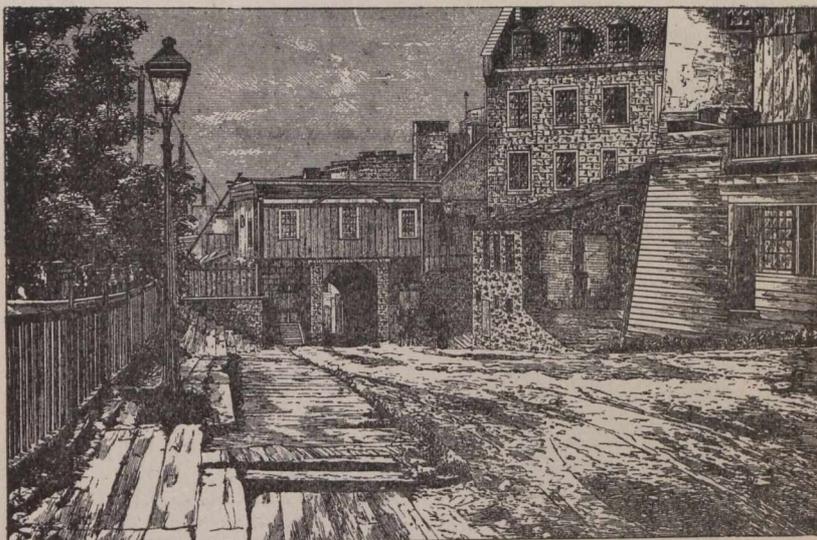
Vieux matériel de guerre exposé en vente sur le quai de la Reine à Québec, d'après une esquisse prise en 1871.



Intérieur de la vieille porte Saint-Louis de Québec. D'après une esquisse prise en 1871.



Démolition du vieux Québec. Vue prise en dehors de la porte Saint-Louis, en 1871.



Ancienne porte Prescott à Québec. Esquisse prise en 1871.



Départ des ingénieurs royaux de leurs casernes. Esquisse prise en 1871.



Lion de neige, fait par les élèves, en face de l'Université Laval, pendant le carnaval de 1894.

Le Chien d'Or.

Avant de visiter la ville contemporaine arrêtons-nous un instant aux légendes du vieux Québec. Celle qui attire le plus la curiosité des archéologues, des historiens comme des touristes est la légende du Chien d'or, dont le mystère se cache sous la figure d'un chien rongeur un os, que l'on voit sculpté sur la façade du bureau de poste actuel. Ce bas-relief provient de la maison qui occupait autrefois cet emplacement. L'historien et le chercheur que fut M. Jacques Viger, croit avoir trouvé l'origine de cette légende dans un billet de logement présenté à Philibert, riche marchand de Québec, par le colonel de Repentigny.

Celui-ci, indigné de se voir fermer la porte de la maison où il prétendait avoir droit de loger, avec quelques-uns de ses soldats,



De Repentigny présentant son billet de logement à Philibert

aurait, dans un moment d'excitation, tiré son épée, et tué son adversaire. Le Chien d'or, serait l'expression de la haine et du désir de vengeance de la famille Philibert contre le meurtrier.



Bigot donnant des ordres à Cadet.

M. Wm. Kirby a écrit à ce sujet un roman dont la vogue ne s'est jamais ralentie, malgré son peu de respect pour la vérité historique et les invraisemblances dont son livre fourmille. Il met en scène l'intendant Bigot, ses instruments: le vénal Cadet, le viveur Le Gardeur de Repentigny, la coquette et ambitieuse Angélique de Méloises et d'un autre côté la charmante Amélie de Repentigny, soeur de Le Gardeur et son admirateur Pierre Philibert. La délicieuse idylle de ces derniers fait contraste avec le drame sanglant dont le dénouement est la mort du père de Pierre.



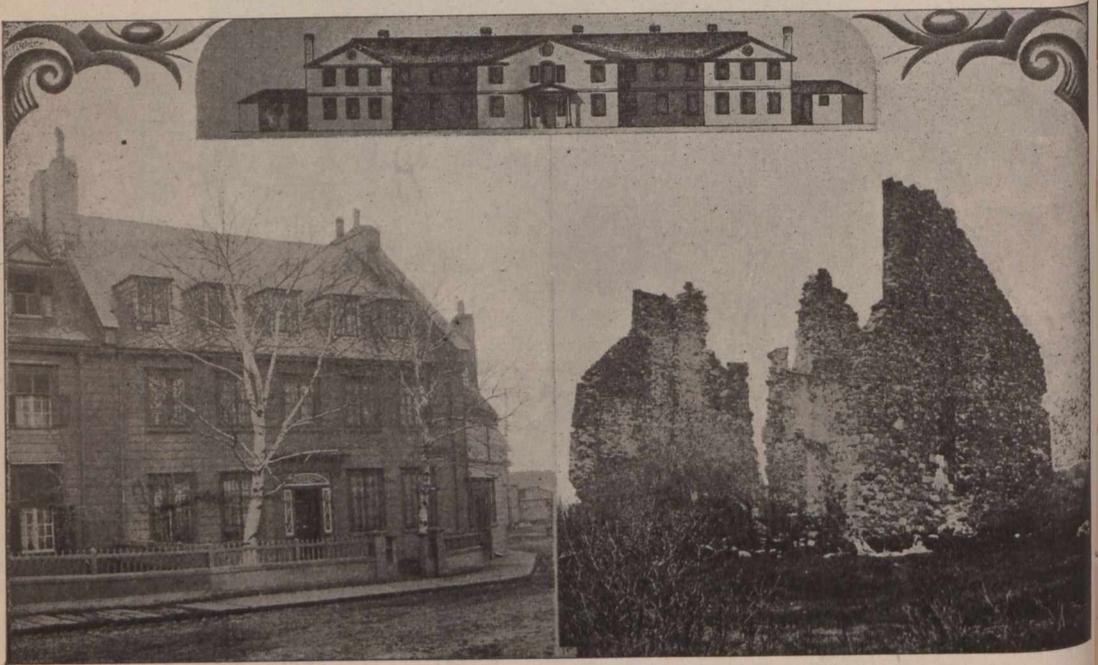
Angélique de Méloises.



Sur la place du Marché.

Poursuivant notre rapide excursion à travers les légendes de Québec nous renvoyons les touristes curieux de plus amples détails au roman de Mr. Kirby, et les plus sérieux d'entre eux, au beau livre de l'honorable juge Routhier.

Les ruines du château Bigot, que l'on voit encore, dans un pli des Laurentides, à quelques milles de Québec, furent le théâtre légendaire des orgies et des crimes de l'intendant de triste mémoire. Les français avaient donné à ce château le nom de *Beumanoir*, les anglais le nommèrent l'*Hermitage*. Quelle charmante route que celle qui conduit au château! Autrefois, on y voyait les cabanes d'étranges et mystérieux chasseurs, dans le genre de ceux que nous fait connaître M. John Lespérance dans *Les Bastonnais*.



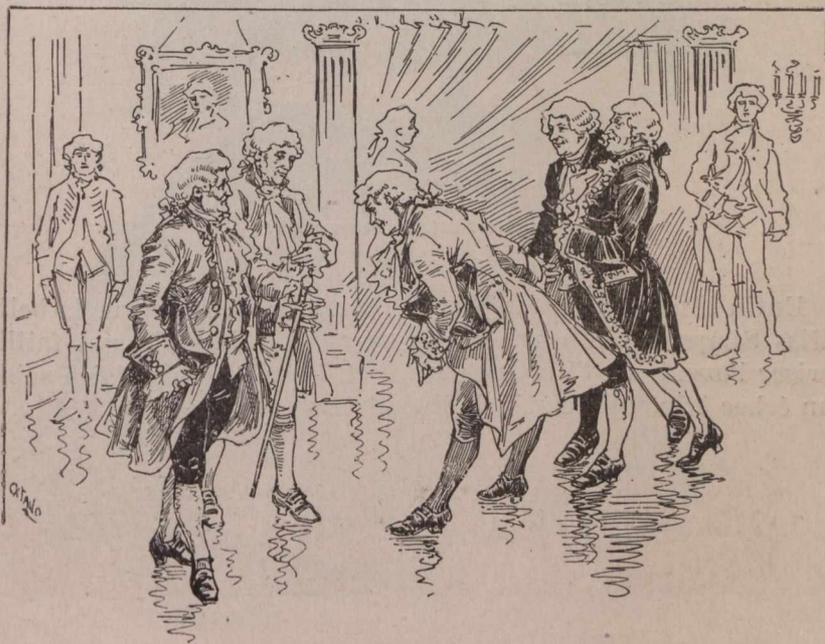
Maison de Montcalm.

Château Saint-Louis en 1698.

Ruines de Beaumanoir.



Bigot se rendant à Beaumanoir.



Une réception à Beaumanoir.



Dans les forêts de Beaumanoir.

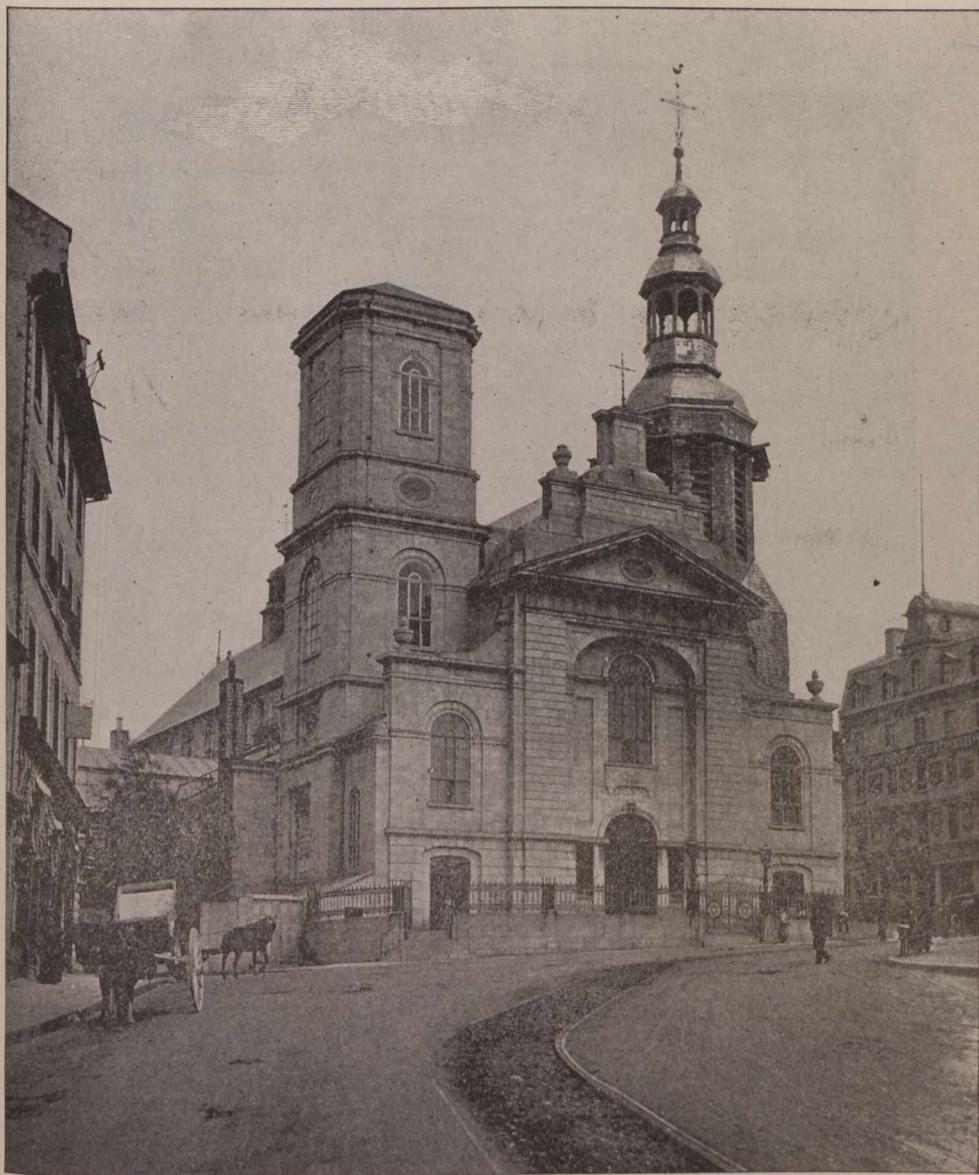
Enfin il ne faut pas oublier le roman de Nelson avec la belle Miss Simpson. Amour, si l'on en croit la légende, qui faillit briser l'avenir de l'illustre amiral et du même coup faire subir un échec à la suprématie de l'Angleterre sur les mers.



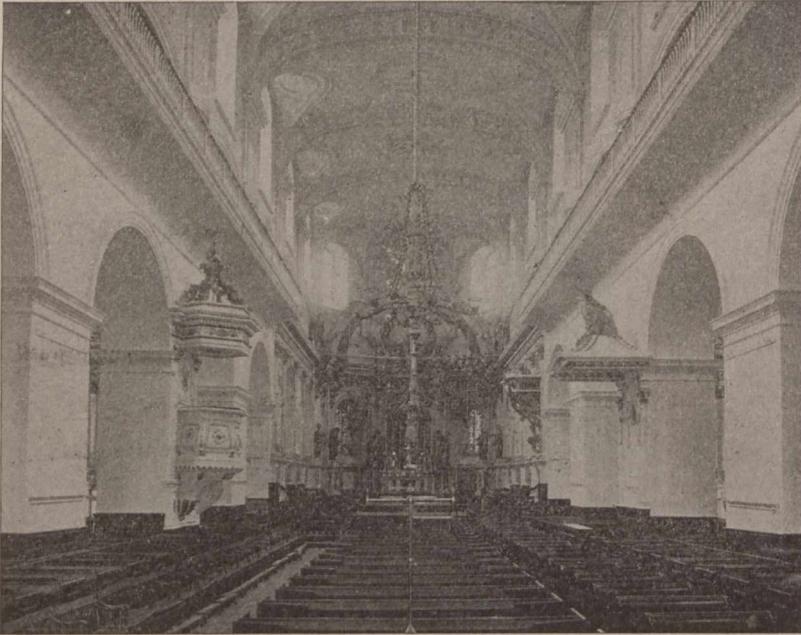
Nelson quittant Québec.



Sentinelle française sur les remparts de Québec pendant le siège de 1759.

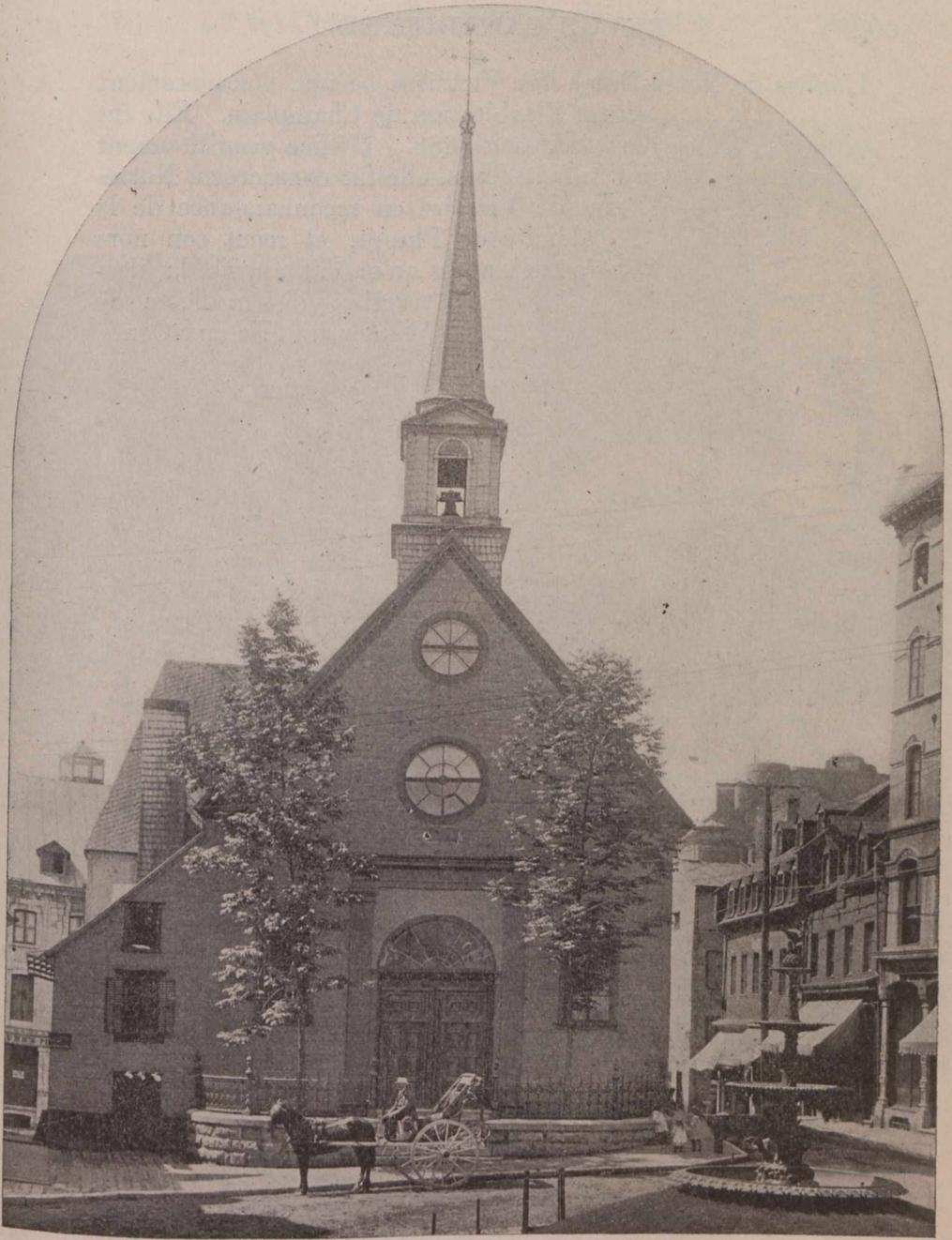


Basilique de Québec



Intérieur de la Basilique de Québec.

La Basilique est l'ancienne église commencée en 1647 à laquelle on a ajouté de temps en temps, à travers les deux siècles et demi de son existence. La façade et la lanterne datent de 1843. Les lourds piliers de l'intérieur ont été taillés dans l'épaisseur des murs massifs de l'église primitive, quand on a ajouté les deux nefs latérales. Originellement l'église n'avait qu'une seule nef.

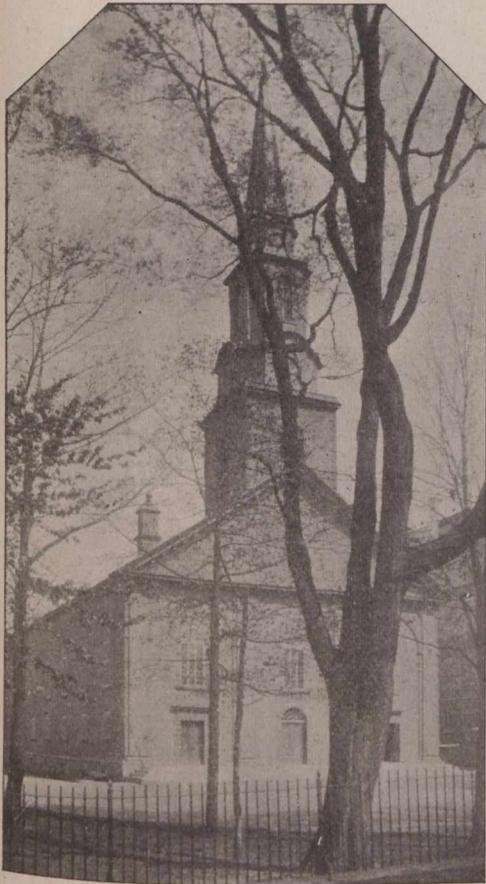


Notre-Dame des Victoires, Québec.

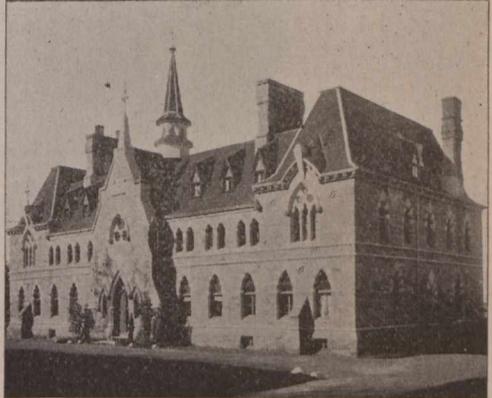
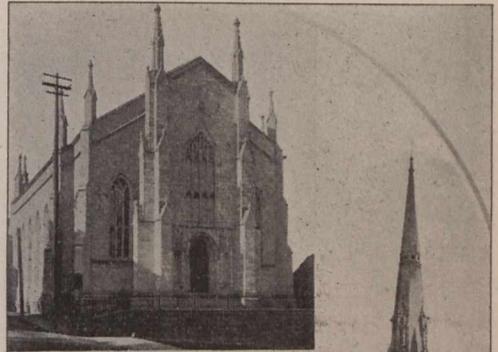
L'église de Notre-Dame des Victoires occupe l'emplacement où fut l'Habitation de Champlain. Elle fut construite en 1688. Dédiée primitivement à l'Enfant-Jésus, elle fut consacrée à Notre-Dame de Victoire en reconnaissance de la défaite de Phipps, et reçut son nom actuel, après qu'on eut appris la destruction de la flotte de Walker sur l'Île-aux-Oeufs.



Eglise Saint-Jean-Baptiste, Québec.



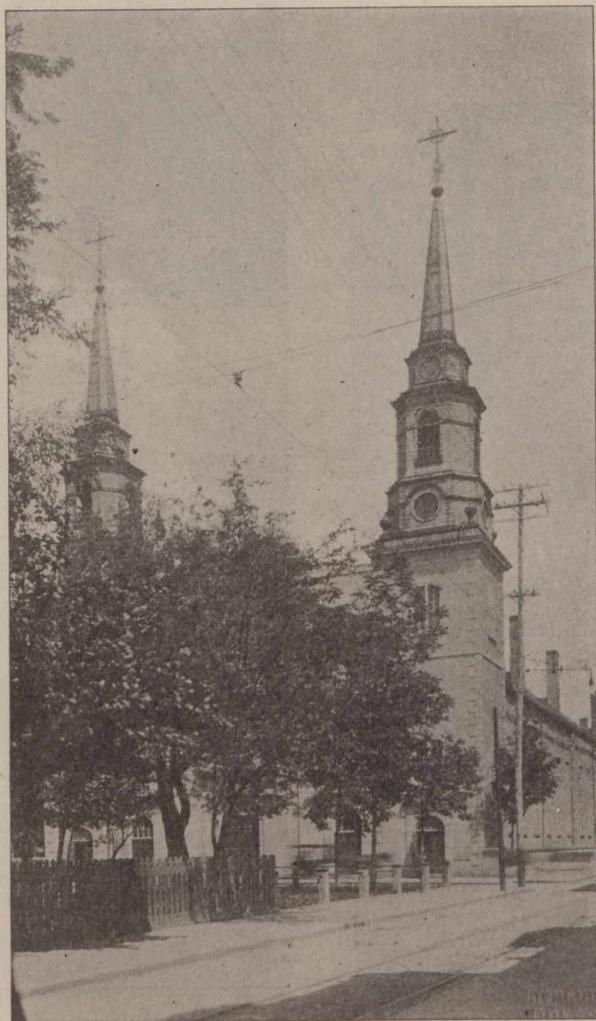
Cathédrale Anglicane



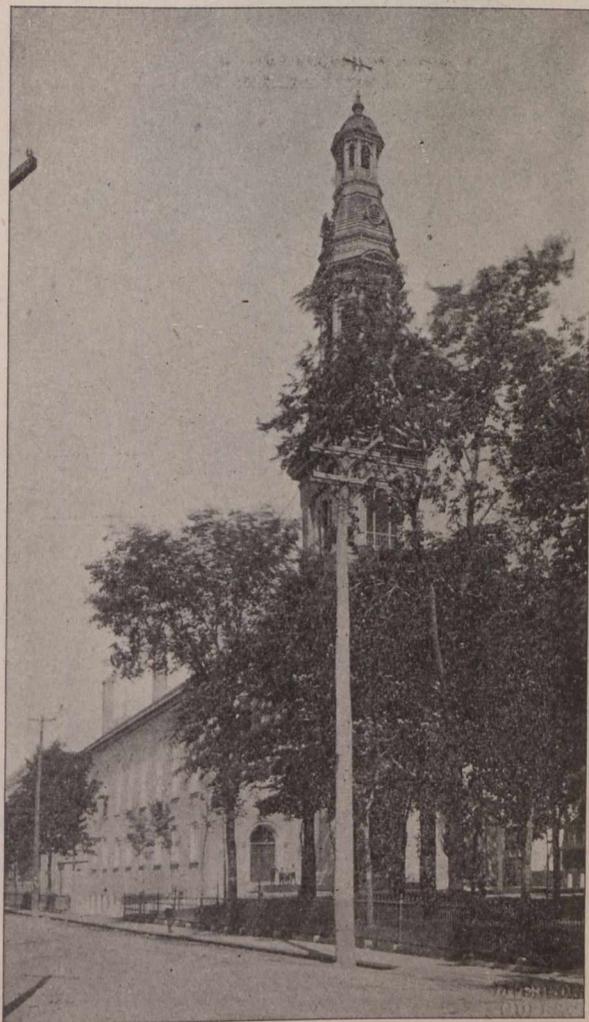
Eglise Méthodiste

Eglise Saint-Mathieu  
Asile Finlay

Les protestants écossais ont, en plus, une église, rue Sainte-Ursule qui porte le nom d'Eglise du Dr Chalmers.



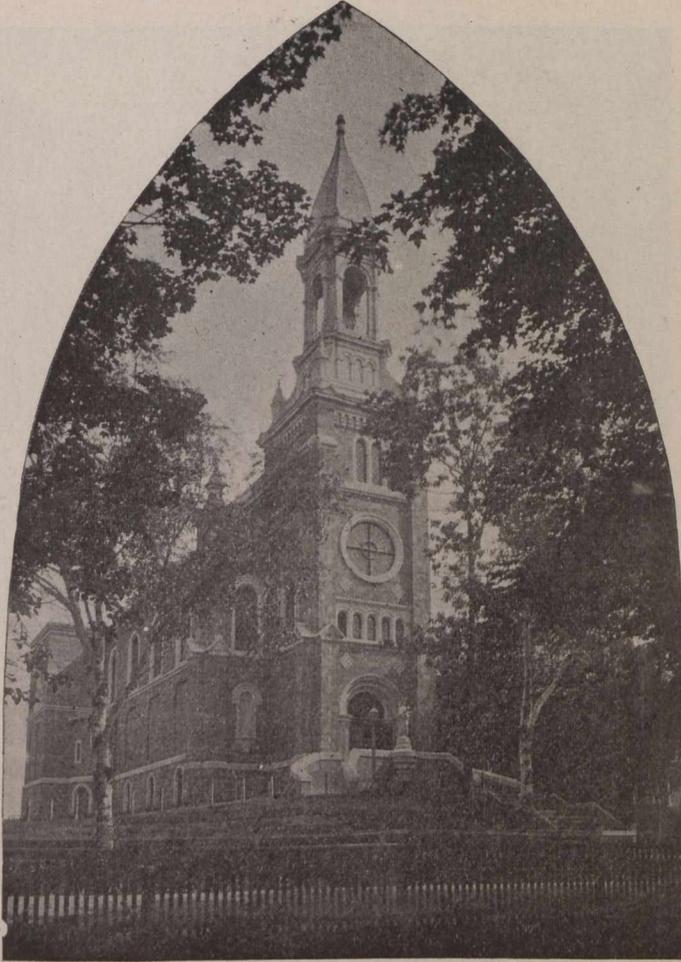
Eglise paroissiale de Saint-Roch.



Eglise paroissiale de Saint-Sauveur.



La nuit de Noël.  
Eglise de Sainte-Foye, actuelle.  
Eglise de Sainte-Foye, ancienne.



Eglise Notre-Dame du Chemin, Québec.

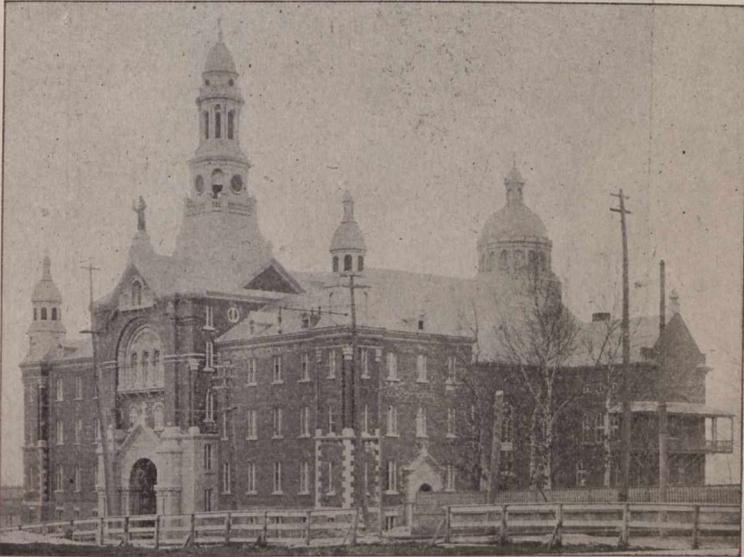
Eglise bien nommée, car dans la Villa Manrèse qui en est une dépendance, le voyageur de la vie, fatigué de glisser sur les pentes du vice, peut venir retremper ses forces, pour terminer le voyage d'un pas plus ferme. Là aussi, les grandes douleurs trouvent consolation et résignation. C'est un toit hospitalier où la charité chrétienne prodigue ses soins à toutes les maladies de l'âme.



Villa Manrésé, Québec.

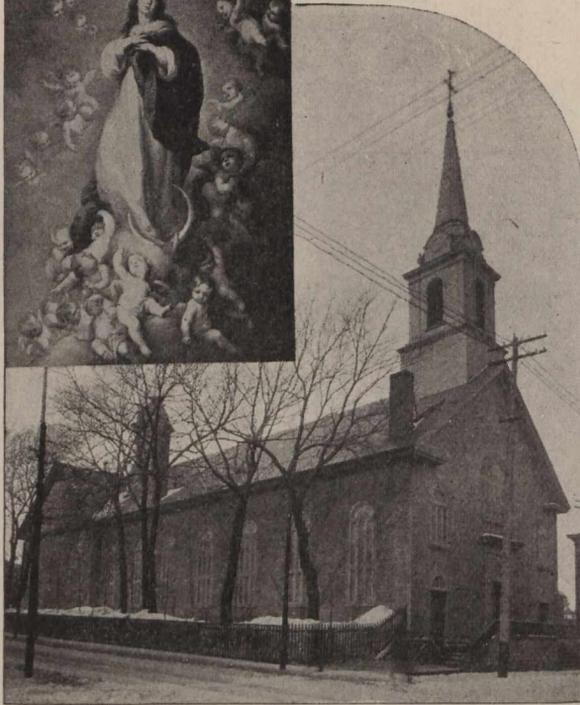


Intérieur de l'église de Notre-Dame du Chemin.



Eglise et Monastère des Franciscaines, Québec.

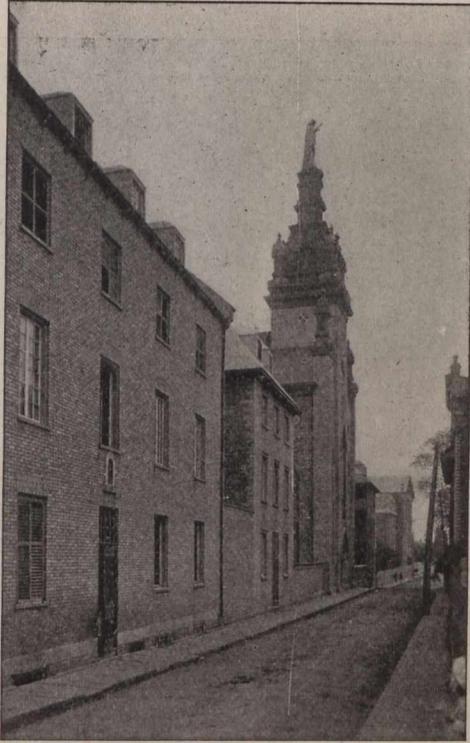
Située sur le point le plus élevé de la cité de Québec, cette église est surtout remarquable par son intérieur. Dans son beau livre sur Québec l'honorable Juge Routhier a une page splendide sur le symbolisme de cette église des Franciscaines; mais ce qu'il ne dit pas, c'est que la construction de cette église, comme du monastère qui l'entoure, est, en grande partie, due au dévouement et au zèle de Madame Routhier. Nous conseillons aux touristes qui visitent ce beau monument de se faire ouvrir, moyennant une légère rétribution, toutes les lumières; c'est alors qu'il paraît dans toute sa splendeur.



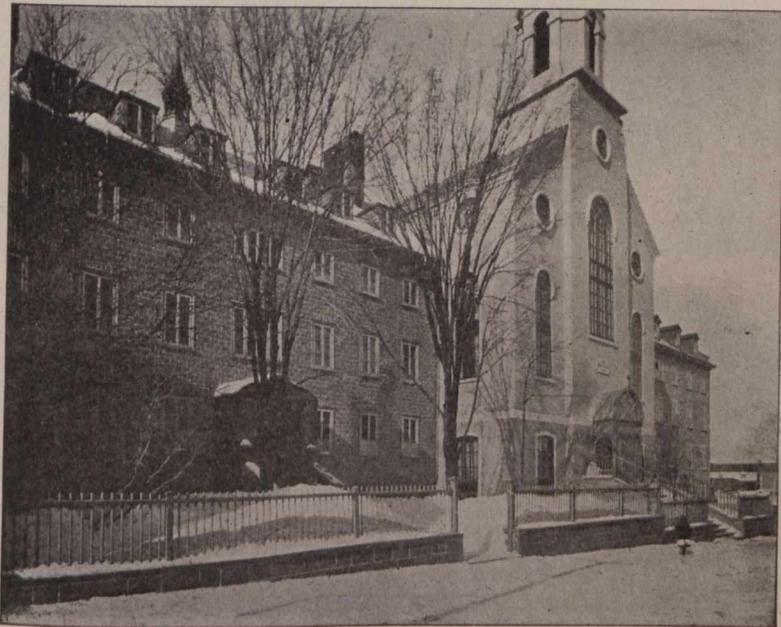
Chapelle de la congrégation des hommes, à Saint-Roch, Québec.



Hotel-Dieu du Précieux Sang.



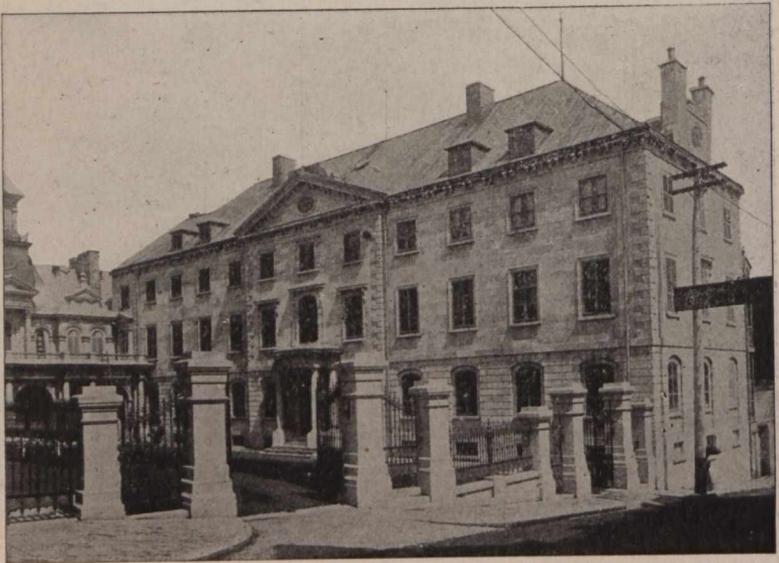
Hospice des Sœurs de la Charité.



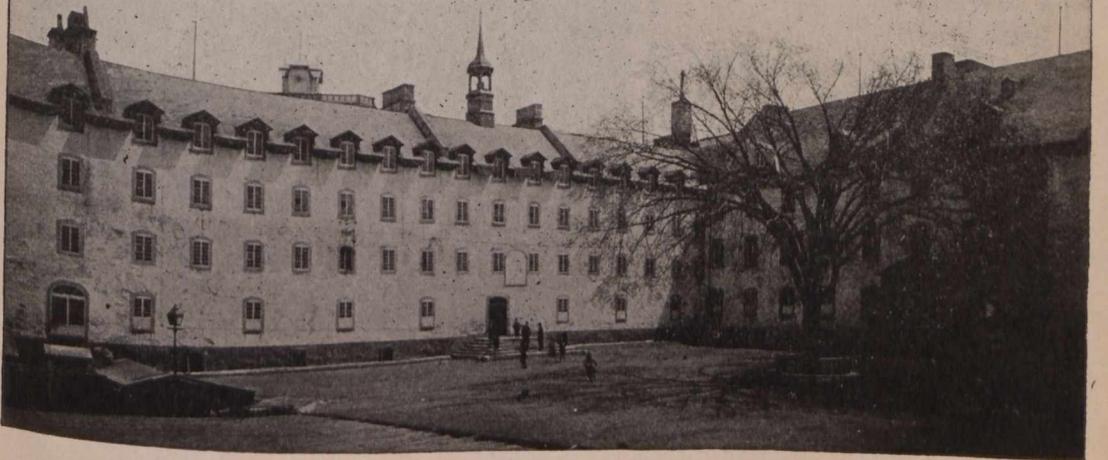
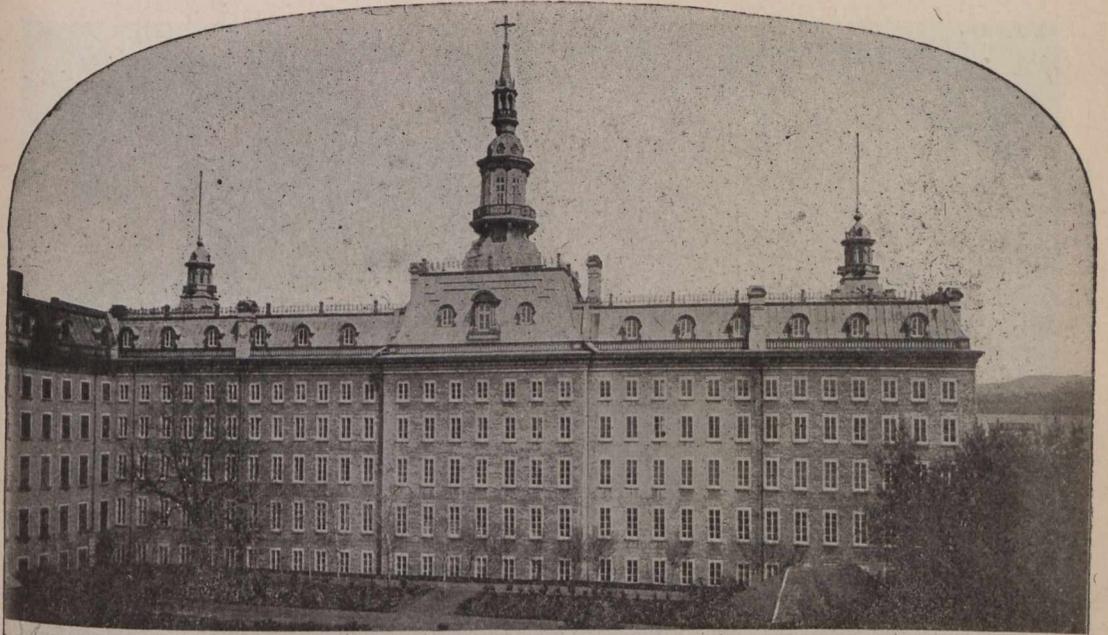
Asile du Bon Pasteur.



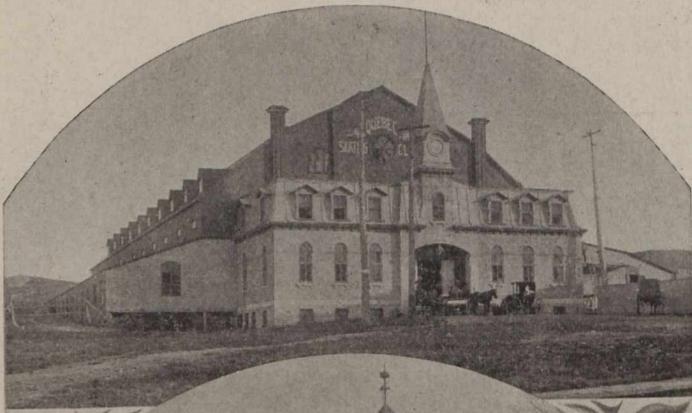
Hôpital Général.—Hôpital de la Marine.



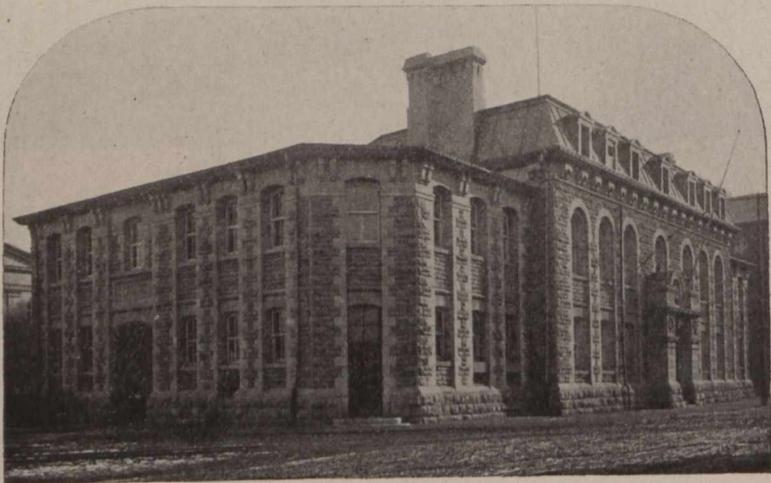
Archevêché, Québec.



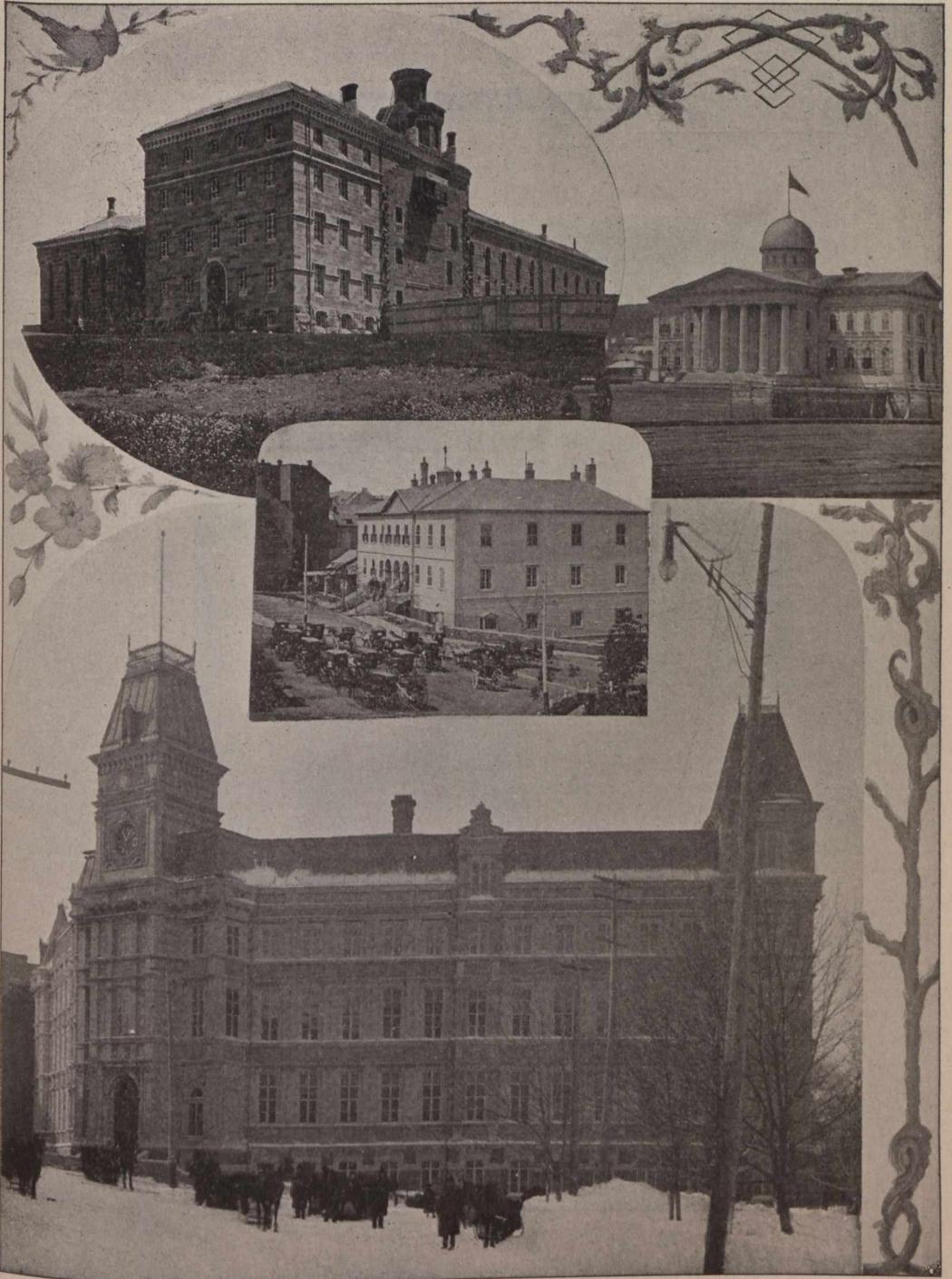
Université Laval.—Grand Séminaire.—Petit Séminaire.



Patinoir.—Club de la Garnison.



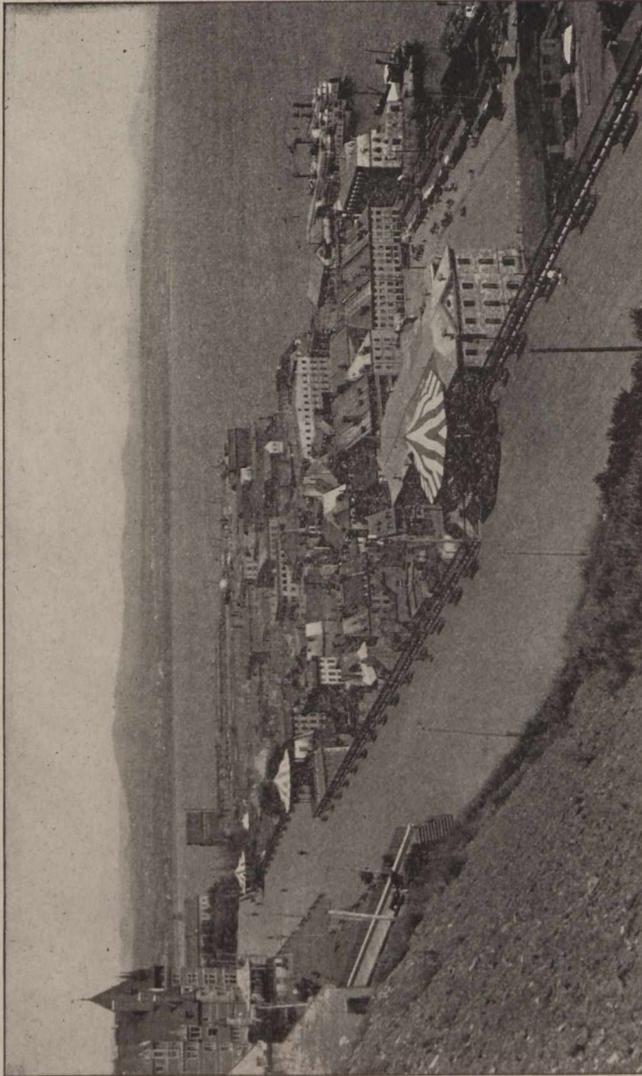
Bureau de la Commission du Havre de Québec.



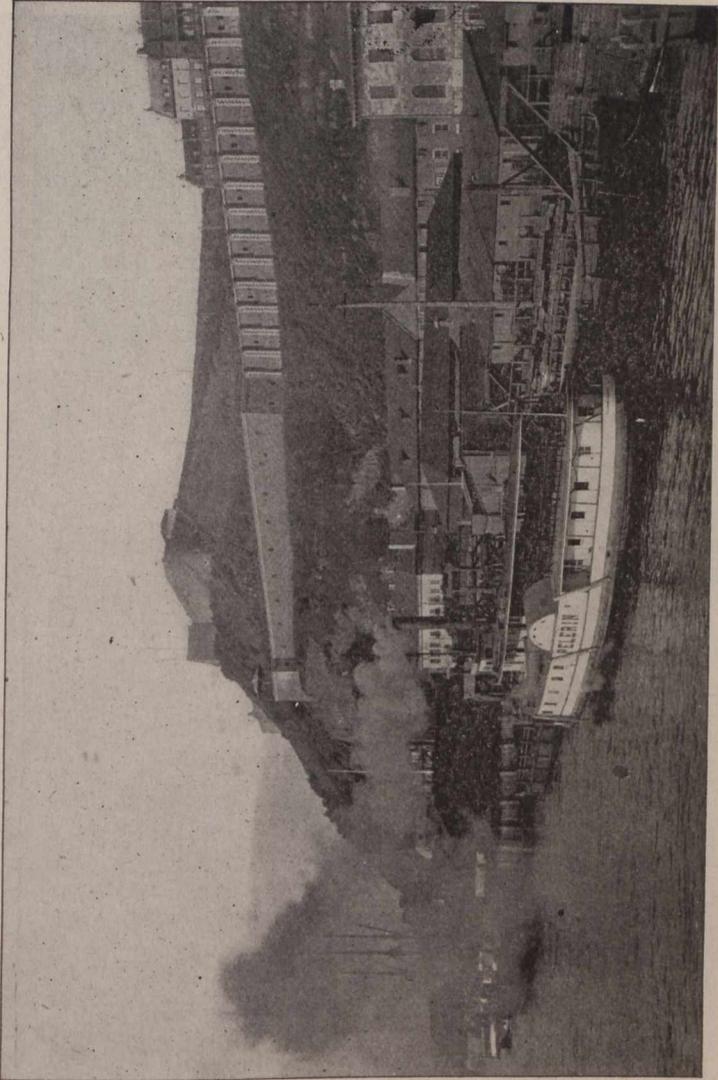
La Prison.

Ancien et nouveau palais de Justice.

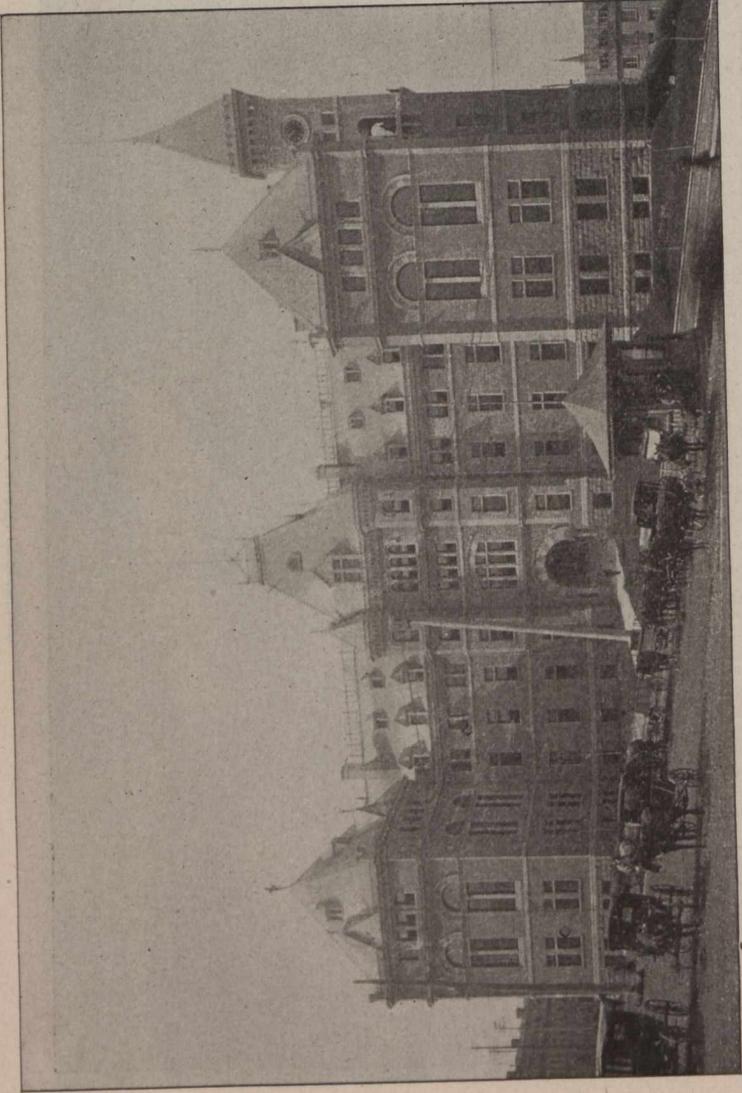
La Douane.



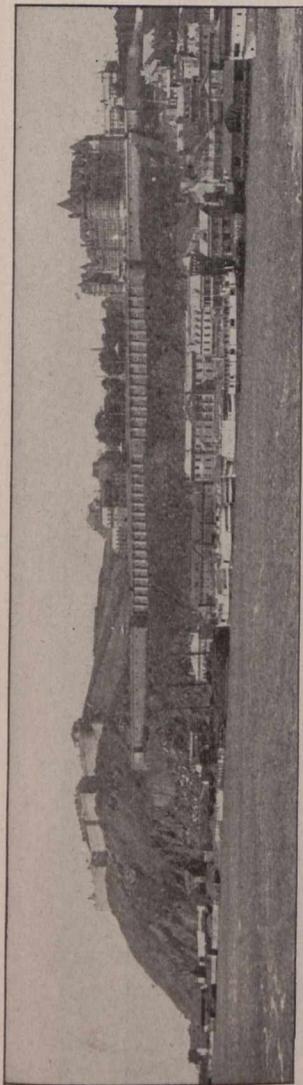
La terrasse et la basse-ville vues de la citadelle.



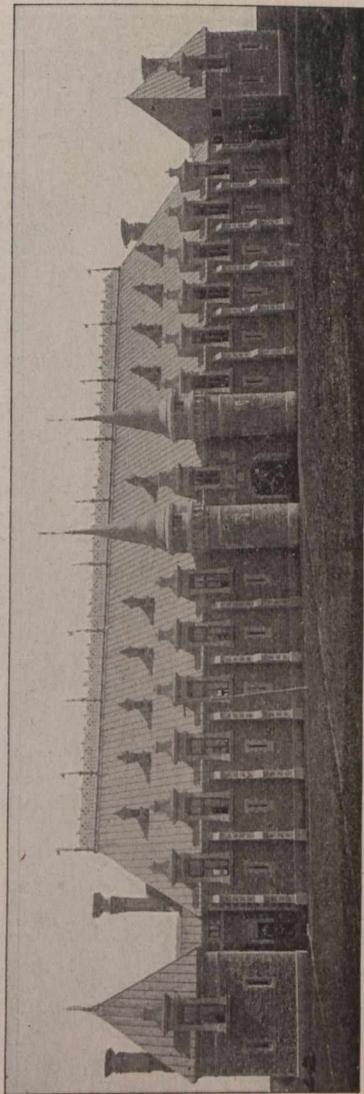
La citadelle vue du Port.



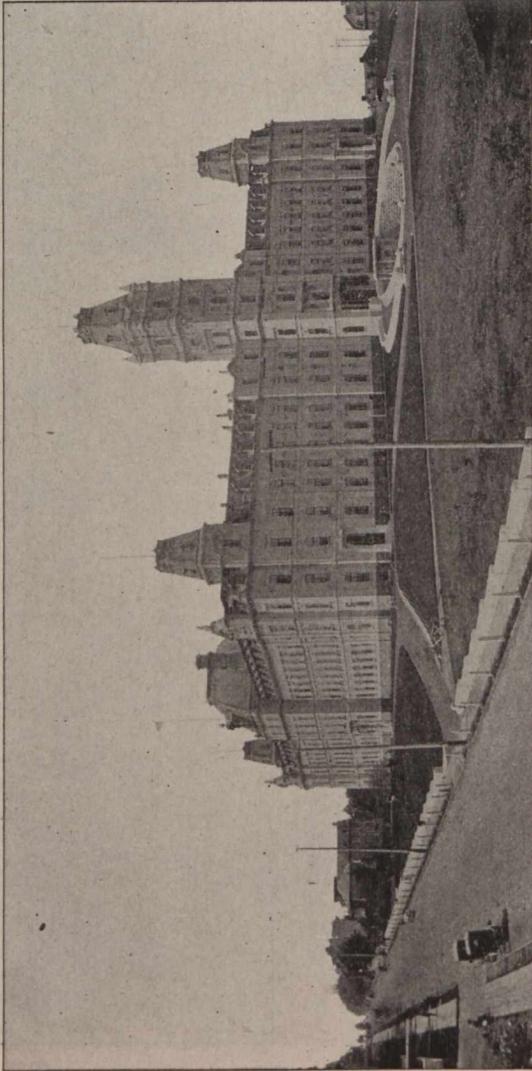
Hôtel-de-Ville.



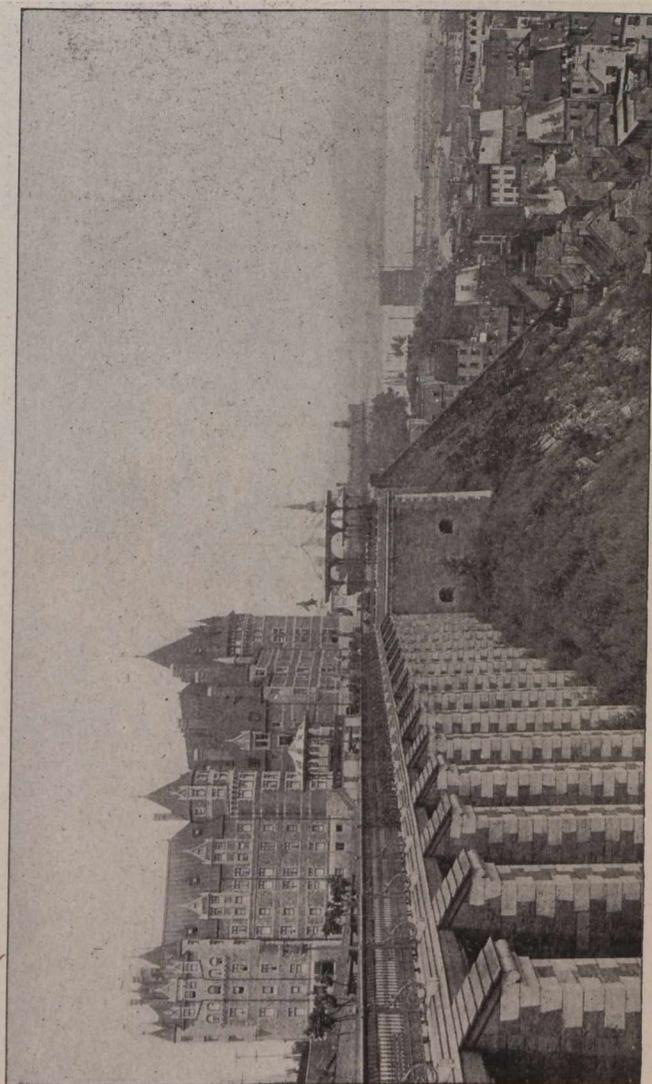
La Citadelle, la terrasse Dufferin et le Château Frontenac.



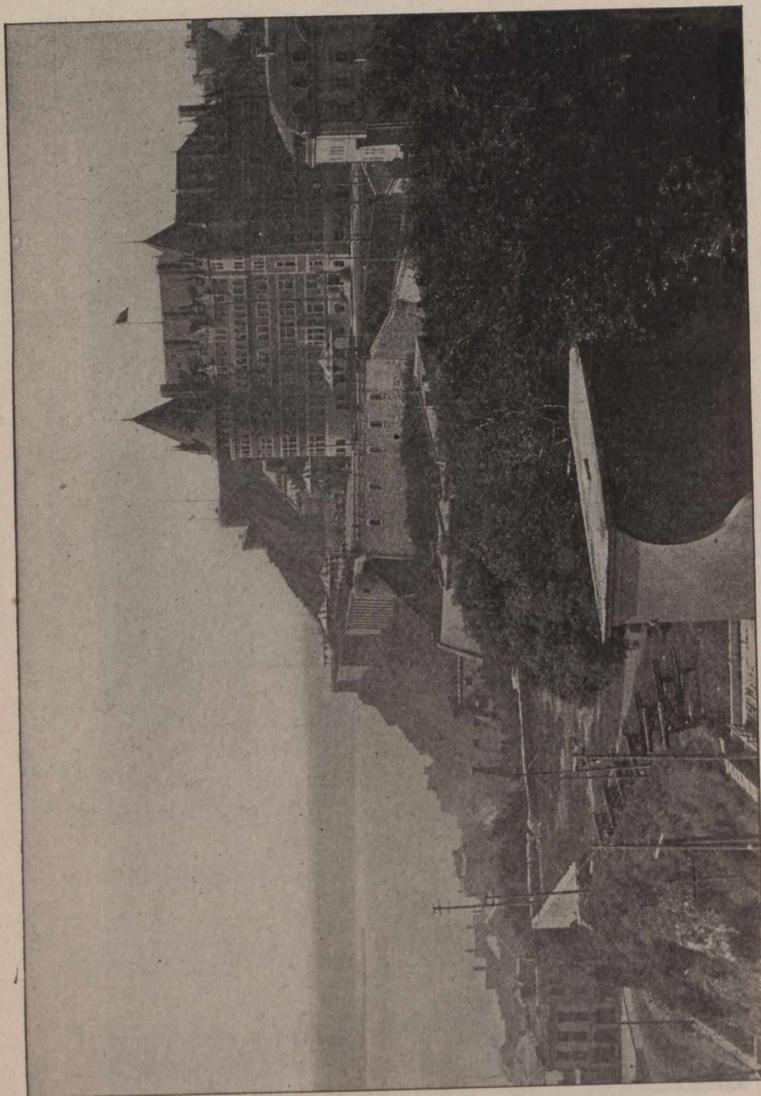
Le Manège.



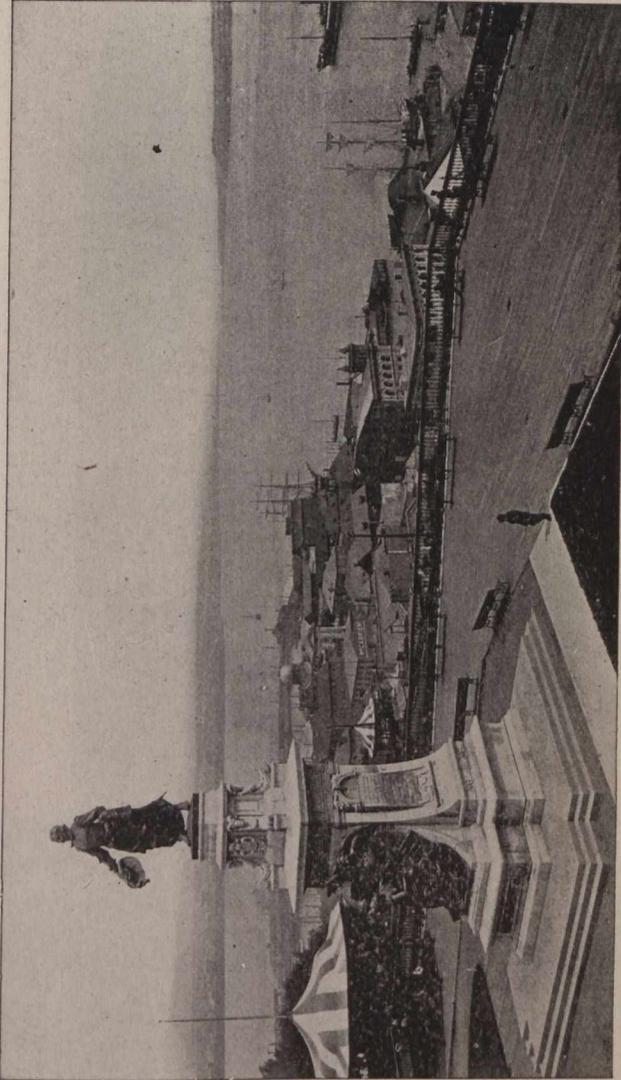
Le Palais Législatif.



La Terrasse et le Château Frontenac.



Le Château Frontenac vue de l'Université Laval.



Vue prise du Château Frontenac.



Monument to [illegible]



FRONTENAC, statue par Philippe Hébert,  
ornant la façade du Palais Législatif.



WOLFE. statue par Philippe Hébert,  
ornant la façade du Palais Législatif.



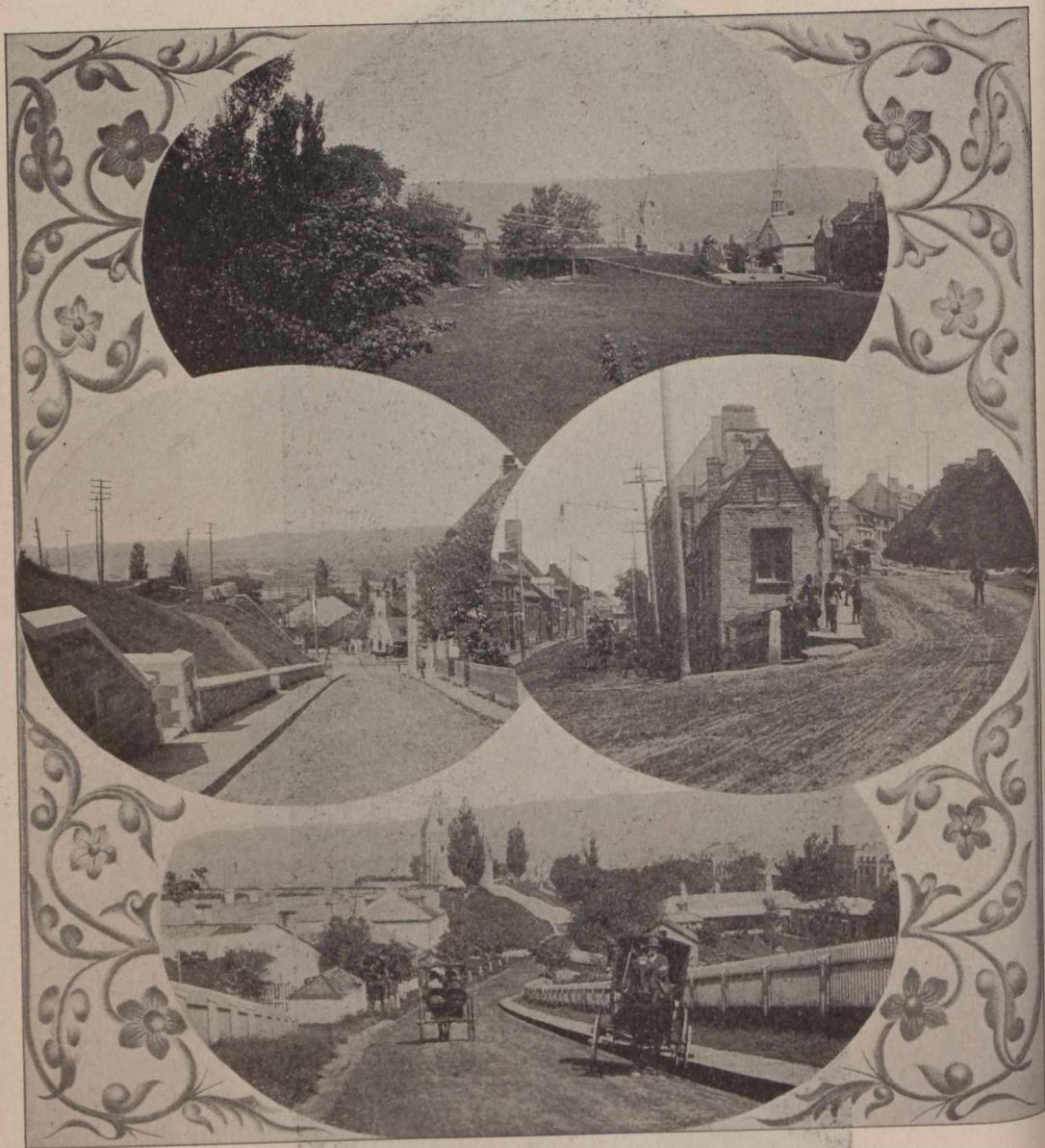
MONTCALM, statue par Philippe Hébert,  
ornant la façade du Palais Législatif.



LEVIS, statue par Philippe Hébert,  
ornant la façade du Palais Législatif.

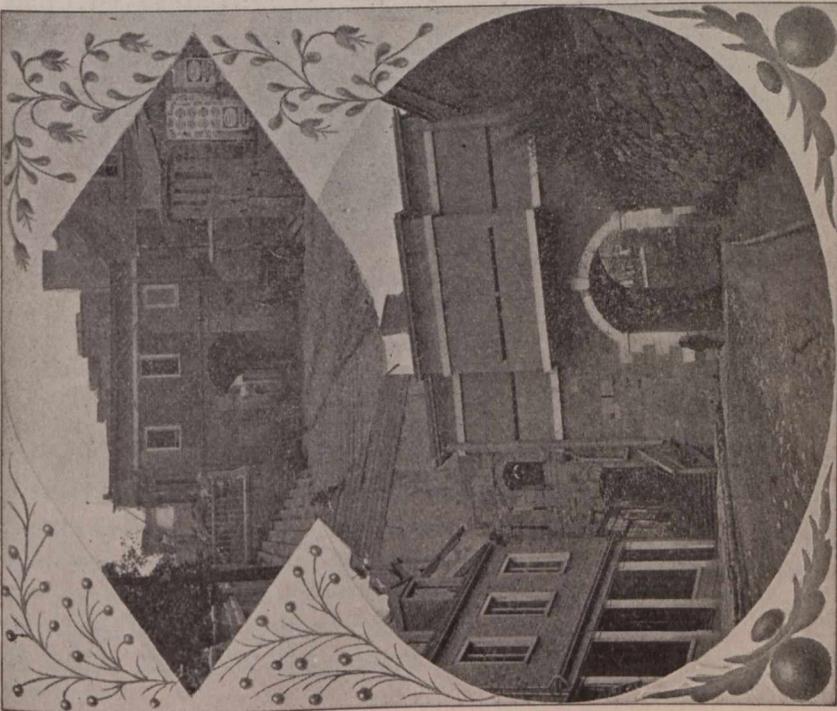


DE SALABERRY, par Philippe Hébert.

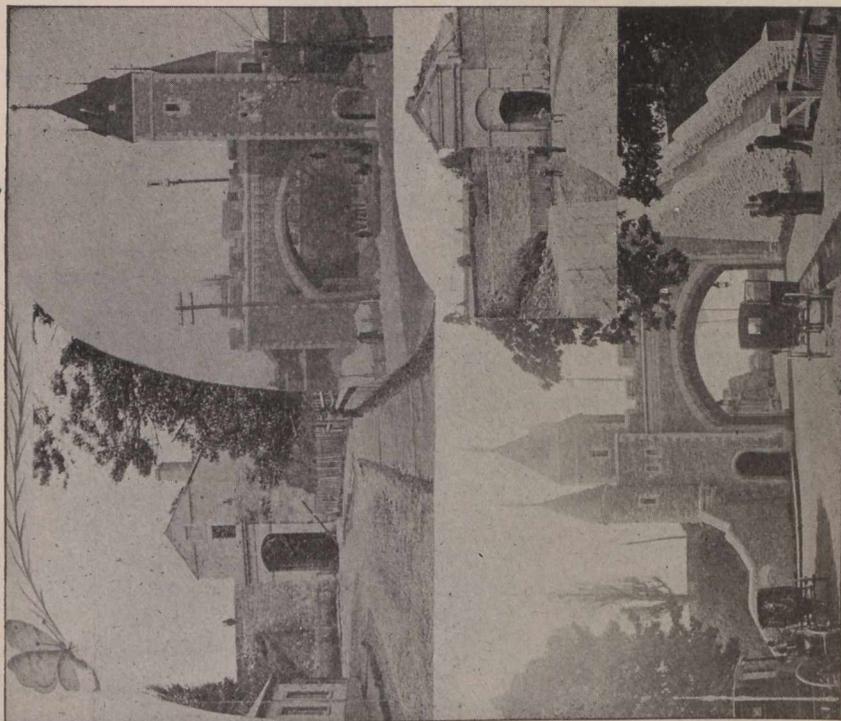


L'Esplanade.  
Rue d'Auteuil. — Côte d'Abraham.  
Côte de la Citadelle.

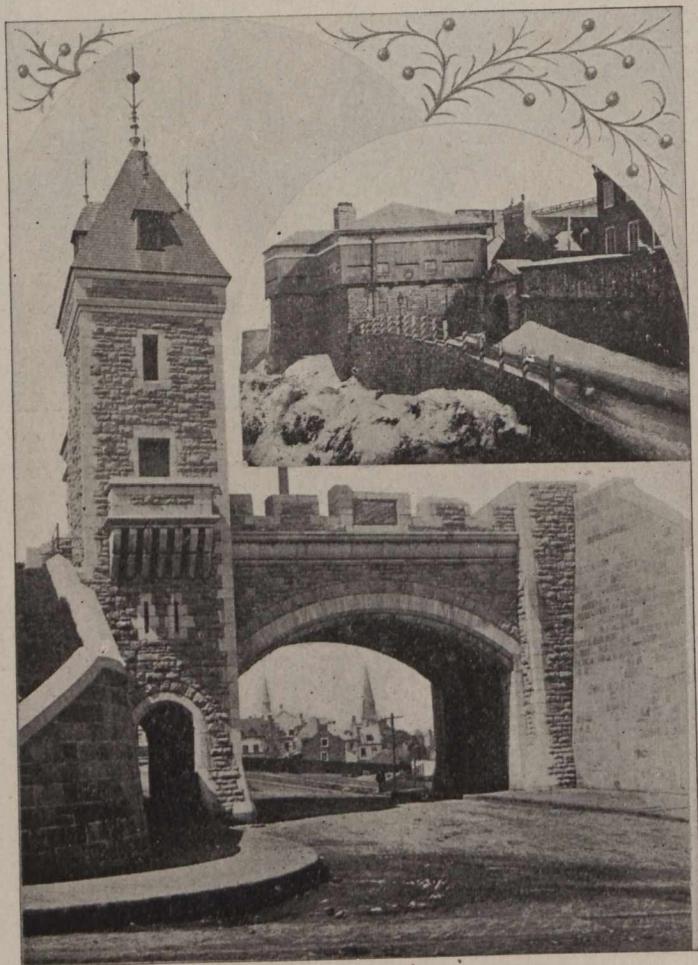
... 011 21111 207 700000000 001



Ancienne et nouvelle porte Prescott.

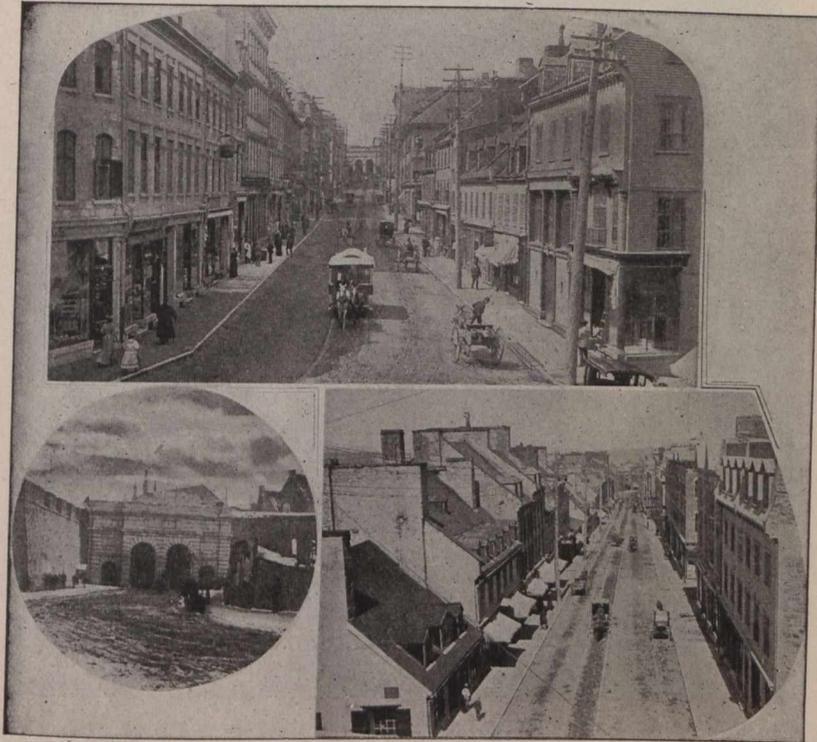


Ancienne et nouvelle porte Saint Louis vu des deux côtés.



Porte Hope.

Porte Kent.



Porte et rue Saint-Jean, laissant voir la vieille boulangerie.

La porte Saint-Jean a dû disparaître quelques années après sa reconstruction, en 1871, car elle gênait le trafic sur cette rue Saint-Jean, la plus importante de Québec au point de vue commercial.

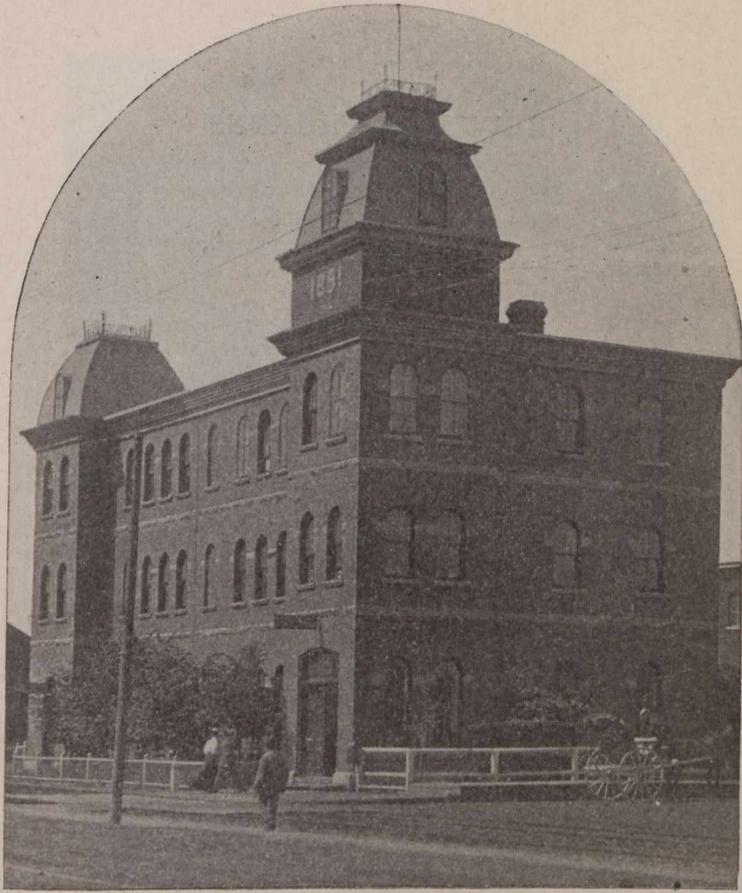
Disparue aussi, pour faire place à l'auditorium, la vieille boulangerie qui se trouvait immédiatement en dehors de la porte Saint-Jean. C'était une des curiosités de Québec et presque toujours on voyait des touristes occupés à prendre une esquisse de cette relique du Québec français. Elle s'enfonçait en terre et il fallait descendre deux marches pour arriver du trottoir à son plancher.



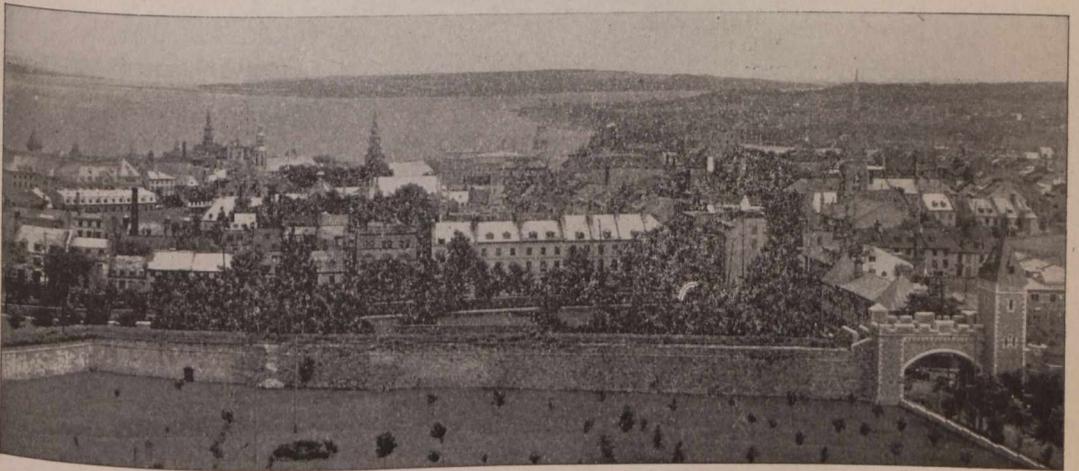
Bureau de Poste, Québec.



Place d'Armes, Québec.



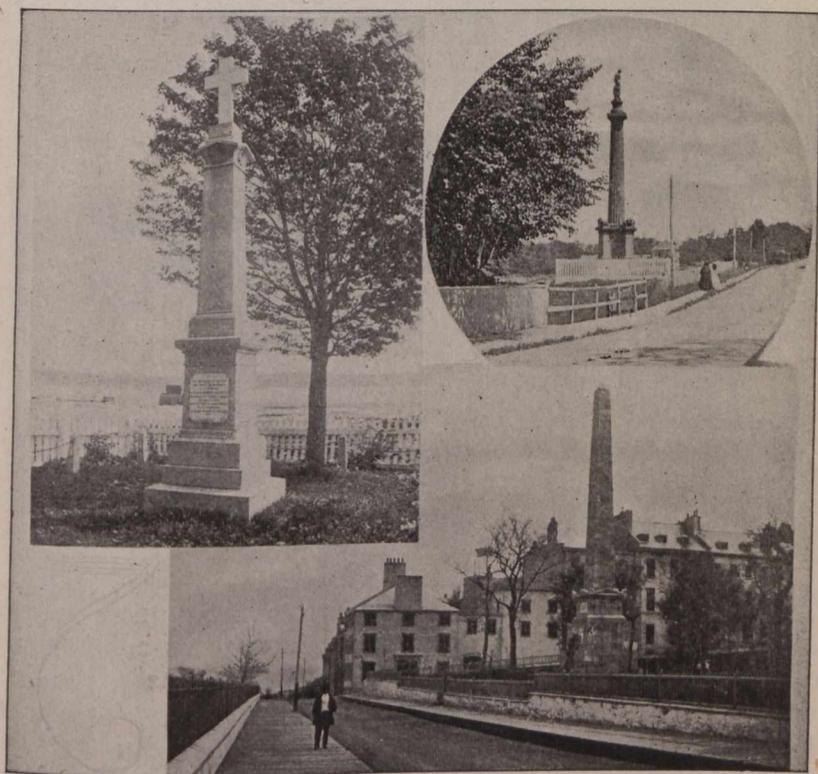
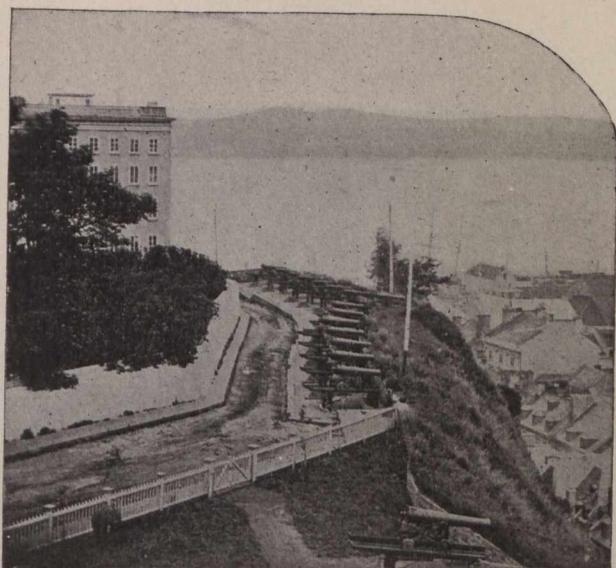
Gare du chemin de fer de Québec et du lac Saint-Jean.



Québec vue du Palais Législatif.



Chapelle des Jésuites, Québec.

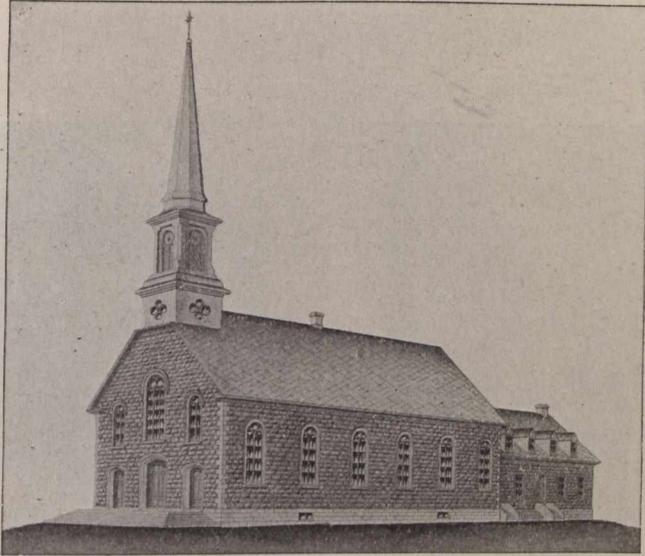


Batterie de l'Université.  
Monument du premier Missionnaire.  
Monument des braves.  
Monument de Wolfe et Montcalm.

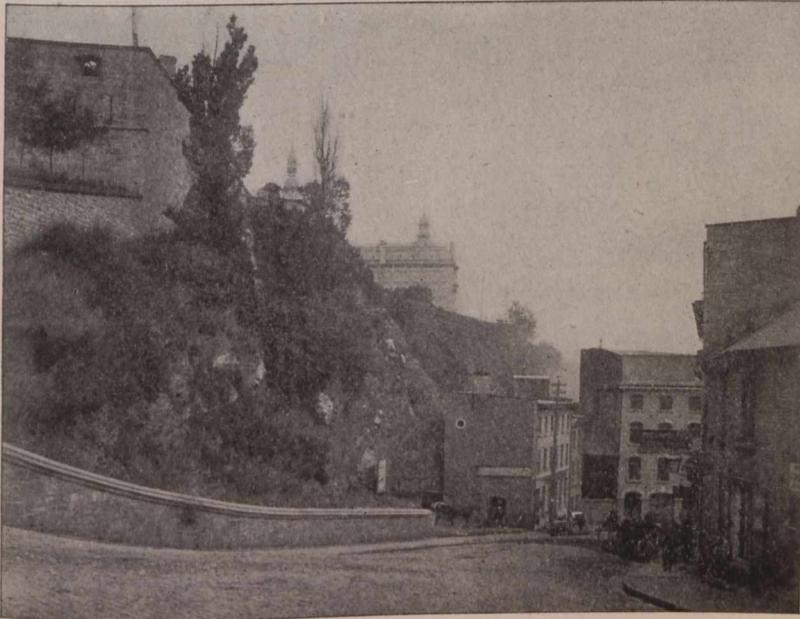


Monument de Wolfe.

Ici encore, en face de ces monuments comme on n'en voit de semblables nulle part au monde, nous renvoyons nos lecteurs au beau livre de l'honorable juge Routhier. Dans le chapitre intitulé "Les pierres qui parlent" il fait admirablement ressortir le symbolisme de ces monuments érigés pour honorer des héros ennemis; ils expriment admirablement notre dualisme national et l'union qui doit en résulter pour la prospérité du Canada.



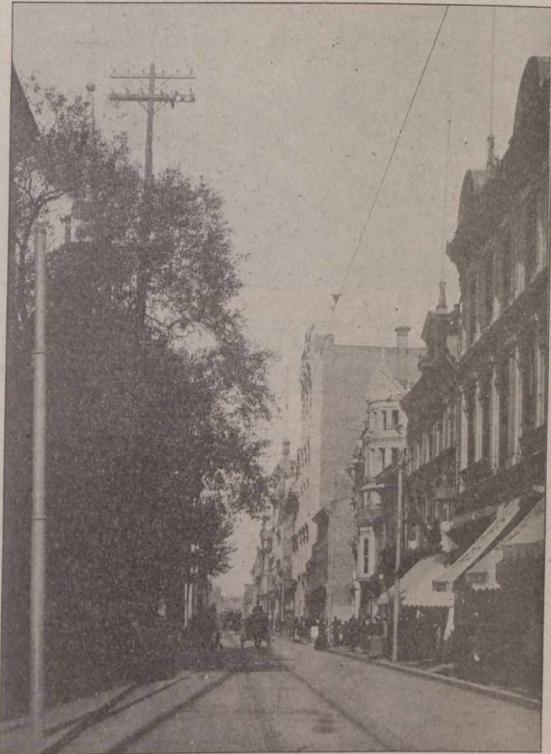
Eglise de Notre-Dame de la Garde.



Côte de la Montagne.

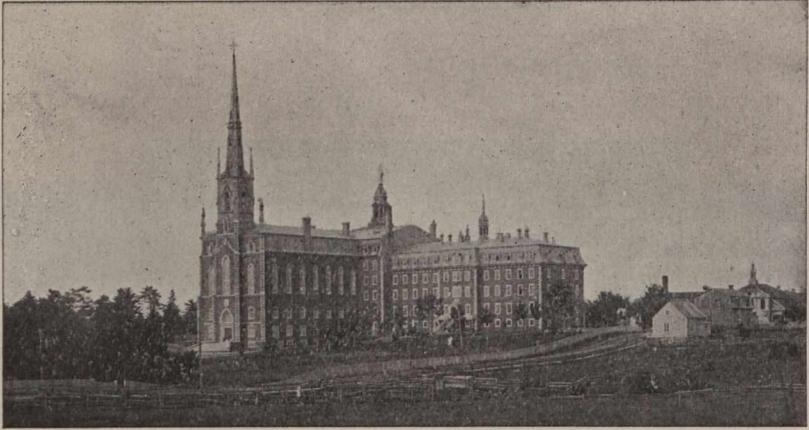


Rue Sous-le-Cap.



Rue Saint-Joseph.

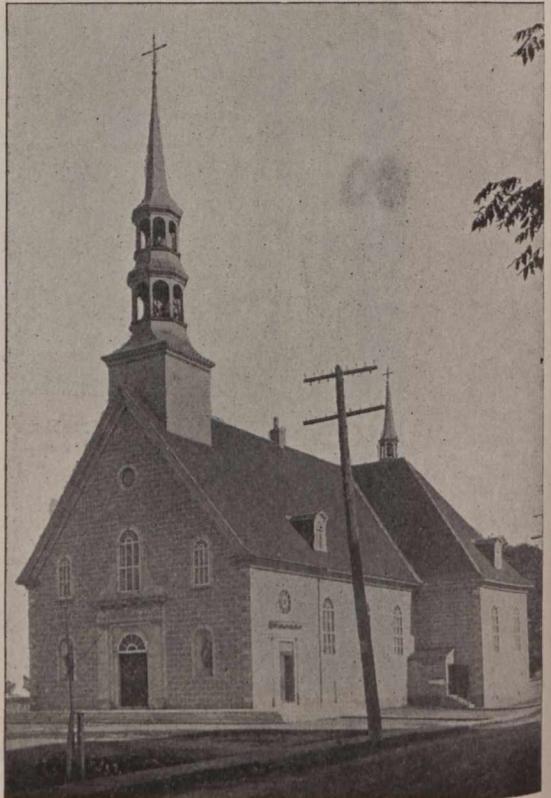
Avant de quitter Québec pour continuer notre voyage sur le Saint-Laurent, jetons un coup d'oeil sur Lévis. "Lévis, dit le juge Routhier, est une des beautés de Québec... on ne se lasse pas d'admirer son splendide panorama... ses grands édifices ne sont pas nombreux, mais, grâce à un piédestal monumental sur lequel ils sont dressés, ils paraissent être d'une rare élévation, et ils se dessinent admirablement sur l'azur du ciel."



Hospice Saint-Joseph de la Délivrance, Lévis.



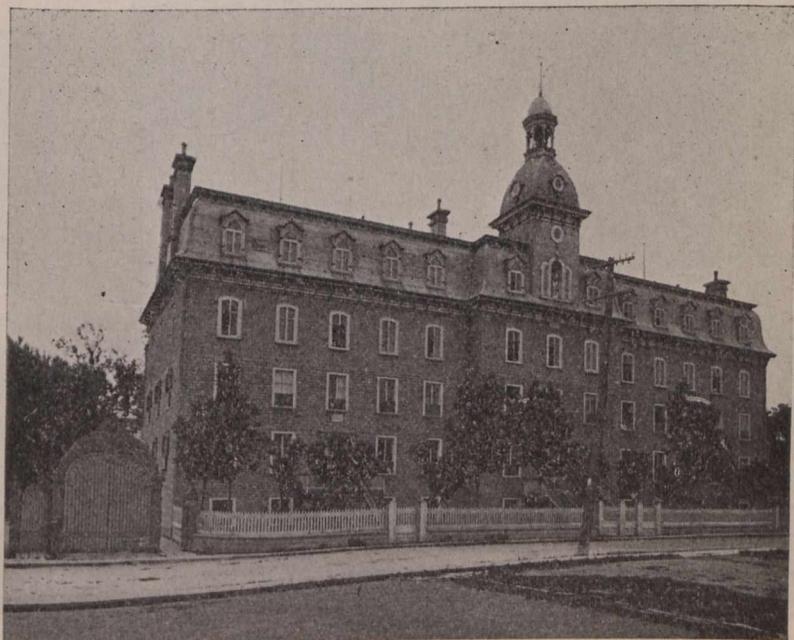
Eglise de Notre Dame, Lévis.



Eglise Saint-Joseph, Lévis.



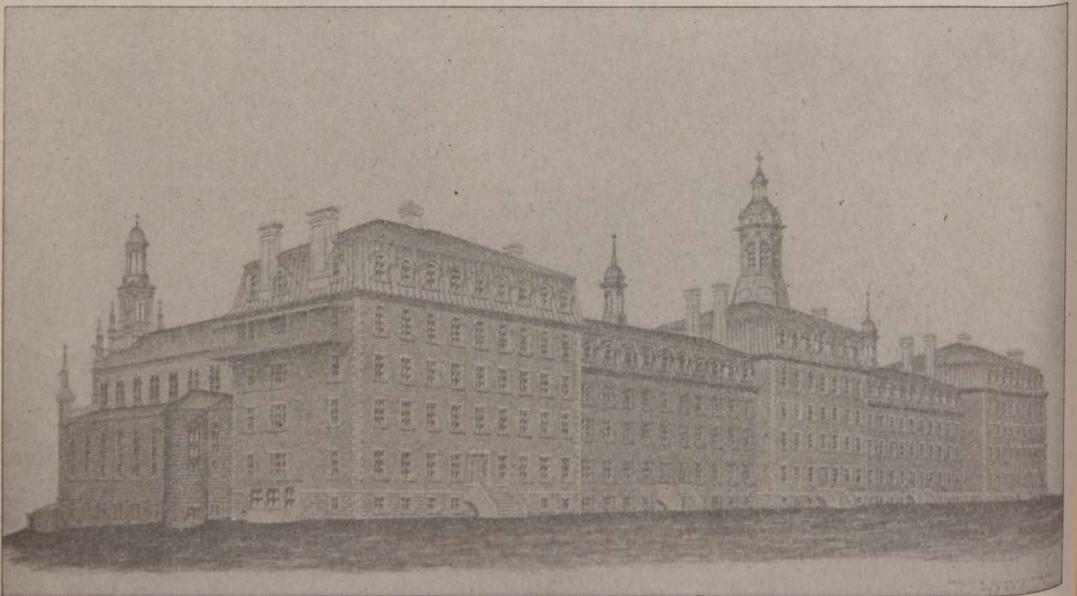
Chapelle du Sacré-Cœur et un coin de la cour de récréation du couvent de  
Jésus-Marie, Saint-Joseph de Lévis.



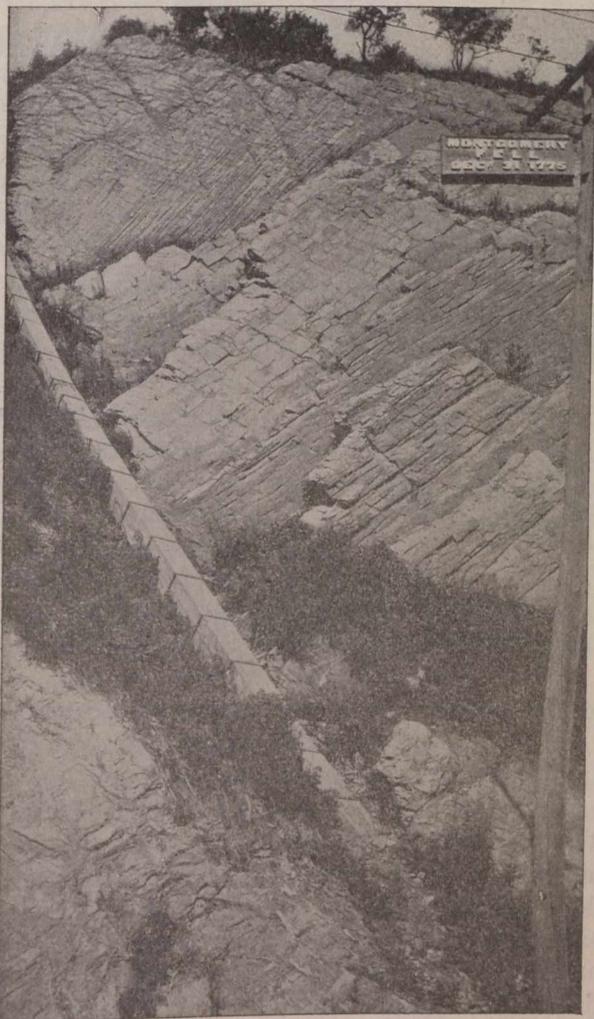
Couvent de Jésus-Marie, Saint-Joseph de Lévis.



Couvent de Notre-Dame, Lévis.



Collège de Lévis.



Inscription indiquant l'endroit où est tombé Montgomery, le 31 décembre 1775.



TOUS les matins pendant la belle saison, un des beaux bateaux de la Compagnie du Richelieu et d'Ontario, portant le nom d'une des places où il fait escale, part de Québec pour le Saguenay. C'est une des plus belles excursions qu'il soit possible de faire. Nulle part la nature ne paraît plus grandiose que sur cette côte du nord et ce Saguenay que nous allons parcourir. Le départ de Québec offre, comme son arrivée de l'autre côté, un

spectacle magnifique. Une montagne d'édifices de formes variées, d'où s'élancent des portiques, des frontons, des colonnades, des flèches, des tours, des toitures coniques, des pignons pointus et des dômes, le tout couronné par la vieille forteresse, juchée à près de cinq cents pieds de hauteur, tel est l'aspect de la ville qui apparaît tout entière, se dessinant, à cette heure du jour, avec une admirable pureté de lignes et de couleurs.

Mais ne vous laissez pas captiver trop longtemps par la vue grandiose qui attire vos regards à l'arrière du vaisseau ; jetez un rapide coup d'oeil sur Lévis et venez à l'avant du bateau où un spectacle non moins enchanteur vous attend. En face, l'île d'Orléans, magnifique corbeille de verdure posée sur une glace : comme des fleurs blanches, rouges et or, les premières villas de

Beaulieu et le clocher de Sainte-Pétronille se détachent sur le fond vert. A gauche, au loin, la chute de Montmorency apparaît, comme un rideau de dentelle blanche jeté devant une ouverture coupée dans la tapisserie d'émeraude de la côte, et çà et là, les églises et les maisons de Beauport. A droite, la haute falaise de Saint-Joseph de Lévis, qui bientôt va nous dérober complètement la vue de Québec, et à ses pieds la belle route limpide et azurée que nous allons suivre.

\* \* \*

Notre bateau se dirige en effet vers le côté sud (1) de l'île d'Orléans, après celle de Montréal, la plus belle des îles du Saint-Laurent. Lorsque Jacques Cartier la découvrit, il la nomma île de Bacchus, mais en 1537, il changea ce nom pour celui d'Orléans, en l'honneur de François Ier son protecteur. Lorsque les Hurons s'y établirent, en 1651, elle porta pendant quelque temps le nom d'île Sainte-Marie, plus tard en 1686, on tenta de lui donner celui d'île Saint-Laurent, mais le nom qu'elle porte maintenant prévalut.

L'île d'Orléans, avec l'île Madame et l'île de Reaux, forma autrefois le comté d'Orléans; depuis l'Union des Canadas, elle est réunie à la côte de Beauport et fait partie du comté de Montmorency.

En 1668, nous la voyons passer aux mains de Monseigneur de Laval. Il l'avait achetée des premiers concessionnaires, qui ne surent pas la faire valoir, et en fit don au Séminaire de Québec. En avril 1675, elle fut échangée pour l'île Jésus, avec maître François Berthelot, conseiller du parlement de Paris, qui paya en plus une soulte de 25,000 francs. L'année suivante, moyennant dix mille écus payés au fisc, celui-ci obtint que son île fut érigée en Fief Noble sous le nom de comté de Saint-Laurent, et pour lui-même et ses héritiers mâles, le titre de Comte

---

(1) Voir l'appendice à la fin de ce volume pour le voyage à Sainte-Anne de Beauport, sur le côté Nord de l'île d'Orléans.

de Saint-Laurent. L'île d'Orléans était alors peuplée de plus de mille personnes, divisée entre quatre grandes paroisses, possédant une église entièrement construite et deux autres presque achevées. Les héritiers Berthelot, qui ne résidaient pas au pays, ne trouvèrent pas avantageux de garder la seigneurie et après diverses transactions elle fut morcelée en plusieurs fiefs et arrières-fiefs.

\* \* \*

La pointe de l'île, la plus rapprochée de Québec, forme aujourd'hui la paroisse de Sainte-Pétronille, qui ne date que de 1872. Le bas de la côte est occupé par ce que l'on nomme le village Beaulieu, formé principalement de villas; il est très fréquenté en été par des promeneurs de Québec.

C'est là qu'était autrefois le fort des Hurons. Les Jésuites achetèrent cette pointe de Madame Eléonore de Grand-Maison, épouse de François de Chavigny, en 1651, pour y installer des Hurons, cherchant protection contre les Iroquois. Le fort qu'ils y bâtirent n'empêcha pas ces pauvres sauvages de devenir encore une fois les victimes de leurs mortels ennemis. Le 20 mai 1656, des Iroquois tombèrent sur une bande de Hurons de tout âge et des deux sexes, occupés à travailler dans un champ. Ils en tuèrent six, et amenèrent les autres dans leur pays, en passant devant Québec, pour narguer les Français. La plupart de ces malheureux, au nombre de plus de soixante, furent brûlés.

Les Hurons ne demeurèrent que sept ans sur l'île d'Orléans; ils l'abandonnèrent, pour se rapprocher de Québec. Ce qui reste de cette colonie est maintenant établi à Lorette.

\* \* \*

Un peu plus qu'à mi-chemin entre la pointe de l'île et le joli village de Saint-Laurent, se trouve une crique sûre et bien abritée, où les vaisseaux venaient souvent jeter l'ancre avant de faire définitivement voile pour l'étranger. On y voit une grotte remarquable que les curieux ne manquent pas de visiter. C'est

sans doute cette grotte qui a fait donner à la baie le nom de *Trou Saint-Patrice*.

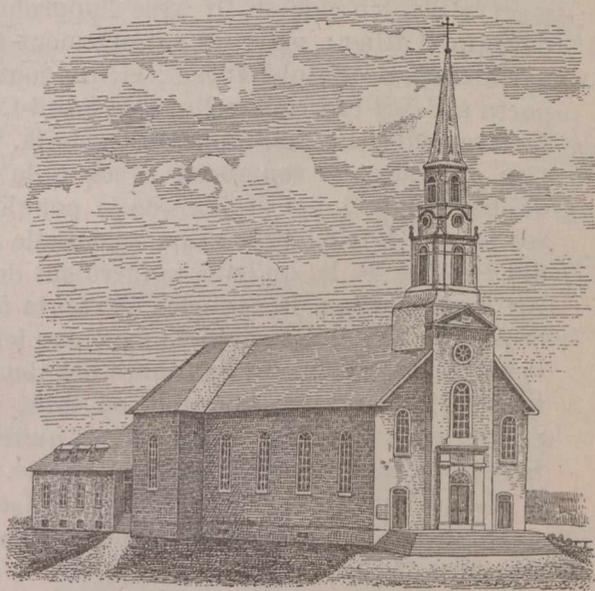
\* \* \*

Voici maintenant le village de SAINT-LAURENT. La paroisse porta d'abord le nom de Saint-Paul, mais les seigneurs de l'île, désirant qu'il y eût sur leur domaine, une paroisse portant le nom de Saint-Laurent, le donnèrent à celle-ci.

C'est à Saint-Laurent que débarqua le général Wolfe, le 27 juin 1759. Il se dirigea vers l'église et trouva sur la porte principale un placard priant les officiers anglais de respecter cet édifice. On dit que, non seulement, le général donna des ordres à cet effet, mais qu'il fit même construire à ses frais la partie nord-ouest de l'ancien presbytère, ne trouvant pas assez convenablement logé M. F. Martel, le curé, dont la politesse et l'amabilité l'avaient charmé. Ce bon prêtre était seul dans sa paroisse, les habitants l'ayant désertée à l'approche de l'ennemi.

L'église actuelle est la troisième construite à Saint-Laurent; commencée en 1860, elle fut bénie par Monseigneur Baillargeon, dans l'automne de 1862.

Entre Saint-Laurent et la paroisse de Saint-Pierre, située



Eglise Saint-Laurent.—Île d'Orléans.

presqu'en ligne droite, du côté opposé de l'île, il y a une route bordée de beaux érables, qui fut témoin d'une restitution peu ordinaire. On la nomme la *Route des prêtres*.

Mgr de Saint-Vallier avait fait don à l'église de Saint-Paul, d'une portion d'os d'un bras de l'apôtre son patron. Lorsque la paroisse changea de nom, le curé de Saint-Pierre, trouvant plus rationnel que les deux grands apôtres fussent honorés dans la même église, proposa à celui de Saint-Laurent d'échanger sa relique pour trois ossements de Saint-Clément, martyr. L'échange se fit avec l'approbation de monseigneur de Saint-Vallier; mais cet arrangement ne plut pas à tous les paroissiens de Saint-Laurent, et, un jour, l'un d'entre eux reporta à Saint-Pierre la relique de Saint-Clément et en rapporta furtivement celle de Saint-Paul. De là, une sérieuse contestation qui dut être soumise à l'évêque de Québec. Après mûre délibération celui-ci décida que la population des deux paroisses se rendrait en procession solennelle au milieu de la route des Prêtres, et, là, qu'ils échangeaient de nouveau les reliques. Au jour convenu, la sentence s'exécuta à la lettre. La grande croix que l'on voit à mi-distance entre les deux églises, indique l'endroit précis, où les habitants des deux paroisses se rencontrèrent la journée mémorable où saint Paul vint de nouveau résider sous le toit de Saint-Pierre, qu'il n'a plus quitté depuis le commencement du dix-huitième siècle.

Malgré la beauté de son site Saint-Laurent est une paroisse qui tend à diminuer d'importance. Deux de ses enfants, MM. Joseph Couture, commerçant, et Louis Cinq-Mars, pilote, ont légué de fortes sommes qui doivent être employées à faire instruire des enfants de la paroisse. C'est ce qui explique le fort contingent de prêtres, de professionnels et de marins que Saint-Laurent fournit au Canada.

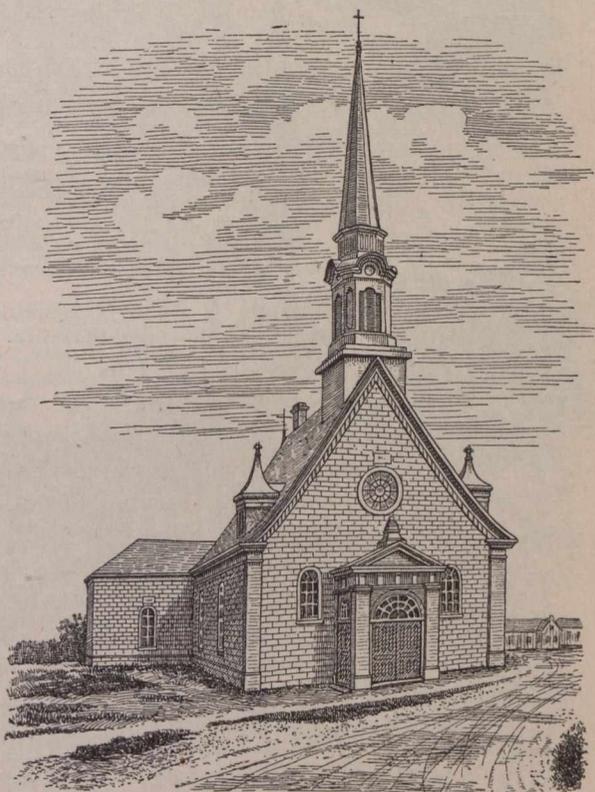
\* \* \*

Presqu'en face de Saint-Laurent sur la rive sud du fleuve s'élève le village de Beaumont, avec son église qui date de 1733. La première église desservie par des Récollets, avait été construite en 1694, un an après que Beaumont eut été érigé en pa-

roisse par Mgr de Saint-Vallier. La seigneurie de Beaumont fut concédée à Charles Couillard, sieur des Islets, par l'intendant Talon, le 3 novembre 1672.

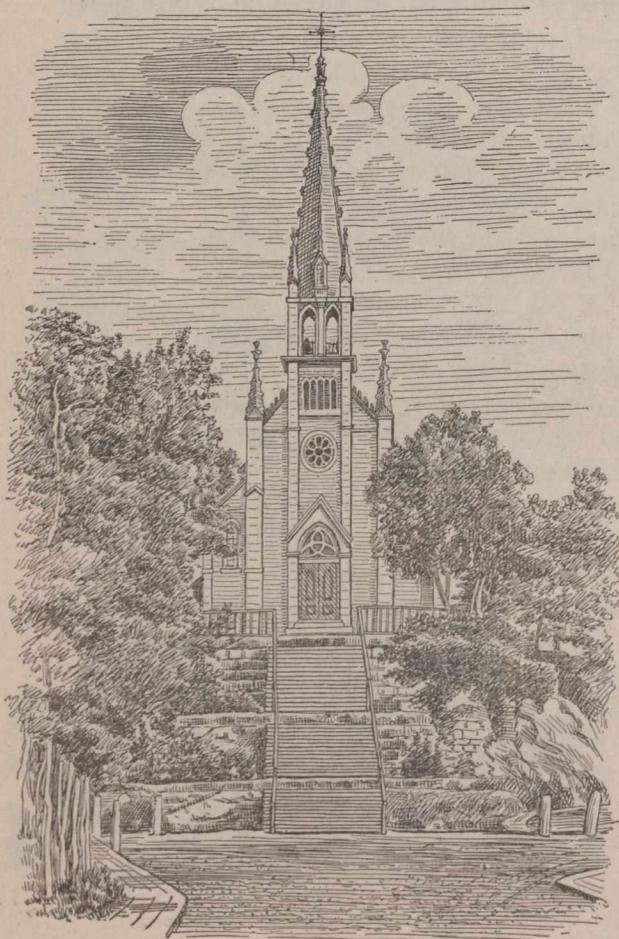
En 1759, les habitants avaient vu la flotte de Wolfe, jeter l'ancre près de l'île d'Orléans. Deux jours après le 29 juin, avant l'aube, un détachement commandé par Monckton abordait sur leur grève, gravissait la falaise et prenait possession de l'église, après une escarmouche avec les troupes de la colonie. La légende veut que les anglais aient essayé, par trois fois, de mettre le feu à l'église sans y réussir. Ce qui est certain c'est que le vieux temple, témoin de ces jours de tristesse, brave l'outrage du temps et des hommes depuis près d'un siècle et trois quarts.

On raconte, qu'en 1840, un bon curé, du nom de Louis Raby, voulut faire seul l'élection des marguilliers; mal lui en prit, car pour échapper à la fureur de ses paroissiens, qui ne l'entendaient pas ainsi, il dut se cacher dans une armoire. Il paraît que depuis cet incident, les gens de Beaumont sont devenus querelleurs et font des chicanes oiseuses à tout propos et à propos de rien.



Eglise de Saint-Etienne.—Beaumont

En suivant le même rivage, à quelques milles plus bas, nous apercevons Saint-Michel de Bellechasse.



Chapelle de Notre-Dame de Lourdes.—Saint Michel de Bellechasse.

Dans l'origine, cette paroisse porta le nom de Saint-Laurent de la Durantaye. En 1701, huit ans après son érection, elle prit celui qu'elle porte aujourd'hui. Elle est bâtie sur la seigneurie concédée, en 1672, à un sieur Olivier Morrel de la Durantaye, qui toute sa vie eut des prétentions à la noblesse, mais sa vanité dut se contenter d'une illusion chimérique.

L'église en bois ainsi que les maisons des habitants qui n'avaient pas voulu se rendre, furent brûlées par les soldats de Murray, pendant le siège de Québec. Ce fut avec beaucoup de peine que le clergé parvint à calmer les esprits et à faire comprendre aux habitants de Saint-Michel, que

la France ayant cédé le Canada à l'Angleterre, il était de leur devoir de se soumettre.

Cinq d'entre eux : quatre hommes et une femme, ne voulu-

rent jamais entendre raison. Écoutons M. Fréchette, dans une belle page de sa *Légende d'un peuple*, nous dire leur histoire :

Voyez-vous, sur le bord de ce chemin bourbeux,  
Cet enclos en ruine où broutent les grands bœufs ?  
Ici, cinq paysans — trois hommes et deux femmes —  
Eurent la sépulture ignoble des infâmes !

Cette histoire est bien triste, et date de bien loin.

Comme un soldat mourant la carabine au poing,  
Québec était tombé. Sans honte et sans mystère,  
Un Bourbon nous avait livrés à l'Angleterre !

Ce fut un coup mortel, un long déchirement,  
Quand ce peuple entendit avec effarement,  
— Lui qui tenait enfin la victoire suprême, —  
Par un nouveau forfait souillant son diadème,  
Le roi de France dire au Saxons : — Prenez-les !  
Ma gloire n'en a plus besoin ; qu'ils soient Anglais !

O Lorraine ! ô Strasbourg ! si belles et si grandes !  
Vous, c'est le sort au moins qui vous fit allemandes !  
Des bords du Saint-Laurent, scène de tant d'exploits,  
On entendit alors soixante mille voix  
Jeter au ciel ce cri d'amour et de souffrance :

— Eh bien, soit ! nous serons français malgré la France !

Or, chacun a tenu sa parole. Aujourd'hui,  
Sur ce lâche abandon plus de cent ans ont lui ;  
Et, sous le sceptre anglais, cette fière parange  
Conserve encore aux yeux de tous, et sans mélange,  
Son culte pour la France, et son cachet sacré.

Mais d'autres, repoussant tout servage exécré,  
Après avoir brûlé leur dernière cartouche,  
Renfermés désormais dans un orgueil farouche,  
Révoltés impuissants, sans crainte et sans remord,  
Voulurent, libres même en face de la mort,  
Emporter au tombeau leur éternelle haine....

En vain l'on invoqua l'autorité romaine ;  
En vain, sous les regards de ces naïfs croyants,  
Le prêtre déroula les tableaux effrayants  
Des châtimens que Dieu garde pour les superbes ;  
En vain l'on épuisa les menaces acerbes ;  
Menaces et sermons restèrent sans succès !

— Non ! disaient ces vaincus ; nous sommes des Français ;  
Et nul n'a le pouvoir de nous vendre à l'enchère !

La foudre un jour sur eux descendit de la chaire :  
L'Eglise, pour forcer ses enfants au devoir,  
A regret avait dû frapper sans s'émouvoir.

Il n'en resta que cinq. Ceux-là furent semblables,  
 Dans leur folie altière, aux rocs inébranlables.  
 Ils laissèrent gronder la foudre sur leurs fronts,  
 Et malgré les frayeurs, et malgré les affronts,  
 Sublimes égarés, dans leur sainte ignorance,  
 Ne voulurent servir d'autre Dieu que la France !

La vieillesse arriva; la mort vint à son tour.  
 Et, sans prêtre, sans croix, dans un champ, au détour  
 D'une route fangeuse où la brute se vautre,  
 Chaque rebelle alla dormir l'un après l'autre.

Il n'en restait plus qu'un, un vieillard tout cassé,  
 Une ombre! Plus d'un quart de siècle avait passé.  
 Depuis que sur son front pesait l'âpre anathème.  
 Penché sur son bâton branlant, la lèvre blême,  
 Sur la route déserte on le voyait souvent,  
 A la brune, rôder dans la pluie et le vent,  
 Comme un spectre. Parfois détournant les paupières  
 Pour ne pas voir l'enfant qui lui jetait des pierres,  
 Il s'enfonçait tout seul dans les ombres du soir.  
 Et plus d'un affirmaient avoir cru l'entrevoir  
 —Les femmes du canton s'en signaient interdites—  
 Agenouillé la nuit sur les tombes maudites.

Un jour on l'y trouva raide et gelé. Sa main  
 Avait laissé tomber sur le bord du chemin  
 Un vieux fusil rouillé, son arme de naguère,  
 Son ami des grands jours, son compagnon de guerre,  
 Son dernier camarade et son suprême espoir.

On creusa de nouveau dans le sol dur et noir ;  
 Et l'on mit côte à côte, en la fosse nouvelle,  
 Le vieux mousquet français avec le vieux rebelle !

Le peuple à conservé ce sombre souvenir.

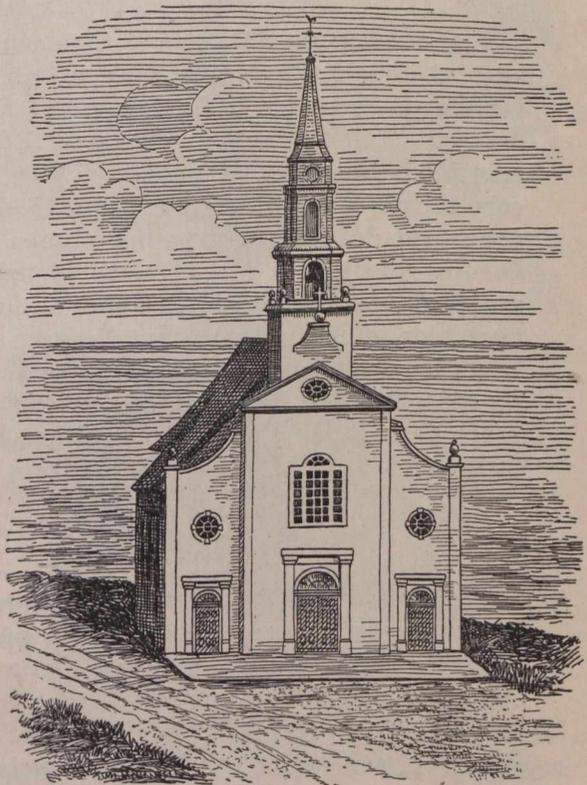
Et, lorsque du Couchant l'or commence à brunir,  
 Au village de Saint-Michel de Bellechasse,  
 Le passant, attardé par la pêche ou la chasse,  
 Craignant de voir surgir quelque fantôme blanc,  
 Du fatal carrefour se détourne en tremblant.

Contentons-nous de rectifier ce qui paraît être la part de l'imagination du poète: on ne trouve nulle part, trace de l'communication dont il parle; ces malheureux s'éloignèrent d'eux-mêmes de l'église. Hélas! on dit qu'un de ces fanatiques repoussa même le prêtre qui voulut l'assister au moment suprême, lui disant: "Va-t'en, tes mains sentent l'anglais." Ces pauvres fourvoyés furent enterrés dans un champ et transportés, en 1880, dans un coin non consacré du cimetière.

Le 8 août 1806, le feu détruisit une seconde église et avec elle une précieuse collection de douze tableaux, dont quelques-uns de maîtres.

\* \* \*

Si nous tournons de nouveau nos regards vers l'île d'Orléans, à mi-chemin entre Saint-Laurent et Saint-Jean, presque vis-à-vis d'ici, se trouve l'embouchure de la petite, oh! bien petite rivière Maheu, qui déverse dans le Saint-Laurent les eaux d'un lac en miniature, situé au centre de l'île. Sur les bords de cette rivière sont les ruines de la maison de Jean de Lauzon, grand sénéchal de la Nouvelle-France. Le sénéchal n'était que depuis peu d'années en Canada, lorsqu'un jour il se rendit à l'île d'Or-



Eglise Saint-Jean.—Île d'Orléans.

léans pour dégager son beau-frère, investi dans sa maison, par une bande d'Iroquois. Ceux-ci le connaissaient et pour cause. Ils auraient été fort aises d'avoir entre leurs mains un prisonnier de cette importance, aussi le ménagèrent-ils d'abord, ne cherchant qu'à le lasser, mais voyant qu'il leur tuait trop de

monde ils tirèrent sur lui et le tuèrent avant qu'aucun d'eux n'eut osé l'approcher. Six de ses compagnons périrent avec lui, le septième blessé au bras et à l'épaule fut amené dans le pays de ces féroces sauvages.

\* \* \*

La paroisse de SAINT-JEAN commence à la rivière Maheu, elle fut appelée de ce nom en souvenir du sénéchal dont nous venons de raconter la fin tragique. Sa première église, bien modeste, était faite en colombages. Elle n'avait que quarante-cinq pieds sur vingt. Commencée vers 1672, elle n'était pas encore terminée en 1684. La majorité des habitants de Saint-Jean sont des caboteurs et des pilotes, aussi avait-on coutume de dire que toutes les tempêtes plongeaient quelques-unes de ses familles dans le deuil. Quarante-huit, presque tous de respectables pilotes, eurent dans l'espace de douze ans, de 1832 à 1845, les flots pour tombeau. A peine lit-on sur les épitaphes de son cimetière les noms de deux ou trois des braves navigateurs de ce temps, morts tranquillement au milieu de leur famille.

\* \* \*

De l'autre côté du fleuve nous apercevons l'église de Saint-VALLIER. Le village est bâti sur la moitié de la seigneurie du sieur de la Durantaye, cédée par son fils, pour la somme de 30,000 livres, à Mgr de Saint-Vallier, qui en fit don à l'Hôpital Général de Québec. Vers 1713, une petite chapelle en bois avait été construite sur le milieu de la terre qui sépare Saint-Michel de Saint-Vallier. Elle servit pendant quelques années pour tous les habitants établis entre Beaumont et Berthier.

Le 3 mai 1722, Saint-Vallier fut érigé en paroisse sous le patronage de Saint-Philippe et Saint-Jacques. L'église que l'on vient de remplacer a duré près de deux cents ans. A l'intérieur, elle était une des belles églises de son temps et beaucoup de ses boiseries ont servi à l'ornementation de l'église actuelle, livrée au culte le 16 novembre dernier (1905).

Nous continuons à descendre vers l'extrémité nord de l'île d'Orléans, où se trouve le charmant arrière fief d'Argentenay, aujourd'hui connu sous le nom de paroisse de SAINT-FRANÇOIS DE SALES.

Dès 1684, Argentenay comptait une trentaine de familles et avait une chapelle de trente pieds sur vingt. Saint-François fut longtemps un rendez-vous favori des chasseurs : sa Pointe-aux-Oignons, sa Pointe-à-la-Caille et la savane au Borgne, de l'autre côté de l'île, en allant vers Sainte-Famille, étaient autrefois renommées comme endroits de chasse. Hélas ! comme de toutes les bonnes choses on en a abusé, et les nemrods de nos jours doivent aller ailleurs se livrer au carnage.

De Saint-François l'oeil embrasse un horizon magnifique aux vastes proportions ; d'un côté la rive sud, les îles Madame, aux Reaux ; de l'autre les belles fermes de Saint-Joachim et le cap Tour-

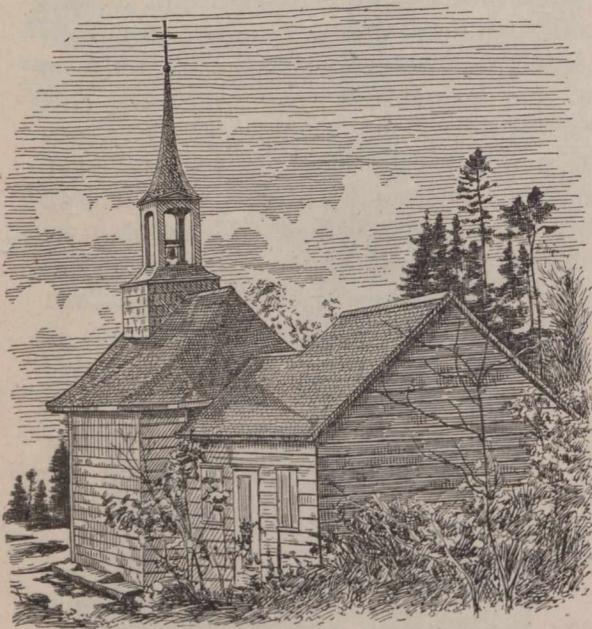


Eglise des Saints Philippe et Jacques.—Saint-Vallier.

mente, vers lequel se dirige le bateau de la Compagnie de navigation du Richelieu et d'Ontario qui nous porte. Insensiblement, nous nous éloignons de la rive sud; elle devient moins distincte et nous allons en abandonner l'étude à Berthier, situé à peu près vis-à-vis l'endroit où nous nous trouvons. Nous y reviendrons, lorsque, de retour de notre voyage au Saguenay nous prendrons le *Campana*, de la Quebec Steamship Com-

pany, pour faire le splendide voyage au golfe du Saint-Laurent.

Un immense banc s'étend de l'extrémité de l'île d'Orléans jusqu'à l'île aux Coudres. Un étroit passage qui se trouve à peu près vis-à-vis le cap Tourmente, va nous permettre d'arriver au chenal nord, le seul suivi autrefois par les français. Il est indiqué par deux bouées, l'une rouge, et l'autre noire. Aujourd'hui ce chenal ne sert que pour le trafic local, les na-



Chapelle au sommet du Cap Tourmente.

vires océaniques passent par celui qui se trouve du côté sud du fleuve.

Le Cap Tourmente s'élève à 1850 pieds au-dessus du niveau du Saint-Laurent. Champlain le nomma ainsi parce qu'il trouva les flots toujours agités à ses pieds. En approchant, nous apercevons sur son sommet une petite chapelle construite il y a une trentaine d'années par les soins de Mgr Hamel, actuellement Proto. Apostolique et Vicaire Général de Québec. En 1817,

on avait planté là-haut une croix en bois; lorsque la vétusté l'eut fait tomber, les élèves du séminaire de Québec la remplacèrent par une autre couverte en ferblanc, qui ne dura guère plus longtemps, car ils la remplacèrent par une troisième, le 5 août 1869. Elle a vingt-cinq pieds de hauteur, et on l'aperçoit à une distance de six milles. Cette dernière croix fut bénite par le Cardinal Taschereau.

Dès 1535, Jacques Cartier avait entendu vanter par les sauvages, l'étonnante fertilité de la belle plaine qui s'étend au pied du cap Tourmente. En 1623, Champlain allait lui-même visiter les prairies naturelles de Saint-Joachim et y faisait faire une récolte de foin considérable, inaugurant ainsi une moisson qui a toujours été, au Canada, une des principales ressources de l'agriculture. Il en rapporta plus de deux mille bottes. Émerveillé de la beauté et de la fertilité de la place, Champlain y traça, trois ans plus tard, un petit fort pour protéger ses travailleurs, et fit bâtir une étable de 60 pieds sur 20, puis deux corps de logis, chacun de 18 pieds par 15, construits en bois et en terre à la façon des villages de Normandie; il y laissa huit personnes avec un père Récollet. Cet établissement ne dura que deux ans; il fut détruit par Kertk.

Plus tard Monseigneur de Laval acheta la seigneurie de Beaupré, dans laquelle est compris Saint-Joachim et y fonda sous le nom de *Grande Ferme*, une espèce de ferme modèle. Les élèves de cette école, endurcis aux travaux des champs et habitués à la chasse, furent d'un grand secours à M. de Saint-Denis, pour empêcher les anglais de débarquer sur la côte de Beaupré, en 1690. Ils s'emparèrent de six canons dont ils rapportèrent deux à Saint-Joachim. L'année suivante Monseigneur de Laval se retira à Saint-Joachim, pour se reposer, et fit construire des logements et des bâtiments en pierre dont on peut, aujourd'hui encore, admirer la grandeur et l'étonnante solidité.

Jusqu'en 1821, les élèves du Séminaire de Québec ne retournaient pas chez leurs parents pour les vacances; ils les passaient avec leurs professeurs à Saint-Joachim. Le séminaire, à qui Monseigneur de Laval avait fait don de la seigneurie de Beaupré, puissamment aidé par Monseigneur Briand, fit bâtir sur le *Petit Cap*, le *château Bellevue*, pour les recevoir. Entou-

ré de beaux arbres, c'était un séjour enchanteur. On a conservé le souvenir des repas champêtres et des amusements de tous genres dont les environs étaient le théâtre: toute l'année suivante les élèves s'entretenaient du *Pactole*, au sable d'or; du *Cabaret* à l'eau fraîche et limpide descendant du flanc occidental du Cap Tourmente; du *Petit-Moulin*, sur la *Friponne*, où les uns préparaient de délicieuses omelettes, pendant que d'autres pêchaient des truites tachetées. La *Chapelle des Hiron-*

*delles*, sur le bord du fleuve; les *Sept-Chutes* de la rivière Sainte-Anne étaient autant de points sur lesquels se dirigeaient chaque matin des essaims joyeux sortis du château. Mais rien n'égalait les excursions à la cime du Cap Tourmente. Par un temps serein, on y jouit d'une vue splendide: elle embrasse la côte sud depuis Kamouraska jusqu'au delà de Québec; l'île - aux -



Chapelle du Petit Cap.—Saint-Joachim.

Coudres, les Pèlerins, l'île d'Orléans, qui delà semblent à peine surnager au-dessus des ondes de notre beau Saint-Laurent. Du côté nord, à ses pieds, on aperçoit deux beaux petits lacs, situés à 800 pieds au-dessus du niveau du fleuve, et, au loin, des montagnes qui élèvent jusqu'aux nues leurs forêts séculaires. Le château Bellevue, délaissé quand les élèves trop nombreux, prirent l'habitude de retourner dans leurs familles, a été remis en bon état, et aujourd'hui, les prêtres du séminaire, avec quelques ecclésiastiques et élèves vont encore y passer les vacances.

Pendant que nous jouissions des charmes du cap Tourmente

et de ses environs, notre vaisseau file en vue de la côte. Elle nous offre une série de caps variant beaucoup en grandeur et en hauteur, mais tous s'élevant rapidement du rivage. Nous passons le cap *Brûlé*, le cap *Rouge* et autres; à leurs pieds s'allonge une route que l'on nomme *Chemin-des-Caps*. C'était autrefois le seul moyen de communication entre les différents petits hameaux de la côte; en bien des endroits, il devenait impraticable à marée haute. Ici et là, de petites rivières descendent entre les pics et se jettent dans le Saint-Laurent.

C'est sur les bancs du cap *Brûlé* que vint périr, le 1er septembre 1729, l'*Eléphant*, fin voilier parti de La Rochelle, en juillet, sous le commandement de M. de Vaudreuil, ayant à son bord environ 150 personnes. Parmi elles étaient Mgr Dosquet, plus tard évêque de Québec; son secrétaire l'abbé Claude Vére de Saint-Poncy; M. Hocquart qui venait prendre charge de l'intendance du Canada; le père Luc, récollet, et beaucoup d'autres ecclésiastiques et personnages importants. M. Le Beau, avocat, l'un des passagers, va nous dire lui-même, comment le naufrage arriva :

“Nous allions fort doucement et toujours la sonde à la main. Nous passâmes de cette façon l'Ile-aux-Lièvres, et celle aux Coudres, qui a bien trois lieues de long, et nous étions déjà parvenus dans un endroit où nous n'avions plus guère que 16 ou 17 lieues pour nous rendre à Québec, quand cette lenteur d'aller, impatientant tout le monde, et surtout MM. les ecclésiastiques qui étaient en grand nombre et croyaient toujours qu'ils ne seraient jamais assez tôt à cette ville; quand ces prêtres, dis-je, voyant bien plus, que l'on allait déjà jeter l'ancre, parce que la nuit commençait à tomber, prièrent M. le comte de Vaudreuil avec tant d'insistance et de si bonne grâce, de ne la point faire jeter, que ce seigneur qui est bon de son naturel, se laissa gagner à leurs prières. Il faut avouer, d'ailleurs, que la beauté du ciel, qui commençait à s'étoiler, jointe à un petit vent nord-est qui donnait alors, contribua beaucoup à cette complaisance du comte, que nous pensâmes tous payer aux dépens de notre vie.

“Le vent devenait beaucoup plus violent et nous avançons toujours, lorsqu'environ vers le milieu de la nuit, voici notre

vaisseau qui tout à coup heurte et saute rudement sur un rocher. Déjà cette secousse épouvantable suivie de quantité d'autres atouchements, durant l'espace de plus de trente toises, sur ce rocher, imprime la terreur dans l'esprit des plus hardis. Déjà deux ancres sont jetées, et nos matelots, sans perdre de temps ni recevoir aucun commandement, courent çà et là, et sautent au plus vite à la manoeuvre, quand, malgré la promptitude de leurs bras occupés à hisser les voiles, le navire file sur ses câbles et fait encore un autre saut mais bien plus terrible que le premier, qui lui brisant sa quille, le jette sur la pointe d'un autre rocher qui était le dernier de ce chenal. Ce fut là donc, où la quille de notre bâtiment brisée, nous échouâmes malheureusement."

Tout le monde eut péri sans l'arrivée, dès l'aurore, du pilote du roi, M. de la Gorgendière. Il aurait dû rencontrer l'*Eléphant*, bien plus bas pour le piloter jusqu'à Québec. Les passagers et les officiers furent transportés par eau, jusqu'à Québec; l'équipage dut monter à pied, prenant un peu de repos à Saint-Joachim, dans une des maisons du séminaire. Une bonne partie de la cargaison fut sauvée. Cent trente ans plus tard, le capitaine Lavoie, de l'île-aux-Grues, pêcha un des canons de l'*Eléphant*, et en fit don au séminaire de Québec. C'était une pièce de cinq pieds huit pouces de longueur et de treize pouces de diamètre.

A peu près quinze milles plus bas que le cap Tourmente nous rencontrons un autre promontoire hardi. C'est le cap Maillard, ainsi nommé par la reconnaissance des peuples envers l'apôtre du Cap Breton, le révérend père Antoine-Simon Maillard. Ce vénérable prêtre des Missions Etrangères a appuyé son bâton de missionnaire sur toutes ces plages, où son passage périodique était accueilli avec des larmes de joie et de reconnaissance.

Un peu plus loin voilà le petit hameau de Saint-François-Xavier; de là, jusqu'à l'embouchure de la *Petite-Rivière* et en remontant son cours, les habitations se suivent d'assez près.

Neuf milles plus bas nous doublons le cap de la Baie et nous entrons dans la baie Saint-Paul. Elle a trois milles de profondeur et un peu plus de deux milles de largeur à son entrée, d'un

cap à l'autre de chaque côté. Au fond se trouve l'embouchure de la rivière du *Gouffre*, qui tombe de cascade en cascade du haut des montagnes. C'est une rivière assez considérable, elle doit son nom au tourbillon, que forme son courant, venant en contact avec celui du Saint-Laurent. Autrefois il était réputé fatal aux vaisseaux qui s'y laissaient engager et les navigateurs qui montaient ou descendaient le fleuve par ce chenal du nord, devaient se tenir à distance, en passant devant le cap aux *Corbeaux*, aussi nommé d'un nom de sinistre augure, parce qu'on le disait peuplé de ces oiseaux de proie, attendant qu'un naufrage vint leur procurer des victimes à dévorer. Le fait est, que par certains vents, il n'est pas sûr de s'y aventurer en canot, ni même en chaloupe. Au fond de la baie, à l'embouchure de la rivière du Gouffre, s'élève le village de la baie Saint-Paul et son église Saint-Pierre, paroisse fondée en 1681.

Vis-à-vis la baie Saint-Paul nous apercevons l'ILE-AUX-COUDRES, ainsi nommée par Jacques Cartier, à cause de la quantité de ces noisetiers qu'il y trouva. C'est sur cette île, en la fête de la Nativité de la Vierge Marie, le 7 septembre 1535, que fut dite la première messe en la Nouvelle-France. Laissons la parole à M. l'abbé Casgrain; il va nous dispenser de décrire, dans notre pauvre prose, cette belle île, ainsi que les moeurs de ses braves habitants, qui plus qu'ailleurs, ont conservé le type des anciens canadiens.

#### L'ILE-AUX-COUDRES.

C'est unè île charmante, un sauvage côteau  
 Qui baigne sa falaise et les franges humides  
 De sa verte parure aux pieds des Laurentides;  
 On dirait un bouquet flottant au fil de l'eau.

Un peuple simple, aimant ses usages antiques,  
 Sa foi, ses souvenirs, ainsi que des reliques,  
 Y vit heureux, en paix, sous le joug d'un pasteur  
 Aussi bon que leur âme, aussi franc que leur cœur.

Voyez-vous, à travers la forêt primitive,  
 La flèche du clocher découpée en ogive?  
 De la prière c'est le doigt mystérieux;  
 Appuyé sur la tombe, il leur montre les cieux.

Quand la cloche argentine annonce le dimanche,  
Entrez avec la foule en ce temple fervent ;  
Vous sentirez votre âme attendrie en voyant  
De ce peuple naïf la piété si franche.

Regrettez-vous les jours où l'hospitalité  
Accueillait sur le seuil tout passant arrêté ?  
De ces braves colons franchissez la demeure ;  
A leur table venez vous asseoir à toute heure.  
Vous croirez apporter avec vous le bonheur ;  
A vous le beau lit blanc et la place d'honneur.  
Mais savez-vous pourquoi j'aime ce coin de terre,  
Autant que la paroisse où j'ai vu la lumière ?  
C'est un récit suave, une légende d'or,  
Pur comme l'enfant, comme lui vierge encor.

#### L'ARRIVEE DE JACQUES-CARTIER.

Le grand Colomb venait de percer le mystère  
Qui, depuis si longtemps voilait cet hémisphère.  
Le roi de nos déserts, l'immense Saint-Laurent  
Couvrait, seul, notre sol de ses bras de géant,  
Et les muscles mouvants de sa puissante épaule  
N'avaient jamais porté que les glaces du pôle.  
Seul, l'enfant des forêts, poursuivant l'orignal,  
Foulaît la fleur inculte et le sol virginal.

Par un beau soir d'été, l'on vit trois blanches voiles  
Qui remontaient le fleuve aux clartés des étoiles.  
A leur étrange aspect, les farouches indiens  
Et les oiseaux de mer et les monstres marins,  
Surpris d'être troublés en leur paix si parfaite,  
Disparaissent soudain dans leur sombre retraite.  
Les vaisseaux d'outre-mer glissent silencieux  
Sous l'ombre des grands caps et des monts sourcilleux :  
Un homme que la foi, que le génie inspire,  
Est là, debout, pensif, sur l'avant du navire :  
C'est le grand découvreur du Canada, Cartier,  
Le délégué du ciel et du roi chevalier,  
A côté de la croix, symbole d'espérance,  
Il vient planter ici le drapeau de la France.

#### LA MESSE.

L'aurore avait jeté sur les pas du soleil  
Sa corbeille de rose et son manteau vermeil,  
Lorsque les mariniers trouvèrent un asile  
Pittoresque et champêtre au rivage de l'île.  
Ce nouveau continent est un présent du ciel ;  
Et c'est là qu'aujourd'hui le marin immortel  
Veut en faire au Seigneur un hommage sublime,  
En y faisant offrir l'adorable victime.

Un autel de feuillage et de mousse est dressé  
Au sommet du coteau, sur un tronc renversé.

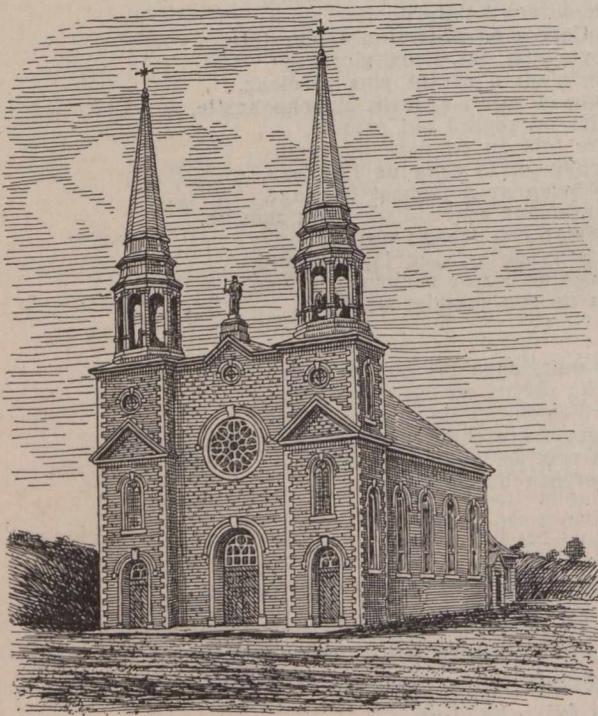
Au-dessus, un massif de coudriers et d'ormes,  
 Ombrageant le rocher de leurs branches énomes,  
 Ressemblent aux arceaux d'un temple naturel.  
 Des lianes on voit les verdoyants cordages  
 Retomber en festons au-dessus de l'autel,  
 Et des cierges bénits, parmi les fleurs sauvages,  
 Dont les pieuses mains du prêtre et des marins  
 Ont jonché le sol vierge et les degrés divins.  
 Sur les bras de la croix rustique se balance  
 Un faisceau d'étendards aux armes de la France.  
 Cependant est venu le moment solennel,  
 Et le prêtre gravit les marches de l'autel.  
 L'équipage, vêtu de ses habits de fête,  
 S'agenouille, et Cartier se prosterne à leur tête.  
 Notre patrie a vu bien des jours glorieux,  
 Mais jamais elle n'eut d'instant plus précieux.  
 Le prêtre auguste et saint, avec la blanche hostie,  
 Elève vers le ciel un regard qui supplie,  
 Pour la première fois en ce pays nouveau  
 Est offerte la chair et le sang de l'Agneau.  
 Le flot attentif baise avec respect la plage,  
 Et la brise aux rameaux suspend son doux ramage,  
 Car ce vaste désert est devenu sacré,  
 Depuis que du Sauveur le sang l'a consacré.  
 La France américaine, en ce moment suprême,  
 A reçu l'onction de son premier baptême.

Et Cartier crut ouïr, dans les hauteurs des cieux,  
 Joint à la voix du prêtre, un chant mystérieux:  
 C'était l'hymne d'amour et de reconnaissance  
 De la terre et des mers chantant leur délivrance.  
 C'était la Sainte voix de leur ange gardien  
 Qui priait au berceau du peuple canadien.

Ce fut à l'île aux Coudres, désertée par ordre de M. de Vaudreuil, que l'avant-garde de la flotte de Wolfe, commandée par l'amiral Durell, vint jeter l'ancre pour attendre le reste de la flotte. Ils y débarquèrent leurs malades, et, entre temps, les officiers s'amusaient à faire la chasse.

Messieurs de Léry, des Rivières et de Niverville commandaient un détachement de cent cinquante hommes, et cent sauvages, envoyé pour aider les miliciens de la baie Saint-Paul à s'opposer à la descente de l'ennemi en cet endroit. Un jour M. de Niverville exprimait le désir de capturer un des ennemis campés sur l'île, pour en tirer des renseignements utiles à son général. Aussitôt deux habitants de l'île, François Savard, homme d'une taille et d'une force athlétique, qui avait déjà

échangé le coup de fusil à Carillon et dans les plaines de la *Malengueulée* (Monongahéla) et son ami Nicette Dufour, s'offrirent pour faire l'exploit. Ils partirent à la *brunante*, traversèrent à l'île et se mirent en embuscade au pied du cap à la *Branche*, attendant patiemment le jour. Aux premiers rayons du soleil levant, deux cavaliers débouchèrent à l'angle du rocher



Eglise Saint-Louis.—Île-aux-Coudres.

voisin. C'était un officier anglais qui se livrait aux plaisirs de la chasse, accompagné d'un soldat. Ce fut l'affaire d'un instant; nos deux amis visèrent l'un à la tête du soldat, l'autre à la tête du cheval de l'officier, et, lorsque tous deux tombèrent, avant que l'officier eut le temps de se reconnaître, il était lié, baillonné et placé au fond du canot. Deux heures plus tard nos hardis canadiens livraient leur prisonnier au capitaine de Niverville. Celui-ci apprit avec étonnement qu'il tenait entre ses

mains le petit-fils de l'amiral Durell; il le traita avec tous les égards dus à son rang, et l'envoya à Québec, où le marquis de Vaudreuil l'accueillit avec une bonté toute paternelle, lui donnant l'espoir d'une prochaine délivrance.

Enhardis par le succès de cette embuscade un parti de canadiens et de sauvages en dressèrent une autre sur la pointe des

*Sapins*, à l'extrémité sud-ouest de l'île, et firent quelques prisonniers; malheureusement, un des leurs, Boulianne, surnommé le Suisse, se rendit aux anglais et leur servit d'espion.

La paroisse de l'île aux Coudres, sous le patronage de Saint-Louis, fut érigée en 1750. Ce fut un curé de l'île aux Coudres, M. Compain, qui fut appelé, par une voix mystérieuse, à faire la sépulture du père de La Brosse, que les habitants de l'île invoquent encore comme un saint.

C'était le soir du 11 avril 1782, le curé était occupé à lire, lorsque tout à coup, vers minuit, la cloche de son église se mit à tinter comme un glas funèbre. Surpris, il sort, va voir qui peut sonner ainsi à cette heure. Personne!... et cependant la cloche tinte toujours. Alors il entend une voix qui lui dit: "Le Père de La Brosse est mort; il vient d'expirer à Tadoussac. Ce glas funèbre t'annonce son dernier soupir. Demain, tu te rendras au bout d'en bas de l'île. Un canot viendra t'y chercher pour te conduire à Tadoussac où tu feras sa sépulture." Le lendemain, sa messe dite, M. Compain, attendait au rendez-vous qui lui avait été assigné. Nous verrons à Tadoussac ce qui s'y était passé.

\* \* \*

En quittant la Baie Saint-Paul, nous contournons le cap Saint-Joseph, à peu près vis-à-vis le bas de l'île aux Coudres et nous arrivons aux EBOULEMENTS. Cette paroisse fut érigée en 1732, sous le patronage de l'Assomption de Notre-Dame. L'église s'élève sur une hauteur de près de douze cents pieds. En arrière du village les montagnes s'étagent jusqu'à atteindre 2,500 pieds de hauteur.

Ce fut entre les Eboulements et Tadoussac, que se firent sentir avec plus de violence les tremblements de terre qui, en 1663, semèrent la terreur dans toute la partie du Canada qui est aujourd'hui la province de Québec. Les secousses commencèrent le 5 février, on les éprouva deux ou trois fois par jour jusqu'au 20 août. Bien des changements s'opérèrent dans la configuration du sol: de nouveaux lacs se formèrent, des côteaux s'affaiblèrent, de petites rivières disparurent, de grandes forêts

furent renversées. Entre ici et Tadoussac, la physionomie de la côte fut gravement modifiée; une colline isolée, ayant environ trois quarts de mille de tour, descendit sous les eaux et en ressortit pour former un îlot; vers la pointe des Alouettes, où nous serons obligés de faire un détour pour contourner le banc formé, en partie, à cette époque, un grand bois se détacha de la terre ferme, glissa sur les rochers jusque dans le fleuve, où, pendant quelque temps les arbres restèrent droits, élevant leurs cimes verdoyantes au-dessus des eaux.

Au mois de juin, M. Mazé, secrétaire du gouverneur et l'équipage de la chaloupe qui le ramenait de Gaspé à Québec, virent une montagne, dans ces environs, s'ébranler, tournoyer et s'abîmer de sorte que le sommet se trouva au niveau du sol environnant; leur embarcation trembla et s'agita d'une manière étrange, les flots la soulevaient fort haut, puis la laissaient retomber. N'ayant jamais éprouvé rien de semblable ils furent très effrayés. Un grand vaisseau qui suivait cette route, éprouva la même chose.

Il est étonnant de constater que pendant ces six mois, on n'eut pas à enregistrer une seule perte de vie, causée par ces terribles convulsions de la terre.

Cette partie du pays fut encore violemment secouée en 1791 et 1870.

Des Eboulements à Saint-Irénée une série de caps s'avancent dans le fleuve et nous obligent à décrire un demi cercle pour arriver à cette dernière place. Le cap aux Oies occupe la pointe extrême de cet avancement.

\* \* \*

SAINT-IRENEE-LES-BAINS est une place de villégiature comparativement nouvelle, bien que son admirable situation dans un pli de hautes montagnes, en vue de la mer, eût dû y attirer plus tôt les amateurs de belle nature. Ce furent l'Honorable Juge en chef A. B. Routhier, l'Honorable Juge Joseph Lavergne et M. Rodolphe Forget, président de la Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario, qui la mirent en vogue. Grâce à ce dernier, il y a maintenant un quai à Saint-Irénée;

les bateaux de la Compagnie y arrêtent en montant et en descendant. En approchant du quai, nous apercevons l'Hôtel *Charlevoix*, bâti près du rivage et la jolie villa de M. Lavergne, *Les sablons*, adossée à la colline. A travers les bouleaux et les cèdres, sur les premiers sommets des collines, cette belle colonnade blanche flanquée d'une tour carrée, c'est *Hauterive*, villa de M. Routhier, avec sa chapelle; elles dessinent sur le ciel bleu leurs fines et élégantes tourelles. M. le juge met gracieusement cette chapelle à la disposition des villégiateurs pendant la belle saison.

Sur le même plateau à plusieurs centaines de pieds du côté nord-est, se dresse *Gil'Mont*, la somptueuse et large villa de M. Rodolphe Forget, avec ses jolies tourelles, ses balcons, ses vérandas et ses riches dépendances. Des pelouses bien entretenues, des jardins, des parterres, des arbres fruitiers en embellissent les alentours.



Hauterive, Saint-Irénée-les-Bains, résidence de l'Hon. Juge Routhier

Sur un gradin plus élevé de la colline s'allongent la serre et les écuries, et plus haut encore le poulailler qui est tout un édifice mesurant 200 pieds de longueur.

Enfin, sur le versant nord-est des hauteurs se détache une autre dépendance spacieuse de *Gil'Mont*: c'est l'établissement des bains, qui est une des curiosités intéressantes de l'endroit.

Mais ce qui fait l'incomparable beauté et le grand charme de Saint-Irénée-les-Bains, c'est le paysage. Gravissez-en les collines, parcourez-en les bois, et tournez vos regards de tous les côtés où l'horizon s'ouvre et vous serez ravi.

M. le juge Routhier l'a écrit: "Le site en est vraiment en-



Gil' Mont, Saint-Irénée-les-Bains.—Résidence de M. Rodolphe Forget

chanteur. Tout ce que la vue de la mer, des montagnes et des bois peut offrir de pittoresque, de grand et de beau s'y trouve rassemblé dans une harmonie calme et solitaire..”

Un beau chemin suit la grève en longeant la falaise jusqu'au village, et y franchit sur un beau pont la petite rivière, qui sort en bouillonnant d'un ravin profond ombragé d'arbres résineux. Quelques maisons irrégulières et pressées escaladent en cet endroit le haut plateau où s'élève l'église paroissiale qui regarde la mer. L'érection de la paroisse date de 1843.

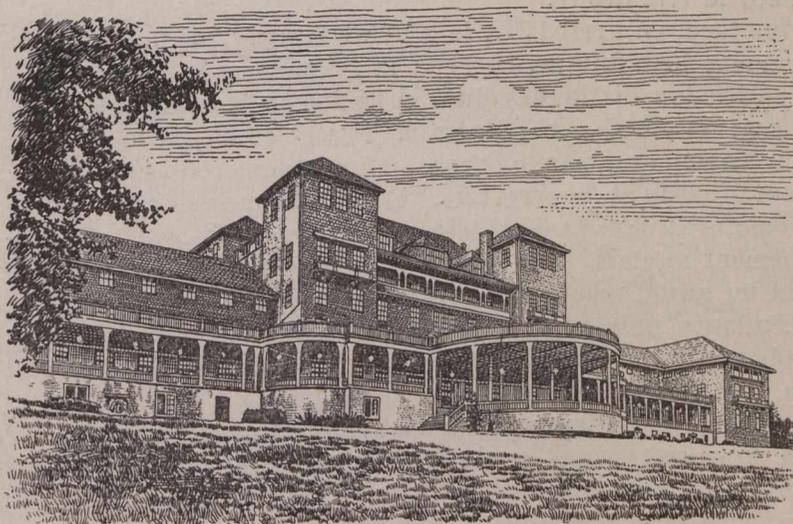
\* \* \*

Continuant notre route, nous contour-  
nons la Pointe-au-  
Pic, pour entrer  
dans la belle baie de  
la MALBAIE. C'est  
un des endroits les plus enchanteurs et les plus fréquentés de  
la rive gauche du Saint-Laurent. Autrefois, on trouvait diffi-



Gil' Mont, vue de côté.

cilement à s'y loger, même très mal; aujourd'hui, la Compagnie de navigation du Richelieu et d'Ontario y possède un splendide hôtel, le *Manoir Richelieu*, où l'on trouve, à des prix très modérés, tous les comforts de la vie moderne. Il est magnifiquement situé sur une éminence dominant le fleuve. De ses vastes galeries on embrasse une vue superbe de paysages aussi pittoresques que variés. C'est un séjour idéal pour passer quelques semaines de vacance. On y jouit de tous les avan-



Manoir Richelieu.—Malbaie.

tages de la ville en même temps que des bienfaits de la campagne. Les promenades dans les environs: au *Grand-Lac*, au *Petit-Lac*, au lac *Gravel*, à la *Chute* et ailleurs sont quelque chose d'incomparable, les Highlands d'Ecosse, les montagnes de la Suisse ou des Pyrénées n'offrent rien de plus beau.

Champlain avait d'abord appelé cet endroit rivière Plate, mais remarquant que les eaux à l'intérieur de la baie étaient toujours agitées, il changea ce nom en celui de Malle-Baie. La paroisse de Saint-Etienne de la Malbaie fut érigée en 1774. L'intendant Talon avait concédé la seigneurie de la Malbaie,

au sieur de Comporté, en 1672, mais elle retomba dans le domaine du roi de France, moyennant une somme de 20,000 livres, payée aux héritiers du concessionnaire.

Au commencement d'août 1759, les anglais se souvenant sans doute des mauvais tours qu'on leur avait joués quelques mois auparavant dans ces parages, envoyèrent Gorham à la tête de trois cents hommes. Ils descendirent à la baie Saint-Paul et brûlèrent maisons et granges jusqu'à la Malbaie, puis traversèrent le fleuve pour continuer leur oeuvre de dévastation sur la rive droite.

Plus tard, en avril 1762, le général Murray, au nom du gouvernement britannique, concéda la seigneurie de la Malbaie à deux officiers distingués du 78e régiment écossais des *Highlanders*: la partie est à Malcalm Fraser et la partie ouest à John Nairn, qui, par reconnaissance nommèrent leurs fiefs: *Mount Murray* et *Murray Bay*. Ces deux concessions avec celle de Shoolbred dans la Gaspésie sont les seules faites par le gouvernement anglais. Les nouveaux seigneurs établirent autour d'eux un grand nombre de soldats de leurs régiments, dont les descendants présentent l'étrange anomalie de noms écossais portés par des gens, qui, par le langage, les moeurs et la religion sont de véritables canadiens-français.

Après la malencontreuse tentative de Montgomery et d'Arnold, le gouvernement anglais, ne sachant que faire de ses prisonniers de guerre, songea à les loger à la Malbaie. Il les envoya, sous la surveillance d'un vieux sergent de Wolfe, James Thompson, avec instruction de les employer à construire un bâtiment pour les loger. Le soubassement était à peine sorti de terre que les travailleurs improvisés, épris de liberté, tentèrent de s'échapper. A la faveur des ténèbres et d'une brise soufflant de terre, ils s'embarquèrent dans un bateau plat dans l'espérance de gagner la rive opposée, qui se trouve à trente milles de distance. Une récompense promise par le gouvernement les eut bientôt fait réintégrer dans les quartiers qu'on était à leur préparer.

La Malbaie est la patrie de notre Eugénie de Guérin canadienne, Mademoiselle Laure Conan, qui, dès son premier roman: *Angéline de Montbrun*, publié dans la *Revue Canadienne*,

en 1881, a pris une place à part dans la littérature canadienne. Il n'y a pas d'ouvrage littéraire canadien qui ait eu un semblable succès. Depuis, Laure Conan a publié plusieurs ouvrages qui n'ont pas eu moins de vogue, son dernier roman : *L'Oublié*, publié lui aussi dans la *Revue Canadienne* de 1900, est déjà rendu à sa troisième édition.

\* \* \*

En sortant de la baie nous passons devant le Cap-à-l'Aigle, ainsi nommé par Champlain à cause de la quantité d'aigles qu'il y vit. Si l'on en croit les vieillards de la Malbaie, ils étaient autrefois si nombreux et souvent si affamés, qu'ils s'abattaient sur les animaux de la basse-cour, sans se préoccuper des coups de bâton dont on les assommait.

Des pointes et des caps se suivent tout le long de la côte jusqu'au Saguenay. Ils ont une hauteur à peu près uniforme jusqu'au Cap-aux-Chiens, qui monte à plus de quatre cents pieds plus haut que les précédents, qui varient peu d'une altitude de huit cents pieds. Au delà de ce dernier, on aperçoit une baie profonde désignée sous le nom de Baie-des-Rochers. Il y a là une petite chapelle desservie par le curé de Saint-Siméon, situé sur les hauteurs. On dit que l'église de cette paroisse, qui ne date que de 1874, est la plus belle du comté de Charlevoix. Un quai de construction assez récente tend à en faire une place de villégiature. A l'est de la baie se décharge la rivière Noire, ainsi nommée à cause du lac où elle prend sa source et dont les eaux paraissent noires. A peu de distance de l'embouchure de cette rivière se trouve le Port-aux-Quilles. Il tient son nom des nombreux cailloux ronds qu'on y trouve, mais ce qui le rend surtout remarquable, c'est qu'il est presque exclusivement habité par des Foster et des Chamberland, tous descendants de la Grd' Catherine, connue à sept lieues à la ronde. Cette femme vint d'Angleterre déguisée en homme, sans être reconnue; il faut avouer qu'elle avait une maîtresse moustache bien propre à favoriser son déguisement. Mariée à un nommé James Foster, elle a peuplé par ses enfants et ses petits enfants le Port-aux-Quilles.

Après avoir contourné le banc des Alouettes, dont nous avons déjà parlé, et traversé l'embouchure du Saguenay, nous entrons dans une baie si parfaitement ovale qu'on la dirait tracée au compas. Au fond est une petite crique, nommée l'Anse-à-l'Eau, dans laquelle notre bateau va trouver le quai où nous déposer à TADOUSSAC. De hauts rochers défendent cette baie contre les vents du nord et le banc des Alouettes la protège contre les vagues que pourrait soulever le vent soufflant du fleuve. Remarquez le beau sable de la grève, jamais vous n'en verrez de plus fin.

Tadoussac doit son nom aux mamelons qui l'entourent; ce serait, d'après monseigneur Laflèche, un mot de la langue des Montagnais, signifiant: "Sommets arrondis." Ce fut l'endroit où les français fondèrent leur premier établissement au Canada. De là, partaient les missionnaires Jésuites pour évangéliser les sauvages du Saguenay et des régions inconnues et mystérieuses du nord.

Comment se fait-il que Tadoussac capitale d'un immense royaume, centre autour duquel se groupaient plus de vingt nations de langues différentes, lieu où convergeaient les flottes de l'Europe pour faire la traite, soit resté un pauvre hameau, tandis que Stadaconé et Hochelaga, fondés beaucoup plus tard et avec moins de chances apparentes de succès soient devenus de grandes villes? Un regard promené sur les sommets incultivables qui l'entourent nous donnera la réponse; les sauvages et les animaux à fourrure disparus il ne restait plus rien pour alimenter son commerce.

Longtemps avant l'arrivée de Jacques Cartier, Tadoussac était déjà un centre où les sauvages se réunissaient, pendant l'été, pour faire l'échange de leurs produits. Ils trafiquaient des peaux de castors et de loutres pour des flèches; des peaux de cerfs pour la farine, le maïs et le tabac qu'apportaient les Hurons. Chauvin trouva un poste tout établi, lorsqu'en 1599, il fit construire une maison en planches, avec cheminée au centre, et laissa seize hommes pour hiverner à Tadoussac. Ils apprirent, malheureusement à leurs dépens, la différence qu'il y a entre la température du Canada et celle de la France; tous auraient péri de froid et de privations si les sauvages ne leur

avaient pas donné l'hospitalité dans leurs cabanes d'écorce. Onze moururent. Chauvin ne se laissa pas décourager et pendant les deux années suivantes, il fit un commerce très avantageux. Il se préparait à venir en recueillir les fruits, lorsqu'une maladie dont il avait senti les premières atteintes, l'année précédente, à Tadoussac, vint l'obliger à changer d'itinéraire, et à partir pour un monde meilleur. Cependant la réputation de Tadoussac était établie, des géographes de Londres et de Paris, commodément assis dans leurs fauteuils, en faisaient une ville déjà assez considérable, siège de la juridiction du Canada. Il est vrai que dans son unique maison, se plaçait, en 1608, le premier procès criminel de la Nouvelle-France, celui de quatre conspirateurs qui avaient voulu assassiner Champlain; et, à sa porte, avait lieu la première exécution capitale, celle de l'un d'entre eux, un serrurier normand du nom de Jean Duval.

Du temps des français jamais un vaisseau ne montait le fleuve sans faire escale à Tadoussac. En 1615, le père Jean Dolbeau, récollet, vint y établir le centre de ses missions dans le nord; les enfants de saint François cédèrent leur poste à ceux de saint Ignace, en 1641.

Les Kertk firent de Tadoussac, en 1628, le centre de leurs opérations. C'est là qu'ils enterrèrent, avec grande pompe, leur capitaine Jacques Michel, un traître et un renégat comme eux, et qu'ils aimaient et estimaient comme semblables gens s'appréciant entre eux. De retour à leurs vaisseaux ils firent joyeuse bombance, pendant que les sauvages déterraient le cadavre, le pendaient à un arbre et le dépeçaient pour le donner en pâture à leurs chiens.

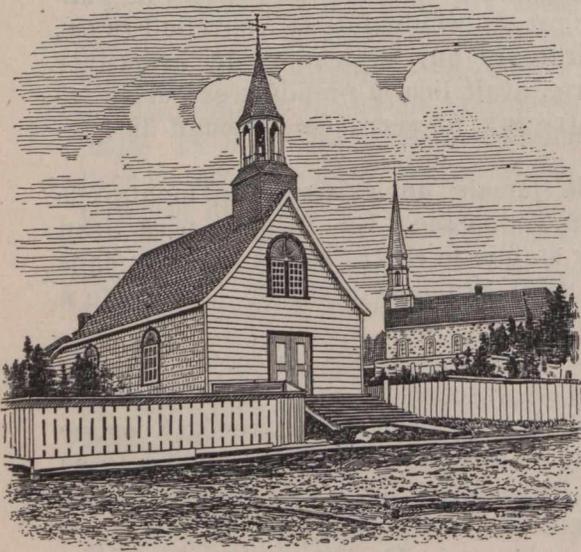
Les terribles Iroquois que l'on trouve partout, envahirent Tadoussac, en 1661, et réduisirent tout en cendre, excepté la chapelle en pierre des jésuites. Elle fut cependant détruite par un incendie, quatre ans plus tard, lorsque déjà depuis deux ans, ceux-ci avaient réussi à attirer de nouveau autour, les sauvages dispersés par la crainte.

Lorsque monseigneur de Laval vint faire sa visite pastorale, en 1668, l'église n'avait pas encore été reconstruite et les sauvages, à leur grand regret, durent recevoir le Chef de la prière

dans une cabane d'écorce. Enfin, en 1747, le père Coquart, jésuite, missionnaire de Tadoussac, entreprit de construire une nouvelle chapelle, celle que nous voyons aujourd'hui. L'intendant Hocquart, dont nous avons fait la connaissance lors du naufrage de l'*Eléphant*, contribua généreusement, en fournissant tous les bardeaux, planches et clous nécessaires à la construction; toutefois elle ne fut terminée que le 24 juin 1750, lorsque l'intendant Bigot donna 200 livres, pour finir la cou-

verture. Avant son départ Hocquart avait assuré une rente annuelle de 300 livres pour l'entretien de l'église.

Les habitants de Tadoussac qui n'eurent pas d'autre église paroissiale avant 1885, ajoutèrent le jubé intérieur et la disgracieuse sacristie qui gâtent la symétrie de l'humble, bien humble chapelle, qui, toutefois, pour les sauvages habitués à s'abriter sous un canot, à avoir le sable de la grève



Vieille chapelle et église de Sainte-Croix.—Tadoussac.

pour oreiller, était déjà bien belle.

En 1879, la chapelle était en piteux état et menaçait ruine; un monsieur Thomas D. King, de Montréal, fit un chaleureux appel à ses compatriotes d'origine anglaise et recueillit assez pour la remettre en ordre et nettoyer le cimetière, où, le 7 août 1880, on planta une croix de dix-huit pieds de hauteur. Les clôtures qui entourent la chapelle et le cimetière sont dus à la générosité de M. Price.

La cloche de la chapelle est celle dont le son réjouissait tant les pauvres sauvages, dès 1647. A l'intérieur on voit aussi beaucoup d'objets qui rappellent des souvenirs très anciens.

C'est à Tadoussac que se passaient la première et la dernière partie de la légende du père de La Brosse. Nous nous souvenons que nous avons laissé sur la grève, attendant ceux qui devaient le conduire à Tadoussac, le curé de l'île aux Coudres, appelé par une voix mystérieuse à faire sa sépulture. Que s'était-il donc passé ici?... Nous empruntons à M. l'abbé Casgrain, le récit d'un témoin oculaire, Jean Audet dit Lapointe, vénérable vieillard mort à l'âge de quatre-vingt-onze ans, avec toute sa mémoire et un jugement parfaitement sain : "La veille de sa mort, le père de La Brosse paraissait être en parfaite santé. C'était un vieillard grand et robuste, avec de beaux cheveux blancs, une figure ascétique et une parole inspirée. Il était âgé de soixante-huit ans.

"Pendant tout le jour, il avait vaqué aux devoirs de son ministère, confessé, baptisé, prié à son ordinaire dans la chapelle de Tadoussac.

"A la tombée de la nuit, le Père de La Brosse alla prendre quelques heures de récréation dans la maison d'un des officiers du poste. Il fut gai et aimable comme toujours. Vers neuf heures, il se leva et se prépara à partir.

"Après avoir souhaité le bonsoir à tout le monde, il se recueillit un moment, et prenant un ton solennel, il dit :

— Mes amis, je vous dis adieu, adieu pour l'éternité, car vous ne me verrez plus vivant. Ce soir même à minuit, *je serai corps*. Vous entendrez, à cette heure-là, sonner la cloche de la chapelle : elle vous annoncera ma mort. Venez alors vous en assurer par vous-mêmes. Mais je vous en prie, ne touchez point à mon corps. Demain, vous irez chercher à l'île aux Coudres, M. Compain pour m'ensevelir et me donner la sépulture. Il vous attendra au bout d'en bas de l'île. Ne craignez point de partir, quelque temps qu'il fasse. Je réponds de ceux qui feront ce voyage."

"Nous crûmes d'abord que le Père voulait plaisanter, mais il insista avec un air de conviction et un ton d'autorité qui ne permettaient plus le doute.

— Mon Père, lui fit observer un des employés du poste, votre santé ne paraît pas du tout altérée, votre figure n'annonce pas la souffrance. Comment pouvez-vous croire, avec de pareils signes de vie, que votre fin soit si prochaine?

— Mon enfant, repartit le Père, vous reconnaîtrez avant le jour la vérité de mes paroles. Et il se retira.

“Nous restâmes stupéfaits, n'osant croire à la réalité de cette prophétie.

“Ceux d'entre nous qui avaient des montres, les mirent sur la table et attendirent avec anxiété. Dix heures sonnent, puis onze; minuit approche; au coup de minuit la cloche de la chapelle commence à sonner.

“Nous nous levons tous comme un seul homme. Saisis de frayeur, nous courons à la chapelle. Nous entrons.

“A la lueur de la lampe du sanctuaire, nous entrevoyons dans le chœur la robe noire de notre bon Père de La Brosse. Il était prostré à terre, immobile, le visage dans ses deux mains jointes, appuyé sur la première marche de l'autel.

“Il était mort.

“Cette étrange nouvelle se répand comme la foudre dans toute la mission. Dès le point du jour, la population tout entière, tant sauvage que civilisée, envahit la chapelle et ses environs. Chacun veut contempler une dernière fois le corps du saint, étendu sur le pavé du chœur. Personne n'ose lui toucher. Partagé entre le deuil et l'admiration, on regarde, on prie, on invoque. Des larmes coulent de tous les yeux.

“Pendant tout le jour, la foule circule en silence dans la chapelle ne pouvant détacher ses regards des restes bien-aimés du saint missionnaire qui, tant de fois, avait fait retentir ce sanctuaire de ses brûlantes exhortations. Les sauvages restent là immobiles, pendant des heures entières, tenant un doigt sur leur bouche, pour exprimer par ce geste qu'aucune parole ne peut rendre leur douleur.

Cependant, dès le matin de ce jour, une tempête de sud-ouest s'était élevée si violente que l'eau *poudrait* sur le fleuve comme de la neige. Personne n'osait lancer une embarcation à la mer. Ce que voyant, le premier officier du poste dit à ceux qui l'entouraient :

— N'y aura-t-il pas parmi vous autres trois hommes de coeur qui veillent m'accompagner pour accomplir les dernières volontés de notre bon Père? Rappelez-vous qu'il nous a dit: "Il n'y a aucun risque pour ceux qui feront ce voyage."

Un canot est lancé à la mer; les quatre hommes qui le montent prennent le large. A peine sont-ils sortis du port de Tadoussac qu'à leur extrême surprise, l'eau s'aplanit sous leur canot. Tandis que partout autour d'eux la tempête rugit avec fureur et rend la mer blanche comme un drap, une main invisible les pousse avec rapidité, si bien qu'à onze heures du matin, ils doublent le cap aux Oies et sont en vue de l'île aux Coudres.

M. Compain les attendait au bout d'en bas en se promenant le long des rochers, un livre à la main. D'aussi loin qu'ils furent à la portée de sa voix il leur cria:

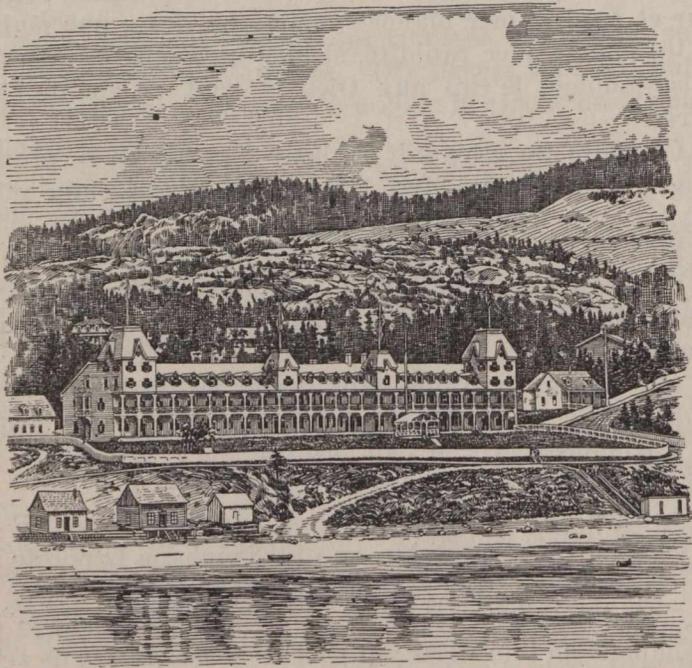
— "Le Père de La Brosse est mort, vous venez me chercher pour lui donner la sépulture." Le canot approche du rivage, M. Compain y monte, et, le soir du même jour, il débarquait à Tadoussac.

On apprit plus tard que dans toutes les autres missions du Père de La Brosse, à Chicoutimi, à l'île Verte, aux Trois-Pistoles, à Rimouski et à la baie des Chaleurs, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes à minuit le jour de sa mort.

Un homme de l'île Verte, nommé Damboise, chantre de l'église, homme très respectable, que M. Epiphane Lapointe a bien connu, lui racontait que son père descendait ce soir-là de la sucrerie. Vers minuit, il fut surpris d'entendre sonner la cloche de la chapelle de l'île Verte; il fit part à ses voisins de cet incident, il en remarqua l'heure et le jour, et plus tard il reconnut que la cloche avait sonné au moment même de la mort du Père de La Brosse.

Pendant bien des années, les sauvages qui descendaient et remontaient le Saguenay, ne passaient jamais devant le port de Tadoussac, sans mettre pied à terre pour aller prier dans la chapelle où reposait le corps de celui qui avait été pour eux l'image vivante de leur Père céleste. Ils se prosternaient la face contre terre au-dessus de sa tombe; ils posaient leur bouche sur une petite ouverture qui avait été pratiquée dans le pavé

du choeur, et ils lui parlaient comme de son vivant, avec une confiance qui ne pouvait manquer de toucher le coeur de Dieu. Puis ils appliquaient leur oreille sur l'orifice pour écouter la réponse du saint. Dans leur foi ingénue et dans la simplicité de leur coeur, ils s'imaginaient que le bon Père les entendait du fond de son cercueil, qu'il répondait à leurs questions et qu'il transmettait ensuite leur prière à Dieu."



Hotel Tadoussac.

Il n'est pas étonnant que les bonnes gens qui connurent la prodigieuse activité et le zèle du Père de La Brosse, aient attribué des faits merveilleux à la vie et à la mort de ce saint missionnaire jésuite. Aujourd'hui on serait tenté de révoquer en doute le récit des voyages et des missions qu'il faisait dans un an, si les registres des paroisses qu'il visitait n'en apportaient la preuve.

La vieille chapelle de Tadoussac ne sert maintenant qu'une

fois l'an, le jour de la fête de sainte Anne. Ce jour-là, le successeur des missionnaires jésuites vient y dire la messe aux intentions de l'intendant Hocquart, pour remplir une promesse faite par le père Coquart, il y a plus de deux cent cinquante ans. La paroisse tout entière se fait un devoir d'assister à cette messe.

Si aujourd'hui Tadoussac a perdu toute son importance au point de vue des affaires, il est devenu un lieu sans pareil pour venir se refaire des fatigues et des affaissements causés par la chaleur et la poussière des villes, grâce à la Compagnie de navigation du Richelieu et d'Ontario qui, ici comme à la Malbaie, a pris soin de préparer un abri magnifique où l'on jouit de tout le confort imaginable. Rien ne parle mieux en faveur de l'*Hôtel Tadoussac* que le fait d'y voir revenir années après années les mêmes personnes et les mêmes familles. Aussi quelle place pourrait offrir les mêmes avantages réunis? L'air salin du Saint-Laurent d'un côté et l'air d'une pureté sans égale du Saguenay de l'autre, vous refont la santé la plus délabrée. Promenades à la voile, à la rame; pêche à l'eau salée ou à l'eau douce; excursions dans les bois ou sur les grèves, vous procurent un utile passe-temps; tandis que pour le méditatif les falaises offrent de jolies petites retraites, bien abritées, où tout en se livrant à ses réflexions, ou en faisant une lecture, on jouit d'un coup d'oeil incomparable par sa variété comme par sa grandeur.

Depuis 1875, il existe à Tadoussac un établissement ichthyogénique pour la reproduction du saumon. Il est très intéressant à visiter. Il en sort chaque année, plus d'un million de petits saumons qu'on distribue dans les rivières tributaires du Saguenay.

\* \* \*

Longtemps le Saguenay fut une rivière mystérieuse sur laquelle on osait à peine s'aventurer. Roberval avait tenté de la remonter: tout ce que l'on sait de son expédition c'est qu'il y perdit un de ses navires et huit hommes. Si l'on en croit la légende, Roberval lui-même n'en serait jamais revenu, et un mis-

sionnaire aurait plus tard trouvé son tombeau tout au haut de la rivière. Les fermiers du Roi, sous le régime français; la Compagnie de la Baie d'Hudson, sous la domination anglaise; les sauvages eux-mêmes avaient intérêt à ce qu'on ne connût pas cette région de chasse incomparable, et empêchaient autant que possible qu'on ne l'explorât.

Aussi faut-il avouer que cette rivière, unique au monde, est bien propre à frapper d'étonnement et même de crainte celui qui ne la connaîtrait que par les descriptions effroyables qu'en faisaient les sauvages. Nous empruntons à M. Arthur Buies l'admirable description qu'il en fait: "La rivière Saguenay sort du lac Saint-Jean par un double canal dont un bras s'appelle la Grande Décharge, et l'autre la Petite Décharge. Ces deux bras, séparés par l'île d'Alma, à la sortie du lac, se rejoignent trois lieues plus loin et commencent alors l'étonnante Rivière Saguenay qui, dès son début, se précipite en cascades, en chutes et en rapides d'une extrême violence sur une longueur d'environ douze lieues, et ne prend son cours uniforme et régulier qu'à sept milles au-dessus de Chicoutimi, pour le poursuivre ensuite jusqu'à Tadoussac, après avoir parcouru, en se dirigeant toujours vers l'est, une distance de quarante lieues. Sa largeur varie comme celle de toutes les rivières; mais elle est rarement de moins d'un mille, tandis que, depuis la baie Ha! Ha! jusqu'à son embouchure dans le Saint-Laurent, elle est le plus souvent d'un mille et demi, et quelquefois de deux milles.

La mer y monte jusqu'à un endroit appelé Terre Rompue, mais dont le véritable nom devrait être "Interrompue" parce que c'est là que la navigation s'arrête. Cet endroit est à quatre-vingt-huit milles de l'embouchure du Saguenay et à trente-cinq milles environ de la décharge du Lac; les rapides et les cascades viennent y mourir après une suite d'élangs échevelés. Quant au cours du Saguenay, depuis Terre Rompue jusqu'au Saint-Laurent, il est extrêmement rapide, et le reflux de la marée se fait sentir jusqu'à plusieurs lieues au large du grand fleuve, en faisant dévier parfois la course des navires.

La rivière Saguenay est un gouffre profond parfois de mille pieds, taillé en plein granit, au sein d'énormes entassements de montagnes, par un terrible cataclysme qui remonterait à des

milliers d'années, si l'on peut s'en rapporter à l'attestation géologique, aux témoignages offerts par l'étonnante physionomie du sol, par l'image de bouleversements répétés, par les épaisseurs profondes d'alluvion, de terre végétale, jetées comme au hasard, en énormes amas, soulevées comme le sein même de l'océan dans la tempête, puis s'affaissant dans des ravins de cent, deux cents, trois cents pieds de profondeur, tout cela brusquement et comme simultanément, sans cause explicable, si ce n'est par un épouvantable choc dans les entrailles de la terre, et par le déchainement des éléments qui en fut la suite. Il n'est pas de voyageur qui ne se sente pris d'une sorte de frémissement, d'épouvante mystérieuse, à l'aspect de ce sombre fleuve et de ses formidables rives à l'heure où le crépuscule grandissant s'épanche sur elles, à cette heure, où le bateau à vapeur, chargé de touristes émerveillés, rendus subitement silencieux, charmés en même temps que dominés, s'avance lentement vers son embouchure qui semblent garder avec un front menaçant de lourdes falaises où viennent s'obscurcir les dernières lueurs du jour. Chaque branche d'arbre frissonnant alors dans le vent du soir semble un sourcil qui se fronce et dont l'ombre se projette au loin sur les flots du Saint-Laurent lui-même. Ce large manteau noir, qui descend des sommets hérissés, encore tout pleins des longs roulements du tonnerre, remplit l'âme d'une terreur à laquelle l'imagination donne de l'intensité sans doute, en la grossissant d'un cortège de visions effroyables, mais il semble qu'à la vue de cette rivière presque insondable, enserrée, comme étreinte entre deux torsos de montagnes qui ont l'air de se défier d'un bord à l'autre d'un infranchissable abîme, on se croit en face d'une dernière empreinte du chaos, d'un dernier essai, ébauche violente d'une formation arrêtée dans son cours, et qui gronde, et qui s'irrite de ne pouvoir jamais se compléter, d'attendre en vain l'oeuvre patiente, mais sûre, du temps qui accorde son heure à tout ce qui existe.

Il y a comme du délire dans cette création. Les montagnes paraissent avoir été jetées là, au hasard, comme dans une épouvantable mêlée où les combattants sont restés debout, foudroyés sur place. Dans ces entassements informes on respire comme un souffle encore tout récent de cataclysmes, et bien des

siècles encore passeront sans rien enlever à cette nature de son horreur tragique. Tout y tremble de l'entrechoquement de la fureur des éléments repoussés dans leur essor; on se sent, en pénétrant dans ce chaos immobilisé, aussi petit que l'atôme, et l'on a une secrète terreur d'y être englouti sans retour.

Il semble qu'une main divine, pleine de colère, s'est abattue tout à coup sur ces énormes rochers et les a entr'ouverts avec fracas pour donner cours à un torrent furieux. Quand le Saguenay, jusqu'alors ignoré sur la carte du monde, s'est précipité pour la première fois dans ce lit bouleversé où les gouffres ne faisaient que de s'entrouvrir, ce dut être avec un bruit qui fit trembler au loin la terre; il dut y plonger en bondissant, mugir avec des bruits d'abîme dans le chaos, et ses eaux, durant de longues, bien longues années, escaladèrent sans doute de terribles sommets avant de conquérir enfin un niveau assuré et tranquille."

Au mois d'août 1842, un premier bateau à vapeur, le *North America*, remonta le Saguenay jusqu'à Chicoutimi. A la vue de cette "maison marchant sur l'eau," les sauvages effrayés s'enfuirent dans les bois et les missionnaires eurent peine à les ramener. Depuis lors les sauvages ont presque entièrement disparu et tous les jours un des beaux bateaux de la Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario, bondé de touristes avides de jouir d'un spectacle qu'on ne saurait trouver ailleurs, sillonne ses ondes profondes comme l'océan.

En 1820, M. Pascal Taché qui, depuis des années parcourait le Saguenay pour y faire la traite, fit connaître les immenses ressources qu'offraient ces régions inconnues et le gouvernement de lord Dalhousie les envoya explorer d'une manière sérieuse.

Vingt ans plus tard M. William Price commençait l'exploitation des forêts du Saguenay et bâtissait un premier moulin à scie, à Tadoussac, précisément à l'endroit où se trouve le bassin pour recevoir le saumon destiné à la reproduction; il ne tarda pas à en placer d'autres à l'embouchure de plusieurs affluents du Saguenay, jusqu'à la rivière du Moulin, près de Chicoutimi. Il avait, en effet, trouvé dans ces forêts séculaires le plus beau bois de construction qu'il y eut au monde; sur cent pins qu'il

abattait une moyenne de soixante-dix étaient exempts de noeuds. Malheureusement le feu vint détruire ces magnifiques bois et aujourd'hui, on n'y trouve guère que de l'épinette. Ce ne fut pas sans difficulté que M. Price put prendre possession de la coupe de bois qui lui avait été concédée. Il se livrait des batailles épouvantables entre les hommes à son service et ceux qu'employait la Compagnie de la Baie d'Hudson. Pour ces batailles, on recrutait des bras partout. La Compagnie en faisait venir de tous côtés, et même un jour, elle envoya des bandes avinées couper les billots que M. Price avait à ses scieries de Betsiamites et de la rivière Noire, soixante milles plus bas que Tadoussac. Enfin celui-ci parvint à acheter la paix moyennant une somme de \$7,000.

On comprend facilement que dans de semblables conditions, comme aussi pour contrôler ses propres hommes, M. Price était obligé d'avoir des employés capables de se faire obéir. Le plus remarquable de ces gérants fut un nommé Peter McLeod, métis écossais, qui possédait les qualités et les défauts les plus opposés. C'était, si l'on en croit la tradition une bête fauve, chez qui brillaient parfois, les plus belles et les plus nobles qualités de l'homme. Il était fier et courageux comme un lion, souple comme un tigre, rusé et méchant comme la panthère, et bon comme un enfant. Sa violence ne connaissait ni entraves, ni bornes. Apaisé, il était plus doux qu'un agneau; mais il fallait bien se garder de l'approche de l'orage. Cette approche était foudroyante. McLeod passait d'un état à l'autre sans transition, d'un bond. Sa colère éclatait comme la foudre, puis il n'y avait plus rien, pas même d'écho. Il refusait à ses hommes leurs gages sous le plus futile prétexte, et sa bourse, jusqu'au fond était largement ouverte à tous. Y puisait qui voulait. Il ne craignait rien sous le soleil et était redouté des deux ou trois cents hommes qu'il tenait sous sa main de fer. Un jour, cependant, il se fit donner par un canadien qu'il venait d'insulter, une de ces raclées énormes dont on se souvient toujours tant que l'on conserve ses membres et ses muscles. Le lendemain, il fit venir à son bureau celui qui l'avait moulu et aplati: "Tiens, lui dit-il, voilà deux cents piastres, mais va-t'en d'ici, il ne faut pas que personne puisse battre Peter McLeod."

— “Je ne m’en irai pas,” reprit l’homme, “je ne quitterai jamais Peter McLeod.” Peter garda l’homme et l’homme garda les deux cents piastres. Une chose que cet étrange individu ne pouvait souffrir, c’était de voir maltraiter les faibles. Malheureusement Peter était un ivrogne fieffé, il mourut de congestion alcoolique après avoir été roi et maître des chantiers de M. Price pendant neuf ans. Il logeait dans la première pièce de l’ancienne maison de son maître, maintenant transformée en l’élégant manoir de la famille Price. Son lit était une table. Sa maladie dura peu de jours, pendant lesquels tout son corps se carbonisa. Son souvenir est un peu effacé aujourd’hui, mais longtemps après sa mort les vieillards qui avaient subi sa terrible domination parlaient de Peter McLeod avec un reste de haine singulièrement mêlé d’admiration, de crainte et de regret. Il fut l’inventeur des *Pitons*, espèce de papier monnaie, émis par la maison Price, avec lequel elle payait ses hommes. Il avait cours dans tous les magasins du Saguenay, mais surtout, bien entendu, dans les vastes magasins de MM. Price, à Chicoutimi, qui étaient surnommés les rois du Saguenay. Ce nom de *Pitons* lui avait été donné par dérision pour son inventeur : *Peter*.

\* \* \*

Généralement les bateaux de la Compagnie de Navigation du Richelieu et d’Ontario quittent Tadoussac pour remonter le Saguenay,

“à l’heure mystérieuse,

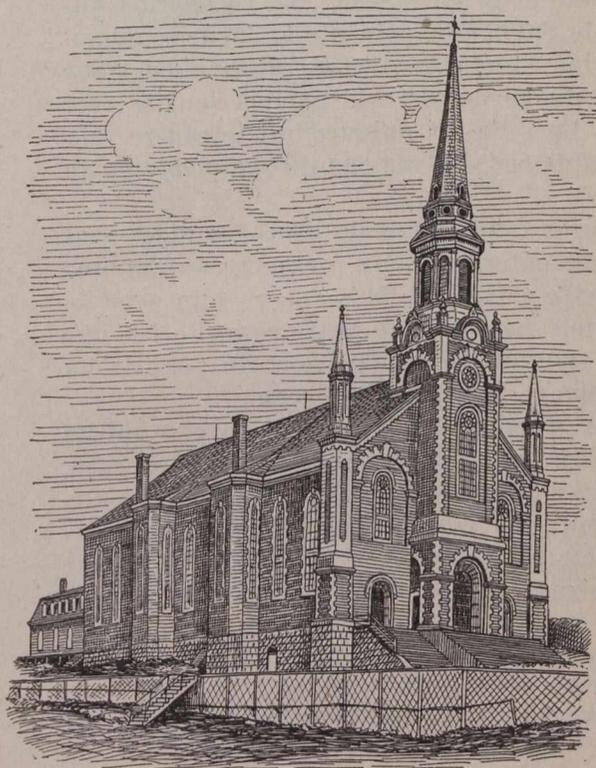
Où s’éteint lentement la lumière du jour,  
 Où la mer limpide, où l’onde harmonieuse,  
 Baisant le sable d’or, soupire un chant d’amour.  
 .....  
 ..... ou l’aspect  
 Des hauts sommets des monts, à la cime arrondie  
 Aux approches du soir paraît comme agrandie,  
 Et dans les purs contours baignés de pourpre et d’or  
 Sombre dans le ciel clair, semble plus pur encor.

Peu à peu la nuit étend son long voile noir sur les hautes mu-

railles de granit, qui, des deux côtés, bordent notre route; l'onde semble aussi noire que l'encre. Seul, le bleu du ciel, plus profond ici que partout ailleurs, à cause de l'extrême pureté de l'air, fait briller plus intense l'éclat des diamants dont il est constellé; quelquefois un rayon de lune, errant sur les hau-

teurs, viendra ajouter un charme de plus à ce spectacle unique au monde. Sa grandeur cependant finit par accabler et un sommeil réparateur va nous préparer à jouer demain, en descendant le Saguenay, d'un aspect différent de cette nature sans pareille.

\* \*



Cathédrale de Saint-François-Xavier.—Chicoutimi.

CHICOUTIMI est situé au confluent de la rivière de ce nom et du Saguenay, à cinq milles en deça de Terre-Rompue où ce dernier cesse d'être navigable et de sentir l'effet de la marée.

En 1879, le gouvernement fit enlever les roches et creuser les bancs, qui, à marée basse obstruaient la navigation, à la distance de plusieurs milles en aval de la ville. Malgré cela les gros bateaux de la Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario, sont encore obligés de compter avec la marée pour leur arrivée et leur départ.

Chicoutimi, mot sauvage, signifie: "Jusqu'ici c'est profond."

Avant 1840, il n'y avait là qu'une petite et vieille chapelle, bâtie en 1727, par le père Laure, missionnaire jésuite, et un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Un moulin à scie, placé par la maison Price, fut le noyau du village devenu ville, par incorporation, en 1879. Déjà, l'année précédente, le 28 mai, Chicoutimi, avait été érigé en évêché. La cathédrale qui se voit de fort loin sur le Saguenay, présente la curieuse singularité d'un clocher incliné en avant. Il a été élevé ainsi, pour mieux résister au vent du nord-ouest qui parfois souffle avec une extrême violence. La ville est aujourd'hui le centre religieux, commercial et industriel des régions du Saguenay et du lac Saint-Jean.

M. Price a fait entourer d'un enclos de bois, l'emplacement de l'ancienne chapelle et enterrer, pour préserver autant que possible les restes de cette relique, le bois encore sain avec lequel elle était construite. La cloche de cette chapelle fut une de celles qui tintèrent spontanément à la mort du père de La Brosse, dernier missionnaire jésuite qui la desservit.

Pendant une de ses missions à Chicoutimi, le père de La Brosse reçut plusieurs fois la visite de désœuvrés de passage, dont le séjour au village n'était pas un sujet d'édification. Regrettant le temps précieux que ces entrevues lui faisaient perdre, il imagina, pour s'en débarrasser, d'écrire et d'afficher sur sa porte le quatrain suivant:

Pour un homme occupé, rien de plus ennuyeux  
Que de gens désœuvrés la visite importune,  
J'aimerais presque autant qu'on me crevât les yeux  
Que de venir ici pour m'en procurer une.

Les vers du bon Père eurent l'effet désiré et le délivrèrent ainsi que Chicoutimi de leur désagréable et pernicieuse présence.

Avant la construction de la chapelle du père Laure, il y en avait eu une autre rebâtie ou restaurée, vers 1702, par le père Crépieul. Elle était sous le vocable de Saint-François-Xavier, resté patron de la cathédrale et de la paroisse actuelle. Ne quit-

tons pas Chicoutimi sans nous renseigner sur ce qu'était, autrefois, la vie de ces missionnaires jésuites chez les Montagnais. On se fait difficilement une idée de ce qu'il fallait d'esprit de sacrifice surhumain, de foi capable de tout surmonter pour entreprendre semblable tâche; elle n'était pas seulement pleine de péril, mais elle constituait un martyr ininterrompu. Écoutons ce que le père Crépieul écrivait à ses jeunes confrères, se destinant aux missions du Canada, pour leur apprendre ce qu'ils pouvaient s'attendre à endurer :

“La vie d'un missionnaire montagnais est un long et lent martyre, un exercice presque continu de patience et de mortification, une vie vraiment pénitente et humiliante, surtout dans les cabanes et dans les chemins avec les sauvages.

1° La cabane est composée de perches et d'écorces de bouleau, et entourée de branches de sapins qui couvrent la neige et la terre gelée.

2° Le missionnaire presque tout le jour est assis ou à genoux, exposé à une fumée continue pendant l'hiver.

3° Quelquefois il sue le jour, le plus souvent il a froid pendant la nuit. Il couche vestu sur la terre gelée et quelquefois sur la neige couverte de quelques branches assez rudes.

4° Il mange dans un ouragan (plat) assez rarement net ou lavé, et le plus souvent essuyé avec une peau grasse ou léchée par les chiens. Il mange quand il y a de quoi manger et quand on lui en présente. Quelquefois la viande n'est que demi-cuite, quelquefois elle est fort dure, surtout la boucanée, séchée à la cheminée. Pour l'ordinaire, on ne fait qu'une fois chaudière, et au temps de l'abondance deux fois; mais il ne dure guère.

5° Les souliers sauvages et la peau des chiens lui servent de serviettes, comme font les cheveux aux sauvages et aux sauvagesses.

6° Sa boisson ordinaire est l'eau de ruisseau et de quelque mare, quelquefois de la neige fondue, ou du bouillon pur, ou avec de la neige dans un ouragan d'ordinaire assez gras.

7° Souvent il brûle ses habits ou sa couverture ou ses bas pendant la nuit, surtout quand la cabane est petite et étroite. Il ne peut s'étendre, mais il se rétrécit et il a la tête contre la neige couverte de sapin, qui refroidit bien le cerveau et lui cause des maux de dents, etc.

8° Il couche vestu et ne demêta sa soutane et ses bas que pour se défendre de la vermine, dont les sauvages sont toujours riches, surtout les enfants.

9° Le plus souvent, à son réveil, il se trouve entouré de chiens; je me suis trouvé quelquefois parmi 6, 8 et 10.

10° La fumée est quelquefois si violente qu'elle le fait pleurer, et quand

il se couche, il semble qu'on ait jeté du sel dans ses yeux; et, à son réveil, il a bien de la peine à les ouvrir.

11° A la fonte des neiges, quand il marche sur des lacs ou de longues rivières, il est tellement ébloui pendant quatre ou cinq jours, par l'eau continuelle qui lui tombe des yeux qu'il ne peut lire son bréviaire; quelquefois, il faut le mener par la main. Cela est arrivé au Père Silvy et au Père Dalmas et à moi qui, en chemin, ne voyait que le bout de mes raquettes.

12° Il est souvent importuné de petits enfants, de leurs cris, de leurs pleurs, etc., et quelquefois il est incommodé de la puanteur de ceux et de celles qui ont les écrouelles, avec qui même il boit d'une même chaudière. J'ai passé plus de huit jours dans la cabane de Kaouitaskouat, mystassin le plus considérable, et couché auprès de son fils incommodé, dont la puanteur m'a souvent fait soulever le cœur de jour et de nuit; j'ai bu et mangé aussi dans son ouragan.

13° Il est quelquefois réduit à ne boire que de l'eau de neige fondue qui sent la fumée et elle est très sale. L'espace de trois semaines je n'en ai pas bu d'autre, étant avec des étrangers, dans les terres de Peokouagamy (lac Saint-Jean); je n'ai pas vu de sauvages plus sales à manger, à boire et à coucher que ceux-là. Souvent la viande était pleine de poil d'original, ou de sable. Une vieille prenait à pleine main, avec des ongles très longs, la graisse dans la chaudière, y ayant jeté de la neige: et puis elle nous la présentait à manger dans un ouragan très sale; et chacun buvait du bouillon de la même chaudière.

14° En été, dans les voyages sur terre dans le Saguenay et sur le grand fleuve, il boit assez souvent de l'eau bien sale, qu'on trouve dans quelques mares. Depuis trois jours que le vent nous arrête, nous n'en buvons pas d'autre. Quelquefois, le vent l'oblige à se sauver dans les lieux où on n'en trouve pas du tout. Cela m'est arrivé plus d'une et trois fois, j'ai été même obligé de boire dans des mares où je voyais des crapauds, etc.

15° Le plus souvent, pendant l'hiver, dans les chemins longs et difficiles, il ne trouve pas une goutte d'eau pour se désaltérer.

16° Il endure beaucoup de froid et de fumée, avant que la cabane soit achevée, pendant deux à trois heures que le temps est très rude l'hiver. Sa chemise qui est trempée de sueurs et ses bas mouillés le rendent comme morfondu avec la faim qu'il souffre, le plus souvent n'ayant mangé qu'un morceau de viande salée, avant qu'on décabane.

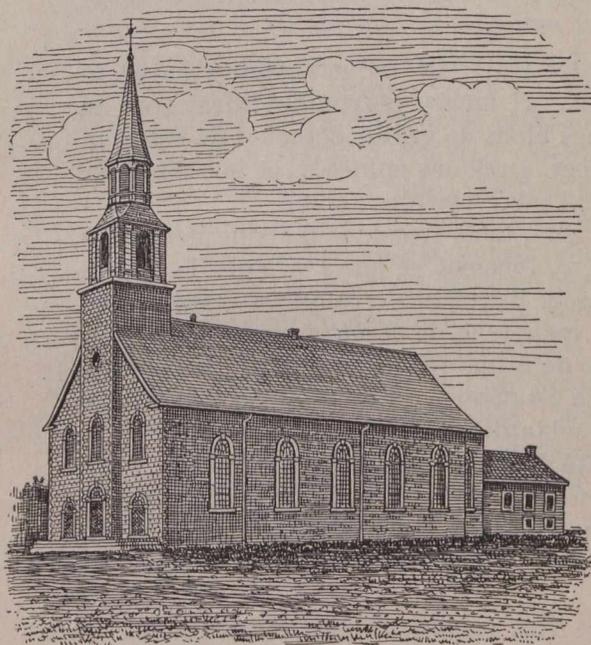
17° La souffrance et la misère sont les apanages de ces tristes et pénibles missions. *Faciât Deus ut ùs diù immoretur et immoriatur servus inutilis missionum Franciscus, S. J.*"

\* \* \*

En face de Chicoutimi s'élève le cap Saint-François, et tout à côté le petit village de Sainte-Anne.

Douze milles plus bas, sur la rive gauche, nous apercevons la Pointe aux Rochers et la petite Anse au Foin au fond de laquelle est le village de Saint-Fulgence, sur les bords de la rivière des Outardes. En poursuivant notre course nous passons la Haute-pointe, pour contourner ensuite le cap de l'Ouest et entrer dans la baie des Ha! Ha! ainsi nommée sans doute parce que les premiers français qui l'explorèrent la prenant

pour une continuation du Saguenay, furent surpris de la trouver sans issue. C'est, en effet, une baie singulière, par sa largeur de près de trois milles, sa longueur de six milles, et la profondeur extraordinaire de ses eaux. On la nomme aussi quelquefois, Grande - Baie. Elle est entourée de terres fertiles et forme le commencement du territoire agricole du Saguenay.



Eglise de Saint-Alphonse.—Bagotville

\* \* \*

Au fond se trouvent deux villages: SAINT-ALPHONSE et SAINT-ALEXIS. Trois petits cours d'eau s'y jettent; la rivière à Mars est la plus considérable. En 1846, au mois de mai, les colons profitant de la chaleur et de la sécheresse mirent le feu à leurs abattis de bois, malheureusement, le cinq du mois, un fort vent du nord-ouest fit prendre le feu à la forêt, et, en moins de deux heures, tout Saint-Alphonse et une bonne partie de Saint-Alexis étaient brû-

lés, aussi bien que la maison, le quai et les moulins de M. Price. Le lendemain, le père Honorat, O. M. I., qui, dit-on, avait miraculeusement arrêté les progrès de l'incendie, partit pour Québec où il obtint quelques secours, mais comme il ne restait pas assez de maisons dans la Grande Baie pour loger les pauvres incendiés, on dut envoyer temporairement, une soixantaine de femmes et d'enfants en bas âge à la Malbaie.

\* \* \*

En sortant de la baie des Ha! Ha! nous voyons s'élever devant nous le cap de l'Est. Il monte perpendiculairement; sa base est chargée d'énormes blocs de granit détachés de son sommet; dans leurs interstices, quelques épinettes et bouleaux ont trouvé assez de sol végétal pour prendre racine.

Plus bas, sur le même côté, nous trouvons trois petites anses, qui, avec une petite rivière, forment ce que l'on appelle la Descente des Femmes. Ce nom lui vient de ce qu'un certain nombre de sauvagesses, à la recherche de secours pour leurs maris et leurs enfants mourant de faim, débouchèrent par le cours de cette petite rivière sur le Saguenay. Les rives de cette petite rivière contiennent une soixantaine d'acres de terre arable.

Regardez de l'autre côté du Saguenay, voici le Tableau, vaste rocher, qui, à plusieurs centaines de pieds de hauteur, présente une surface verticale parfaitement unie et polie, toute préparée pour qu'un artiste puisse y peindre un épisode de l'histoire du Saguenay.

Sur la rive opposée se voit encore un cap remarquable: le cap Diamant; mais, rien n'égale les deux énormes montagnes que nous commençons à apercevoir sur la rive droite: les caps Eternité et de la Trinité, qui plongent à près de mille pieds de profondeur dans la rivière et s'élèvent tout droits de cet abîme à une hauteur de quinze cents et dix-huit cents pieds. Le cap Eternité, le plus grand des deux, semble avoir été adouci par l'âge; il a permis à de jeunes sapins de venir s'installer dans les profondes rides creusées sur ses flancs et de l'orner de guirlandes d'une sombre verdure, qui tempèrent sa formidable majesté. Son frère jumeau a conservé toute la rudesse de sa na-

ture primitive; il dresse à pic, taillé dans le roc vif, son triple front d'égale hauteur; tandis qu'en avant de la première de ses cimes montent trois caps disposés en échelons, comme trois étages superposés. Cette double triplicité lui a valu son nom. Entre ces deux monstres, comme pour s'abriter sous leur égide, s'étend une petite baie aux ondes tranquilles, qui reçoit les eaux d'une petite rivière, pour ne pas dire d'un ruisseau serpentant entre les montagnes. Mais écoutez... le sifflet de notre bateau, s'est fait entendre... Le plus profond silence régnait dans les éternelles retraites de ces sombres montagnes; à ce cri aigu l'écho s'éveille, s'agite, se précipite de vallées en vallées, de ravines en ravines, court le long des rivages surpris, s'engouffre dans les précipices, frappe les plateaux lointains; puis fatigué, se ralentit, se calme et va doucement, bien doucement s'endormir au loin dans le muet empire de cette nature colossale. Comme nous nous sentons petits au pied de ces géants; comme notre splendide bateau même fait pauvre figure! Sur ces rives du Saguenay, tout ce qui est sorti des mains de l'homme: maisons, hameaux, villages semblent des miniatures.

Depuis le 15 septembre 1881, une belle statue de la Sainte-Vierge, a été placée sur le Cap Trinité, grâce à l'initiative de Monsieur Thomas N. Robitaille. Monseigneur Dominique Racine, deuxième évêque de Chicoutimi, par un indult du 20 du même mois, a accordé une indulgence de quarante jours, à tous ceux qui passant devant cette statue réciteront trois *Ave Maria*.

\* \* \*

Après avoir parcouru quelques milles encore, nous entrons dans l'Anse SAINT-JEAN, baie assez profonde située sur le même côté de la rivière. Il y a là maintenant un joli village, mais les premiers colons qui s'y établirent eurent beaucoup à souffrir de l'isolement, que le manque de moyens de communications leur imposait, pendant la plus grande partie de l'année. A cause de cela la population demeura longtemps stationnaire, mais depuis qu'un quai a été construit et depuis qu'il y a des chemins en arrière, elle croît assez rapidement. Les côtes qui entourent l'Anse Saint-Jean sont très fertiles; elle est paroisse érigée canoniquement, depuis 1861.

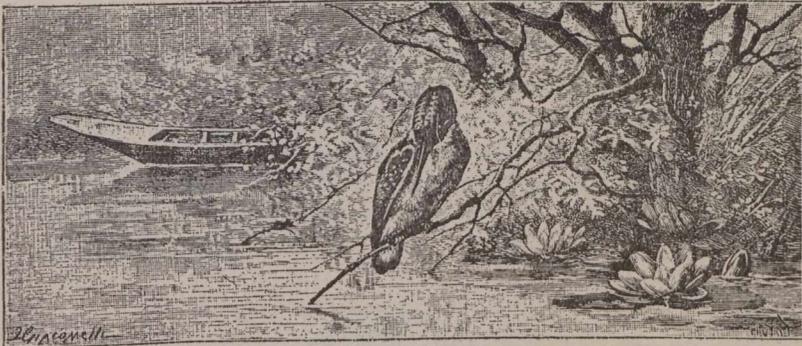
Toujours sur le même côté, à quelques milles plus bas, le Petit Saguenay se décharge dans le grand. Cette rivière assez considérable, se prolonge jusque vers la Malbaie. C'était autrefois un des meilleurs endroits de chasse pour les sauvages, ainsi que pour la pêche au saumon.

Tout près, en descendant, nous trouvons les rares îles qui ont pu surgir des profondeurs du gouffre du Saguenay : l'île Saint-Barthélemy, près de l'embouchure de la petite rivière au Canard, sur les bords de laquelle, s'élève le petit hameau de Saint-Barthélemy ; et, un peu plus loin, la plus considérable des îles du Saguenay, l'île Saint-Louis ; elle a environ un mille de largeur sur deux de longueur.

Nous passons successivement devant l'embouchure de la rivière Sainte-Marguerite, à notre gauche, de la rivière Saint-Athanase, à notre droite ; nous observons une série d'anses plus ou moins profondes ; de caps variant de hauteur, jusqu'à ce que nous atteignons celui désigné sous le nom de La Boule, sur la rive gauche, à trois milles de Tadoussac. Ce nom lui vient de sa forme arrondie. Assis sur une base gigantesque et formant une espèce de cap à l'extrémité d'une succession de rochers qui atteignent jusqu'à quinze cents pieds de hauteur, il s'avance considérablement dans la rivière, en rétrécit le cours et y occasionne au reflux des eaux, un remous contre lequel les petites embarcations luttent difficilement. La Boule est de formation trappéenne, comme la plupart des rochers du Saguenay, ce qui démontre l'origine ignée de cette partie de notre pays.

Nous voici de nouveau à Tadoussac d'où nous sommes partis hier soir. — Après une courte escale, nous partirons, — si c'est avant le 12 de juin, ou après le 8 septembre — pour traverser le Saint-Laurent jusqu'à la Rivière-du-Loup, — si c'est entre ces deux dates — nous contournerons de nouveau le banc des Alouettes, et pour retourner à Québec, nous reprendrons la route déjà suivie.

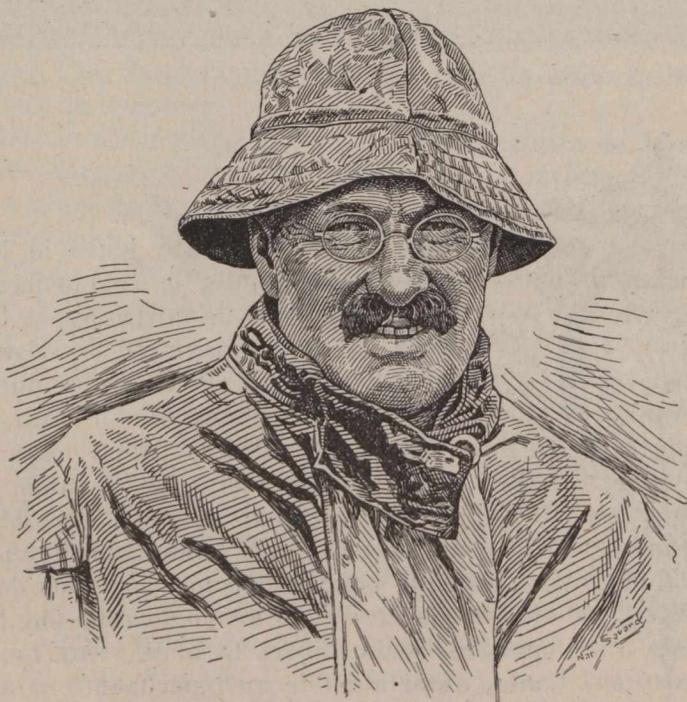




E quinze jours en quinze jours, le lundi après-midi, depuis le commencement de mai au mois de novembre, le *Campana*, de la Compagnie de Navigation de Québec, part de Montréal pour le golfe du Saint-Laurent. C'est un vaisseau admirablement bien tenu; la propreté y est parfaite, la table, tout ce que l'on peut désirer. Ces détails ne sont pas sans importance quand on s'embarque pour un voyage de plus de dix jours. Le *Campana* est commandé par le capitaine Louis Robert Demers, vieux loup de mer, aussi aimable qu'expérimenté et attentif au bien-être et à la sûreté de ses passagers. Nous nous faisons un plaisir de vous le présenter, tel qu'il apparaîtrait sur son pont, si un grain venait à menacer ceux qui se sont placés sous son égide.

Entre Montréal et Québec le *Campana* suit la même route que les bateaux de la Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario. De Québec, il prend quelquefois la route au nord

de l'île d'Orléans (1), si la marée le permet, et ne traverse du côté sud que pour se rendre à la Pointe-au-Père, où il fait sa première escale. Toutefois le plus souvent, il prend le chenal qui suit la côte du sud du Saint-Laurent et de son pont nous allons continuer nos observations sur les paroisses qui le bordent.



Capitaine LOUIS ROBERT DEMERS.

BERTHIER que nous n'avions pas pu distinguer, à cause de l'éloignement, lorsque nous avons pris la direction du cap Tourmente, est un village admirablement situé sur les bords d'une

---

(1) Voir Appendice.

petite crique appelée le Trou de Berthier, dans la seigneurie concédée par l'intendant Talon, le 26 octobre 1672, au capitaine Alexandre de Berthier, du régiment de Carignan. Ce capitaine Berthier était un huguenot, mais il se convertit à la foi catholique à son arrivée à Québec, en 1665, et fit son abjuration en présence de Mgr de Laval, de MM. de Tracy, de Courcelles et Talon.

\* \* \*

Avant d'arriver en face de la baie de Saint-Thomas, à peu près vis-à-vis la pointe de ce nom, nous apercevons au large la GROSSE-ISLE, station de quarantaine du Canada, pour les vaisseaux venant d'outre-mer. Cette île fut achetée des Ursulines de Québec, par le gouvernement provincial, en 1832, lorsque le choléra asiatique faisait des ravages en Europe. Tous les vaisseaux montant à Québec devaient s'arrêter à l'île pour subir un examen; les malades, s'il y en avait, étaient transportés à l'hôpital et le navire fumigé avant de pouvoir continuer sa route.

Avant 1864, tous les vaisseaux sans exception devaient subir l'examen des officiers de la quarantaine. Pour les forcer à y venir, on avait posté sur l'île une compagnie de soldats, ayant à leur disposition des canons de gros calibres. Si un bâtiment cublait la consigne, un boulet passant à l'avant, l'avertissait qu'il n'était pas prudent d'attendre un coup de canon mieux dirigé. L'île tout entière était alors sous le contrôle militaire, maintenant l'uniforme rouge du soldat anglais a cédé la place au costume bleu de la police de l'administration civile.

Les épidémies de choléra de 1834 et 1849 donnèrent de la besogne aux employés de la quarantaine, mais ce fut peu de chose en comparaison du typhus de 1847, alors que les irlandais arrivaient par milliers, entassés six ou sept cents dans un mauvais petit vaisseau à voile, d'une capacité à peine suffisante pour en porter la moitié. On peut difficilement se faire une idée de la souffrance de ces pauvres gens, pendant une traversée de trois mois, et quelquefois plus; déjà affaiblis par la famine qu'ils cherchaient à fuir, ils arrivaient presque tous malades. Par-

fois, les capitaines, en montant le fleuve, jetaient les morts pardessus bord, dans l'espoir d'éviter de faire quarantaine, et ces cadavres tuméfiés venaient s'échouer sur les rivages. C'était peine perdue, car le plus grand nombre de leurs passagers sentaient déjà les atteintes du mal et mouraient par centaines dans l'île. Il suffit de rappeler que 7,000, des malheureuses victimes de la contagion sont enterrées dans une même fosse sur la Grosse-Isle, pour faire comprendre toute l'horreur de cette lugubre époque.

Aujourd'hui les vaisseaux ne font escale à l'île, où ils trouvent de bons quais, que s'il y a des cas de maladie contagieuse à bord. Les longues bâtisses blanches que vous apercevez sont les hôpitaux.

\* \* \*

Plus bas, en avant de l'extrémité est, de la Grosse-Isle, se trouve l'île *SAINTE-MARGUERITE*, guère habitable. On en a tiré beaucoup de bois de chauffage et on y fait pacager des animaux pendant l'été. Au nord et à l'est de cette île, il y a beaucoup d'îlots inhospitaliers; un seul, l'île au Canot, qui nous est caché par l'île-aux-Grues, contient assez de terre arable pour faire vivre une famille.

“Là habitait seul, au commencement du siècle dernier, un jeune et pauvre ménage. Une nuit que le mari était absent, la femme fut réveillée par les cris de son plus jeune enfant. Elle se lève, le prend dans ses bras, l'apaise en lui donnant son sein, et s'assit sur son lit en attendant qu'il s'endorme. La nuit était sombre; la tempête grondait. Ses jeunes enfants dormaient d'un profond sommeil; elle seule veillait au milieu des ténèbres. L'isolement dans lequel elle vivait, l'abandon où elle se trouvait, le triste avenir de sa nombreuse famille, se présentant alors à son esprit, elle se sentit le cœur pénétré de douleur et elle donna un libre cours à ses larmes. Tout à coup, une voix se fit entendre, et lui dit: “Console-toi, deux de tes enfants seront prêtres, et l'un de ces deux prêtres sera évêque.”

La prédiction mystérieuse s'accomplit, car l'un des fils de la pauvre femme, Mgr Charles-François Baillargeon, mourut ar-

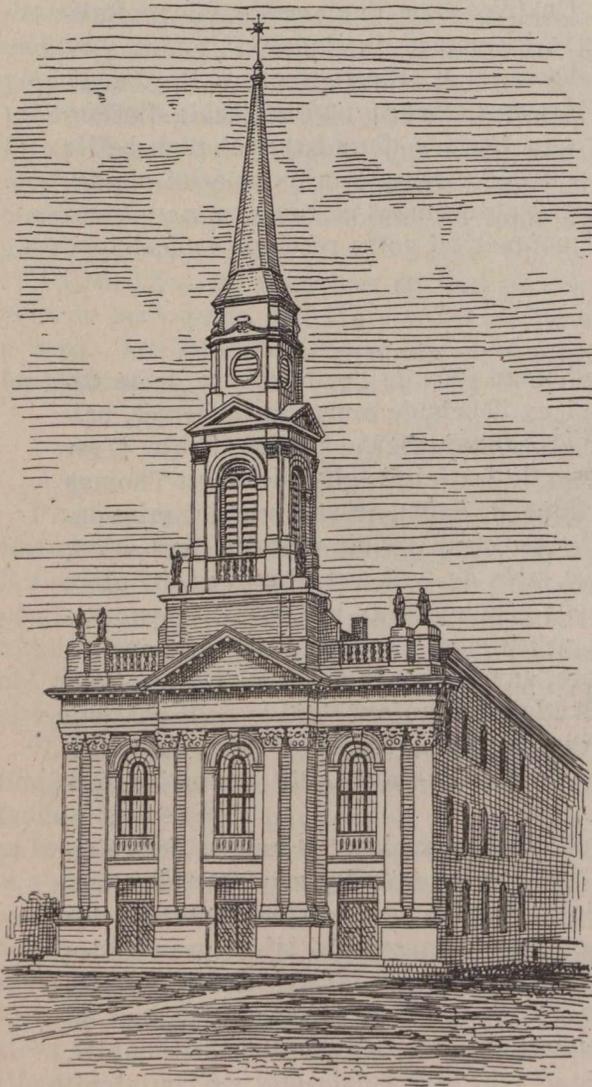
chevêque de Québec, un autre, M. Etienne Baillargeon, mourut curé de Saint-Nicolas. Un troisième, l'honorable Pierre Baillargeon, fut sénateur de la Puissance du Canada."

Nous empruntons ce détail, à M. Pierre-Georges Roy, l'éditeur de la revue des *Recherches Historiques*, véritable dictionnaire vivant de l'histoire du Canada dans tous ses plus petits détails. Nous avons eu souvent recours à lui pour éclaircir des faits dont nous n'étions pas absolument certains, et nous sommes heureux de lui en témoigner ici notre reconnaissance.

\* \* \*

Au pied de la côte sud, tout près de l'embouchure de la Rivière-à-la-Caille, est un vieux débris de muraille renversée, baigné deux fois le jour par les eaux du fleuve à marée haute. C'est tout ce qui reste des ruines de la vieille église de Saint-Thomas de la Pointe-à-la-Caille, dont M. l'abbé Morel, premier missionnaire résident de la petite paroisse, venait prendre possession, le 24 août 1679. Lorsque, près de cent ans plus tard, il fallut bâtir une autre église, pour répondre aux besoins de la population croissante, on crut prudent de choisir un autre emplacement, à un mille plus loin, sur les bords de la Rivière-du-Sud, à l'endroit même où nous admirons aujourd'hui la belle et vaste église de Montmagny. Peu à peu le village lui-même se transporta, laissant déserte la Pointe-à-la-Caille qu'il occupait auparavant.

Les habitants de Saint-Thomas avaient eu raison de s'éloigner, car tous les ans, à l'époque des grandes marées et des tempêtes du printemps et de l'automne, des portions notables des escarpements de la côte étaient enlevées, et allaient grandir les vastes bancs de la baie de Saint-Thomas. Le jour vint où le flot rongeur atteignit la vieille église et entreprit l'oeuvre de destruction que cent cinquante années n'avaient pu accomplir. En 1837, la façade, le pan gauche et le rond point s'écroulaient, l'année suivante assistait à la chute de ce qui restait encore debout. Aujourd'hui, la Rivière-à-la-Caille elle-même a presque disparu, ce n'est plus qu'un petit ruisseau se réveillant un peu de sa léthargie, à l'époque des grandes pluies de l'automne et à



Eglise Saint-Thomas.—Montmagny.

la fonte des neiges au printemps. La paroisse de Saint-Thomas est maintenant une jolie petite ville de près de cinq mille âmes. Elle s'est fait incorporer sous le nom de MONTMAGNY, en l'honneur du concessionnaire de la belle seigneurie de Saint-Thomas, dont le sol est si fertile qu'on l'a appelée le "Grenier du bas district."

Un touchant souvenir se rattache à la vieille église de Saint-Thomas de la Pointe - à - la - Caille. Au commencement du dix-huitième siècle, deux navires marchands partaient des côtes de la Normandie, en destination pour la Nouvelle-France. Deux familles bretonnes, venant chercher une nouvelle patrie, avaient pris passage sur chacun des deux navires. Le fils

ainé de l'une était fiancé à la fille aînée de l'autre. Les vais-

seaux avaient vogué presque tout le temps bord à bord et étaient heureusement arrivés dans le golfe Saint-Laurent, qu'ils remontaient, lorsqu'une tempête violente vint les séparer. Quelques semaines plus tard, un des navires, faisant eau, venait jeter l'ancre près de la Pointe-à-la-Caille, et les passagers s'empressaient d'aller à la petite église, pieusement remercier Dieu et Marie, l'étoile de la mer, de les avoir sauvés du naufrage.

Ils furent reçus à bras ouverts par les bons habitants de Saint-Thomas, qui gagnèrent la famille bretonne à demeurer quelque temps avec eux. La jeune fiancée errait dans les environs, triste mais résignée. Dans une excursion avec ses parents, elle avait remarqué sur les bords de la rivière un rocher abrupt, présentant la forme d'une pyramide tronquée et la pensée lui était venue que ce serait un bel endroit pour une chapelle votive. La tristesse de la jeune fille, ajoutant un attrait de plus à sa beauté, à ses belles qualités de cœur et d'esprit, avait fait que tous l'aimaient. Lorsque la famille voulut partir on n'y consentit qu'à la condition d'une promesse formelle de revenir bientôt. Deux ans se passèrent; les colons de la Pointe-à-la-Caille n'entendaient pas parler de la famille bretonne, mais tous conservaient le souvenir de la charmante fiancée. Un jour d'automne, une petite embarcation vint silencieusement aborder sur le rivage de Saint-Thomas. En moins d'un quart-d'heure, tout le village savait que la famille bretonne était revenue et la population entière venait lui souhaiter la bienvenue. La jeune fille bien que très changée était encore belle, mais le chagrin l'avait mûrie, et elle portait le costume des veuves de grande maison. Elle savait d'une manière positive que l'autre vaisseau avait péri et avec lui son fiancé; elle venait, dans ce même sanctuaire où elle avait prié avec tant d'ardeur pour le retour de cet être chéri, inconsolable mais résignée, promettre solennellement de porter jusqu'à sa mort, le deuil de l'infortuné jeune homme, et de consacrer le reste de sa vie à la pratique exclusive des bonnes œuvres. Elle fit élever, sur le rocher qu'elle avait remarqué, une modeste chapelle votive que l'on appela la Chapelle du Rocher. De retour à Québec, elle alla se fixer à la Pointe-Lévis, où elle mourut en odeur de sainteté. Bien des années après, la population reconnais-

sante, parlait encore avec vénération de *Mademoiselle la Veuve*.

Les habitants de Saint-Thomas aimaient beaucoup à venir prier à la petite chapelle du Rocher; mais, comme on abuse même des choses les plus innocentes et les plus saintes, un jour vint où l'on se mit en tête d'en faire une église paroissiale, malgré l'évêque de Québec, qui finit par frapper la chapelle d'interdiction. De ce jour, elle ne fut plus qu'un objet de curiosité pour les étrangers; n'étant pas entretenue, elle finit par tomber en ruine. Aujourd'hui, il n'en reste plus rien et la *Chapelle du Rocher* est devenue le *Rocher de la Chapelle*, pour les citoyens de Montmagny comme pour les touristes.

\* \* \*

Le banc de Saint-Thomas s'étend en une espèce de grande baie de forme allongée, jusqu'au CAP SAINT-IGNACE, dont le nom est porté par la paroisse tout entière. Le cap s'avance dans le fleuve et forme une presqu'île de forme à peu près triangulaire. Le nom de Saint-Ignace doit venir du premier propriétaire du fief, qui signait "Vincelotte St-Ignace." Dès 1683, on avait élevé au cap une petite chapelle en bois, mais tellement mal bâtie, qu'elle dura peu de temps et on en construisit une autre en pierre qui servit jusqu'en 1744. Comme à Saint-Thomas, le fleuve se chargea d'engloutir cette église; on en voit encore les restes sur la grève à marée basse.

Pour la remplacer temporairement les habitants construisirent un long presbytère, qui dut servir d'église pendant bien des années. Cette maison existe encore. Vingt-huit ans se passèrent en querelles pour savoir où on érigerait la nouvelle église; Mgr Briand fut même obligé de laisser la paroisse sans curé résident pendant huit ans; enfin, en 1772, on se décida à bâtir une église à l'endroit où est l'église actuelle. Toutefois la paix n'était pas rétablie et en octobre 1781, l'évêque fut obligé d'interdire l'église et de retirer le curé, à la suite d'un scandale causé par un ivrogne, du nom d'Antoine Gerbert, qui, au milieu de la messe, entonna une chanson à boire, et put la continuer jusqu'à la fin, sans que personne n'y mit entrave. Cet interdit fut levé neuf mois plus tard, grâce aux prières et aux

larmes des femmes chrétiennes de la paroisse. Hâtons-nous d'ajouter que depuis ce temps, les choses ont bien changé, et que la paroisse du Cap est maintenant une paroisse modèle.

Cette église, que l'on avait eu tant de misère à bâtir, fut allongée, en 1824, et encore, en 1854, pour satisfaire aux besoins de la population; elle avait fini par ressembler à une corderie de 160 pieds de longueur sur 40 seulement de largeur. Les étrangers s'en moquaient et les habitants du Cap, piqués, se décidèrent, en 1877, à bâtir la vaste église que nous voyons. D'ailleurs, la population toujours croissante le requérait. Toutefois, les travaux ne commencèrent que trois ans plus tard et l'on ne prit possession de la nouvelle église que l'année suivante; elle ne fut même entièrement terminée qu'en 1885. Cinq ans plus tard, un dimanche 14 décembre, le feu détruisit en grande partie cette belle église. Les habitants du Cap ne se découragèrent pas, et l'année suivante voyait l'église encore embellie.

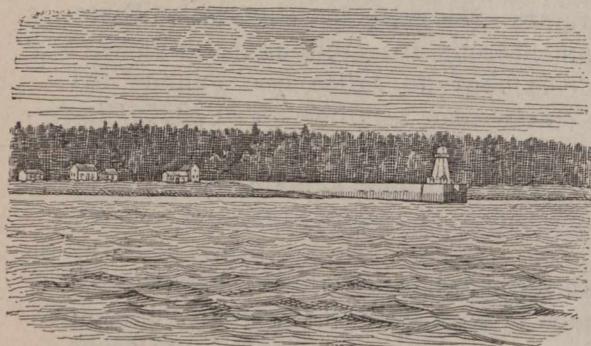
Ce fut un curé du Cap Saint-Ignace, M. l'abbé Pierre Viau, desservant, en même temps la paroisse de l'Isle-aux-Grues, qui recueillit le jeune Baillargeon, de l'île au Canot, futur archevêque de Québec, et lui fit donner son éducation.

La légende nous a conservé le souvenir d'un orme vénérable que l'on voyait encore, il y a une quarantaine d'années, à l'Anse-à-Gilles. Dans son tronc était creusée une niche où l'on avait placé une statue de la sainte Vierge; on aimait à venir y invoquer Marie surtout dans les circonstances difficiles. Personne ne connaissait la date exacte de l'érection de ce sanctuaire d'un nouveau genre, mais la tradition voulait que ce fut en 1711.

Une flotte puissante remontait le fleuve, une armée nombreuse descendait par les lacs et les deux devaient unir leurs forces pour écraser la colonie déjà épuisée. La consternation était générale. Lutter, était chose impossible; se rendre sans coup férir, répugnait à la fierté des canadiens. La Providence seule pouvait sauver le pays; tous les coeurs se tournèrent alors vers Marie; partout dans les églises, dans les familles, à l'ombre des grands arbres, on se réunissait pour invoquer Celle qui s'appelle le "Secours des chrétiens." La prière triompha: la flotte de Walker se brisa sur l'île-aux-Oeufs, et l'armée de

Nicholson fut décimée par la maladie. Depuis lors, l'arbre avait grandi, l'écorce se refermant avait enveloppé la statue, dont on ne voyait plus que la forme, lorsque le poids des ans vint abattre ce vétéran de la forêt primitive, qui avait bravé pendant tant d'années la fureur des orages. Il n'en reste plus que le souvenir, mais embaumé de la dévotion à notre Mère bien-aimée.

\* \* \*



Phare de l'île aux Grues.

Situé au bout du quai à  $1\frac{1}{2}$  mille de l'extrémité ouest de l'île. C'est une construction en bois, de forme octogonale, peinte en blanc, surmontée d'une lanterne rouge, en fer. Sa lumière est blanche, s'obscurcissant pendant 4 secondes toutes les demi-minutes.

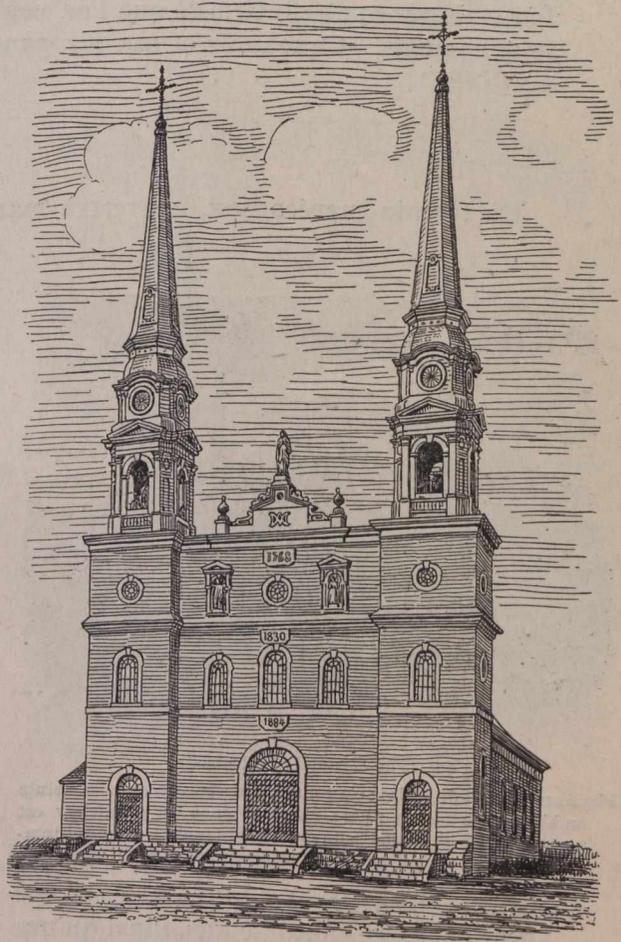
Nous lisons dans les registres du Cap Saint-Ignace, qu'en 1844, vers la fin de janvier, un pont de glace solide se forma entre le Cap et l'ÎLE AUX GRUES, ce qui n'était jamais arrivé de mémoire d'homme, et ne s'est jamais reproduit depuis. La curiosité attira des gens de toutes les paroisses depuis Lévis jusqu'à

Rimouski. Il y avait des journées où l'on comptait plus de cinquante voitures, chargées de promeneurs allant voir les insulaires. La débacle eut lieu le 16 mars, et il était temps. Les habitants de l'île, d'une hospitalité proverbiale, avaient épuisé leurs provisions, suffisantes pour eux, mais non pour la nuée d'amis inattendus qui les visitèrent à une saison de l'année où ils ne voient personne. Encore quelques jours et le pont de glace eut été comme une plaie d'Égypte pour l'île aux Grues.

Cette île, comme ses voisines les îles aux Oies, furent d'abord la propriété de Charles-Jacques Huault de Montmagny, deuxième gouverneur de Québec. Elle changèrent souvent de mains. En 1775, le seigneur de l'île aux Grues était Louis Liénard

Villemoble de Beaujeu, frère du héros de la Monongahéla. Son manoir était exactement à l'endroit où se trouve aujourd'hui le manoir et les dépendances de la famille McPherson Le Moine, propriétaire actuel. Nous les apercevons du bateau, non loin du phare de l'île aux Grues, placé sur la Pointe aux Pins. Le village est bâti sur la côte nord de l'île. La paroisse de Saint - Antoine de l'île aux Grues, fut érigée, en 1683; elle ne se composait alors que de trois familles, quinze personnes en tout. C'est dans cette île que naquit l'abbé Charles François Painchaud le fondateur du collège de Sainte-Anne de la Pocatière. C'est dans le cimetière de cette paroisse qu'il reposa pendant cinquante-trois ans.

On raconte la légende d'un *Masque de Fer* canadien, qui aurait été prisonnier dans une maison en pierre bâtie sur une des îles désertes du groupe de Sainte-Marguerite, située en arrière de l'île aux Grues. Son géolier, per-



Eglise de Notre-Dame de Bonsecours. — L'Islet

sonne de haute distinction : Madame, ou Mademoiselle de Granville, épouse ou soeur du seigneur des îles Sainte-Marguerite, se disait captive de l'amour fraternel, dans cette île inhospitale. Etait-ce une infirmité que l'on voulait cacher?... On ne le sut jamais. Ce manoir et ses occupants furent toujours un mystère.

\* \* \*

Un terrain marécageux, couvert à marée haute, sépare l'île



Phare de L'Islet de Bellechasse.

Placé au sommet de l'Islet ; c'est une bâtisse carrée, en bois, peinte en blanc avec toit en rouge. La résidence du gardien y est attenante. Ce phare porte une lumière blanche s'éclipsant totalement pour 3 secondes et brillant ensuite pendant 5½ secondes.

aux Grues de l'ILE AUX OIES. Montmagny vendit cette île à Jean-Baptiste Moyen, sieur des Granges, qui alla s'y fixer avec sa famille. Son exploitation marchait à merveille, lorsqu'un jour, c'était la Fête-Dieu, 1655, une bande d'iroquois le surprit chez lui, au moment où tous ses serviteurs étaient aux champs. Moyen et sa femme furent tués, et leurs enfants, deux fillettes : Marie et Elisabeth,

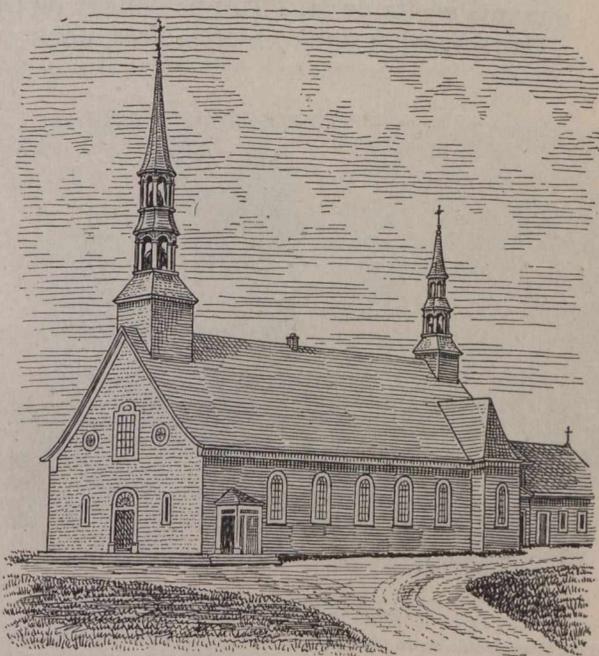
âgées de six et quatorze ans, ainsi qu'une de leurs petites amies, Geneviève Mocart, furent amenées en captivité. Ces deux dernières étaient élèves des Ursulines de Québec, et l'on conçoit la consternation que produisit leur enlèvement. Toutefois la Providence veillait sur elles, car peu après, le chef de ces sauvages, *Grande-Armée*, proposa de les échanger pour quelques Iroquois dont les français s'étaient emparés dans les environs

de Montréal. L'offre fut acceptée, comme on peut bien le croire, et les enfants mises en liberté. Une des demoiselles Moyen, épousa, plus tard, l'illustre et brave Lambert Closse, qui finit par périr, lui aussi, sous les coups de ces terribles barbares.

La grande et la petite île aux Oies, séparées par une petite rivière, appartiennent maintenant aux dames de l'Hôtel-Dieu, de Québec.

\* \* \*

En face de l'extrémité est de la petite île aux Oies se trouve l'ISLET, village bâti sur la seigneurie de l'Islet Saint - Jean, concédée à Mademoiselle Geneviève Couillard, le 17 mai 1677. Une belle allée plantée d'arbres, conduit au quai sur le côté est duquel s'élève un rocher haut d'une quarantaine de pieds au-dessus de la marée. Il a environ quatre arpents de longueur, sur cent cinquante pieds de largeur. Autrefois, il se trouvait entouré des eaux du fleuve et formait un petit îlet, mot que l'on prononçait *ilette*. De là, le nom de la seigneurie et de la paroisse érigée en 1679, et dédiée à Notre-Dame de Bonsecours. En 1700, les colons avaient une première et petite chapelle, contenant onze bancs. Vingt et un an plus tard, il devint nécessaire d'en bâtir une autre, là où est l'église actuelle. Celle-ci date de 1768, mais elle fut considérablement agrandie et embellie dans la suite.

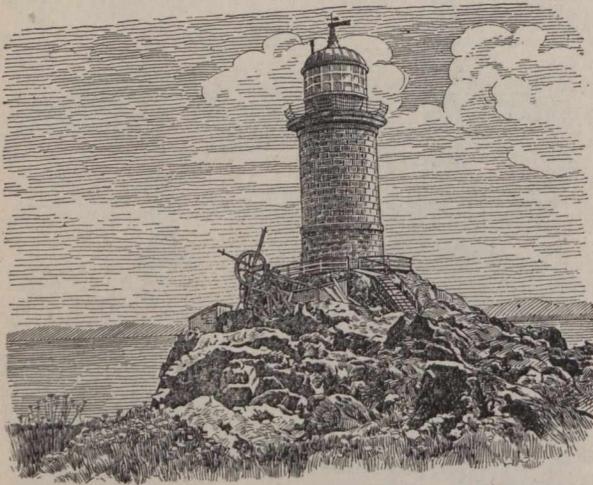


Eglise de Saint-Jean Port-Joli.

Nous passons devant les embouchures des Rivières Trois-Saumons et Port-Joli, pour arriver au village de SAINT-JEAN-PORT-JOLI. Ce village est bâti sur la seigneurie du même nom, cédée, en mai 1677, à Noël Langlois; elle devint plus tard la propriété de la famille de Gaspé. Son nom caractérise bien la place, mais ce qui l'a surtout rendue célèbre, ce sont les charmants récits de M. Philippe Aubert de Gaspé, dans les *Anciens Canadiens*, et dans les *Mémoires*, nous y renvoyons les lecteurs

désireux de mieux connaître ce joli coin du Saint-Laurent.

L'église actuelle date de 1779; elle fut construite par les soins de M. l'abbé J. Hingan, qui s'intitulait, curé de l'Islet et de Saint-Jean Port-Joli. Elle remplace une petite chapelle en bois bâtie, en 1756, sur un terrain donné par le sieur Ignace Aubert de Gaspé.



Phare du Pilier de pierre.

Belle tour circulaire en pierre grise, surmontée d'une lanterne métallique peinte en rouge. Sa lumière est blanche et tournante son éclat augmente graduellement jusqu'à sa plus grande intensité, puis diminue de même pour disparaître un instant - cela toutes les demi-minutes.

\* \* \*

Au large de Saint-Jean Port-Joli, à peu près en ligne avec l'île aux Oies, nous voyons trois petites îles ou plutôt rochers. Deux de ces rochers se nomment les PILIERS. Le plus près de nous, aride, a reçu le nom de Pilier de pierre; l'autre toujours vert comme l'île de Calypso, est désigné comme le Pilier de bois. Le troisième: la roche Avignon de nos navigateurs canadiens (Algernon rock) garde encore, sur sa pointe est, l'arrière du vaisseau de la ligne Allan, le *Canadian*, qui y fit naufrage en 1856. On voit très

bien le remous causé par ses débris. Le Steamer remontait le fleuve: il paraît que le pilote, Léon Roy, s'était endormi sur la passerelle; tout à coup la vigie crie qu'il y a un rocher en avant; on avertit le pilote, qui, sursautant, commande: *hard-to-starboard*. C'était malheureusement tout le contraire de ce qu'il fallait et le vaisseau obéissant à son gouvernail, monta sur le rocher, dont on ne put jamais le dégager. La cargaison, en partie sauvée, on coupa le bateau en deux et la proue fut montée à Québec. L'excellent capitaine Demers, de qui je tiens ces détails, me disait qu'un jour il montait un navire à voile, en compagnie de plusieurs autres vaisseaux; soudain la vigie du Fitzhenry signale: *Scow right ahead*; Jos. Mercier, vieux pilote expérimenté, qui avait charge de ce vaisseau, comprit tout de suite et donna le commandement nécessaire; son vaisseau effleura le rocher sans recevoir de dommage.

Les accidents arrivaient toujours en montant le fleuve, l'île aux Oies, empêchant qu'on se jetât sur ces écueils, en descendant. Depuis que le gouvernement a fait placer des phares sur la roche Avignon et le Pilier de pierre, il ne s'en est plus produit.



Phare de la Roche Avignon.

Construction carrée, en bois peint en blanc et surmontée d'une lanterne à toit rouge. Elle est placée sur une jetée peinte en noir. Sa lumière est blanche et fixe.

\* \* \*

Plus au large encore, vers le milieu du fleuve, il y a un long banc, appelé l'ILE-AUX-LOUPS-MARINS. A marée basse, c'est une

immense plage chère aux chasseurs, mais qui ne leur offre que deux petits refuges, quand la mer est haute. L'un d'eux se nomme la *Butte Chatigny*; elle est couverte d'un joli bosquet. L'autre n'est qu'une langue de sable, sur laquelle les chasseurs ont bâti des cabanes; on l'appelle, à cause de cela, le *Refuge des chasseurs*. On s'étonne que les nemrods aient choisi cette butte aride pour y placer des huttes et non pas l'île verdoyante, qui semble faite exprès pour abriter contre les ardeurs du soleil et se cacher du gibier. Si vous en demandez la raison aux gens de l'endroit, ils vous répondront, que la butte Chatigny est une place maudite où l'on entend des bruits effrayants.

Si l'on en croit la tradition, — M. de Gaspé donne le fait pour certain, — il y avait autrefois à Port-Joli, deux amis dont l'amitié semblait bien extraordinaire, car, l'un d'eux, Pierre-Jean, était une espèce de brute, aussi repoussante au physique qu'au moral, on le croyait d'origine acadienne; l'autre, beau jeune homme blond, dont les traits respiraient la douceur, se nommait Chatigny: poli, obligeant, il se faisait aimer de tout le monde, tandis que l'on fuyait Pierre Jean, dont on avait peur.

Celui-ci était d'une force extraordinaire et aimait à en faire parade. Un dimanche, après vêpres, en riant, il cria à Chatigny dans son patois acadien: "Si étions un homme, Chatigny, renvoyons cette pierre, que j'allions lancer contre toi!" Et il éleva au-dessus de sa tête une pierre énorme. Chatigny se retira à une quinzaine de pieds en arrière et répondit: "Envoie, je suis prêt à la recevoir." La pierre tomba à quelques pouces de Chatigny, qui sans s'émouvoir, souleva la masse et dit: "à ton tour maintenant Pierre-Jean!" et il lança le caillou avec tant de force, qu'il tomba presque sur les pieds de Pierre-Jean. Cette prouesse inattendue d'un homme dont on ignorait la force prodigieuse fut accueillie aux acclamations des spectateurs. Pierre-Jean fut piqué jusqu'au vif, mais feignit d'être content du succès de son ami et l'en complimenta comme les autres. Quelques jours plus tard les deux amis partirent pour faire la chasse sur le banc aux Loups-Marins; mais Pierre-Jean revint seul. Il expliqua l'absence de Chatigny d'une manière plausible et personne ne s'en inquiéta.

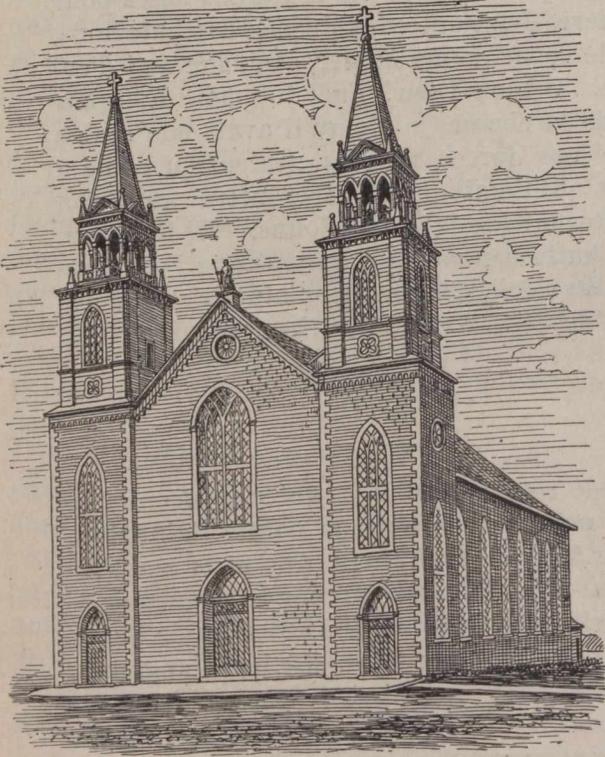
Neuf jours s'étaient passés, lorsqu'en soupant, Pierre-Jean dit d'un ton railleur : "Si Chatigny avions de cette bouillie, en mangions furieusement ce soir !" Ces paroles commencèrent à inquiéter les parents de celui-ci et le lendemain deux d'entre eux partirent pour le banc, où un triste spectacle les attendait. Ils trouvèrent le malheureux couché sous une épinette, donnant à peine signe de vie. Un peu d'eau de vie le ranima assez pour qu'il put dire : "Si Pierre-Jean eut entendu mes lamentations, il n'aurait jamais eu le coeur de me laisser, moi, son ami d'enfance, mourir de faim. O mon Dieu ! quel fut mon désespoir quand à mon retour de la chasse, je vis qu'il avait mis seul à flot une chaloupe que nos forces réunies avaient eu peine à monter sur la plage et qu'il était parti. Je pénétrai alors son cruel dessein ; mais dites-lui que je lui pardonne." Et il expira. Voilà pourquoi cette butte a nom Chatigny et que l'on y entend, après le coucher du soleil, des soupirs plaintifs et des cris de désespoir, capables de faire dresser les cheveux sur la tête des plus braves.

\* \* \*

Après avoir passé une série de pointes, qui s'avancent toujours de plus en plus, nous contournons la pointe Saint-Roch la plus avancée dans le fleuve. De l'autre côté, nous trouvons le village de SAINT-ROCH-DES-AULNAIES bâti sur la seigneurie de ce nom, cédée le 1er avril 1656, à Nicholas Juchereau de Saint-Denis. La paroisse, érigée en mars 1722, fut bien longtemps desservie par des missionnaires qui avaient charge de toutes les paroisses et missions de Saint-Thomas à Kamouraska. M. l'abbé Casgrain nous a conservé le souvenir de ce que furent les tournées de ces missionnaires. Citons ce court passage : "Le fleuve était la seule voie de communication d'une seigneurie à l'autre, le missionnaire était obligé de voyager en canot d'écorce, pour aller faire la visite de ses ouailles disséminées le long de la côte. Il avait toujours avec lui sa chapelle portative ; car il ne trouvait, en plusieurs endroits, ni vases sacrés, ni ornements pour le service divin, qu'il célébrait dans des maisons particulières. Un compagnon de voyage s'embarquait

avec lui pour l'aider à manier l'aviron et à porter les effets indispensables au trajet. Etait-il appelé auprès d'un malade, en hiver, il lui fallait franchir la distance qui l'en séparait, monté sur des raquettes, suivant le bord de la grève, couverte parfois de cinq ou six pieds de neige. Rien ne l'arrêtait, ni le vent gla-

cial, ni le dégel, ni les pluies d'averse qui lui fouettaient le visage et le trempaient jusqu'aux os, ni les tempêtes de neige qui, l'enveloppant de leurs tourbillons, l'empêchaient presque de respirer, et de voir plus loin qu'à dix pas devant lui. De distance en distance, il s'asseyait pour reprendre haleine soit à l'abri de quelque rocher ou d'une touffe d'arbres, soit dans un campement de sauvages. Heureux quand il pouvait trouver asile, le soir, sous le toit hospitalier de quelque brave colon. D'aussi loin qu'il était aper-



Eglise de Saint-Roch des Aulnaies.

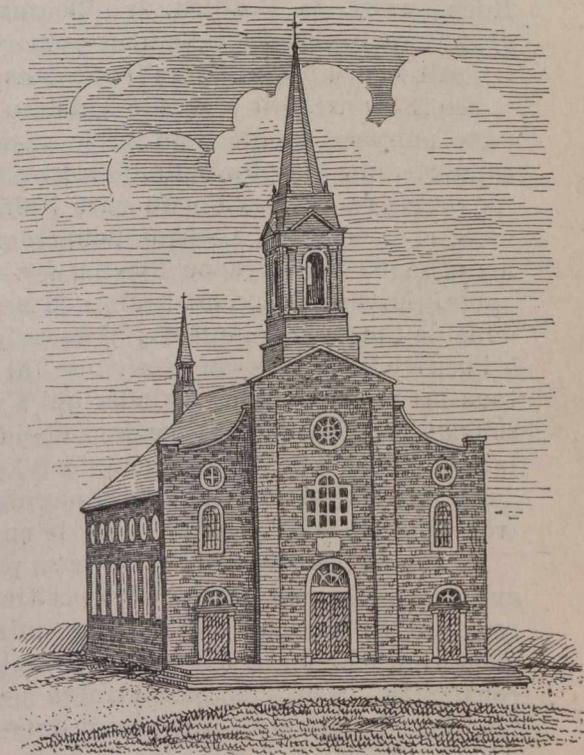
çu, la porte s'ouvrait toute grande; le maître du logis s'avancait, tête nue, la figure toute réjouie, et avec l'expression d'un profond respect. La mère de famille, entourée de ses enfants, se jetait à genoux pour recevoir la bénédiction du patriarche. On s'empressait autour de lui, on le déchargeait de son fardeau, on lui ôtait ses vêtements de voyage. On attisait le feu pour ré-

chauffer ses membres engourdis; la table se dressait et on lui préparait un repas frugal, mais servi d'un grand coeur. S'il était prévenu que le malade qui réclamait son assistance n'était pas en danger assez imminent pour l'obliger à voyager de nuit, la chambre et le lit le plus propre étaient réservés au bon missionnaire, qui, dès la pointe du jour, reprenait sa route accompagné des bénédictions de l'heureuse famille. La visite régulière des missions se faisait deux fois par année."

\* \* \*

A Saint - Roch commence une anse de neuf milles de longueur; elle s'étend jusqu'à la pointe Ouelle. Elle porte le nom de Baie Sainte - Anne. A peu près au milieu se trouve **SAINTE - ANNE DE LA POCATIÈRE**, remarquable surtout par son beau collège, fondé par M. l'abbé Charles-François Painchaud, dont nous avons déjà fait la connaissance.

Le fief de la Pocatière fut cédé par l'intendant Talon, en octobre 1672, à Marie-Anne Juchereau, veuve de François Pallot de la Combe-Pocatière, capitaine réformé au régiment de Carignan, ce qui explique le nom du fief et le choix de la patronne



Eglise de Sainte-Anne de la Pocatière.

de la paroisse, érigée vers 1715. On la désigna d'abord sous le nom de Sainte-Anne-de-la-Grande-Anse, ce n'est que plus tard qu'elle prit le nom qu'elle porte aujourd'hui.

Ce fut à Sainte-Anne que Gorham descendit après avoir brûlé la Baie Saint-Paul et la Malbaie; il en fit autant de ce village et de plusieurs autres. C'est dans Sainte-Anne et Saint-Roch que M. de Beaujeu, de l'île aux Grues, recruta le plus grand nombre de ses canadiens pour combattre les Bostonnais. On sait le peu de succès qu'il eut dans cette entreprise.

En 1814, arrivait à Sainte-Anne un curé qui devait faire de cette paroisse, vieille d'un siècle, mais arriérée sous bien des rapports, une des plus belles paroisses de la province de Québec. La première impression du curé Painchaud fut le découragement et il écrivit à l'évêque pour demander à être envoyé ailleurs, mais Monseigneur Plessis ne tint pas compte de sa requête. M. Painchaud avait alors 32 ans et était admirablement doué de toutes les manières; il se résigna et se mit résolument à l'oeuvre. Bientôt son presbytère fut trop petit pour contenir tous les pauvres et les malades qui s'y pressaient. Les guérisons qu'il opéra, surtout pendant l'épidémie de choléra de 1832, lui attirèrent une telle foule, qu'il fut obligé de faire annoncer dans les paroisses voisines, qu'il ne soignerait que les personnes trop pauvres pour pouvoir payer le médecin.

Trouvant insuffisante l'école de sa paroisse, il entreprit, malgré son peu de ressources et l'opposition de plusieurs de ses paroissiens, de bâtir un collège. Il se mit à l'oeuvre, abattant lui-même les arbres qui couvraient l'emplacement où on devait le construire. Son exemple entraîna les autres; toujours à la tête des travailleurs, on le voyait dans la forêt, coupant le bois pour la charpente; dans les champs, arrachant la pierre pour la maçonnerie. Il sut si bien soutenir le courage de ses compagnons de travail, que le 23 septembre 1829, quinze mois après la pose de la première pierre, il inaugura solennellement le collège de Sainte-Anne de la Pocatière, qui a donné au clergé plus de trois cents prêtres et aux professions libérales un grand nombre d'hommes remarquables. Aujourd'hui une école d'agriculture est attachée à ce collège.

M. Painchaud ajoutait à toutes ses qualités sacerdotales une

amabilité et même une jovialité, qui attiraient auprès de lui tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la société tant anglaise que française. C'était un véritable chansonnier vivant, possédant une si belle voix, qu'on accourait de plusieurs lieues à la ronde, pour lui entendre chanter une *Préface* ou un *Pater*. Pendant la semaine sainte, on se l'arrachait pour les *Lamentations*, auxquelles il donnait un accent, qui attendrissait même les âmes les moins familières avec la langue dans laquelle il exécutait ces sublimes et prophétiques appels d'un Isaïe et d'un Jérémie. S'il passait un dimanche à Québec, c'était lui qui célébrait l'office à la cathédrale et on y accourait en foule.

Il mourut, le 9 février 1838, et d'après ses ordres, fut inhumé à l'ombre de l'église de sa chère Ile-aux-Grues. Il y a quelques années les anciens élèves du collège de Sainte-Anne de la Pocatière ont fait construire une chapelle, sur les flancs de la montagne, en arrière du collège, où le 15 juin 1891, ils ont fait transporter les restes de son fondateur. Ce sanctuaire devenu un lieu de pèlerinage est désigné sous le nom de chapelle Painchaud.

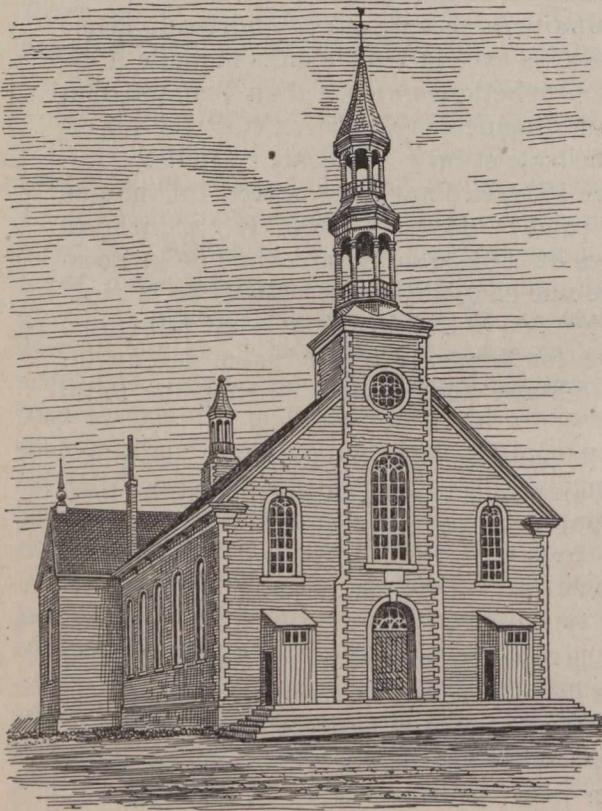
L'église actuelle de la paroisse date de 1845, elle remplace celle de 1795, que M. Painchaud trouva encore inachevée lorsqu'il fut nommé curé de Sainte-Anne.

\* \* \*

Nous avons dit que la baie Sainte-Anne se terminait à la pointe Ouelle. En deça de cette pointe la rivière Ouelle se jette dans le Saint-Laurent. Dans un replis de ce cours d'eau sinueux, non loin de son embouchure, s'élève le village de la RIVIERE-OUELLE, ainsi nommé en l'honneur de M. Louis Houël, qui, avec Champlain, contribua à faire venir les Récollets au Canada. La seigneurie de ce nom fut concédée, en 1672, à Jean-Baptiste Deschamps, sieur de La Bouteillerie et augmentée, en 1750, en faveur de Dame Geneviève de Ramzay, veuve du sieur de Boishébert, un fils du premier seigneur.

Une chapelle en bois, bâtie en 1684, sur un terrain donné par M. de la Bouteillerie, fut dédiée à Notre-Dame de Liesse. L'église actuelle date de 1877, elle en remplace une en bois cons-

truite sous l'abbé Bernard de Roqueleyne, qui succéda au brave curé de Francheville, dont nous allons faire la connaissance. On vient (1905) de remplacer le clocher, que fait voir notre gravure, par une belle flèche, dont M. le curé actuel s'est fait l'architecte.



Eglise de Notre-Dame de Liesse.—Rivière Ouelle

A la Rivière-Ouelle, Phipps eut un avant-goût de la réception qui l'attendait à Québec. Sa flotte avait jeté l'ancre en face de l'embouchure de la rivière Ouelle. M. de Francheville, le curé, n'avait pas froid aux yeux, comme l'on dit au Canada; il se mit à la tête de ses paroissiens et vint poster sa petite troupe sur la lisière du bois qui couvrait alors la pointe de la Rivière - Ouelle. En embuscade dans les plis du terrain, sous l'abri des crans du rivage, ils attendirent en silence. Bientôt plusieurs chaloupes chargées de soldats se déta-

chèrent des vaisseaux et s'approchèrent rapidement du rivage. Ils débarquaient, sans soupçonner même qu'on connût leur arrivée, lorsque soudain, retentit le commandement: *Feu!* c'était la voix du curé. Une grêle de balles tomba sur les malheureux Bostonnais, dont un bon nombre furent tués et un plus grand

nombre blessés. Pris de panique, ils s'embarquèrent à la hâte et s'éloignèrent au plus vite, pour se mettre à l'abri de la pluie de plomb qui ne cessait de tomber sur eux. Les femmes et les enfants étaient restés seuls au village prêts à fuir dans les bois avec ce qu'ils pourraient emporter. On conçoit leur joie, lorsqu'ils apprirent les détails de l'escarmouche, la surprise, la terreur des Bostonnais et leur fuite honteuse! A la suite de leur curé, hommes, femmes et enfants se rendirent à l'humble chapelle de Notre-Dame de Liesse, dont la voûte retentit des cantiques de reconnaissance de la pieuse et brave population de la Rivière-Ouelle.

Si vous visitez l'intérieur de l'église de la Rivière-Ouelle, que l'on vient de restaurer, vous verrez relégué dans un coin, un vieux tableau sans valeur artistique, mais qui rappelle une bien touchante histoire. C'était pendant une superbe nuit de décembre; un missionnaire de la Compagnie de Jésus, accompagné de plusieurs sauvages, tous en raquettes, remontaient lentement la rive sud du Saint-Laurent. Tout à coup le chef de la petite troupe fit signe de s'arrêter, que quelqu'un était dans les environs. — Tu te trompes, camarade, lui dit le Père; ce bruit que tu viens d'entendre est celui d'un arbre qui se fend à la gelée. — Mon frère, reprit l'indien, à voix basse et en souriant, si tu me voyais prendre ta parole sainte (ton bréviaire) et vouloir y lire, tu te moquerais de moi; moi, je ne veux point me moquer de toi, car tu es une robe noire; mais je te dirai que tu ne connais pas les voix des bois, et que ce bruit que tu viens d'entendre est bien celui d'une voix humaine. Suivez-moi de loin pendant que j'irai voir ce qui se passe là-bas.

Ils marchaient silencieusement, lorsqu'à l'extrémité d'une clairière, ils aperçurent une lumière extraordinaire, et, soulevée au-dessus du sol, une sorte de fantôme aux formes vagues et indécises. L'apparition s'évanouit et en place ils virent un jeune homme, vêtu d'un uniforme militaire, agenouillé au pied d'un arbre. Les mains jointes et les regards tournés vers le ciel, il semblait absorbé par la contemplation d'un objet mystérieux et invisible. Deux cadavres, qu'à leurs vêtements on reconnaissait pour des militaires, gisaient à ses côtés. L'un d'eux, vieillard aux cheveux blancs, était adossé au tronc d'un érable

et tenait encore entre ses mains un livre prêt à lui échapper. Sa tête était appuyée sur son épaule droite, un cercle bleuâtre entourait ses yeux à demi-fermés, et une dernière larme s'était figée sur sa joue livide. Malgré ces ravages de la mort, cette figure n'était pas horrible à voir, car les derniers vertiges d'un sourire erraient encore sur ses lèvres, et indiquaient que l'espoir suprême, que la foi seule peut inspirer, avait inspiré sa dernière heure. Le jeune homme se précipita vers le missionnaire en criant : — Mon Père! mon Père! c'est la Providence qui vous amène; sans vous j'allais partager le sort de mes infortunés compagnons! et il s'évanouit. Les voyageurs lui prodiguèrent les soins qu'exigeaient sa position, puis, creusèrent une fosse dans la neige, au pied de l'érable, pour y placer les deux cadavres. Le missionnaire fit une prière sur cette tombe glaciale et avec son couteau traça une croix sur l'arbre.

C'étaient de rudes travailleurs que nos ancêtres; un grand nombre, issus de familles nobles, tout au moins, choisis parmi ce qu'il y avait de meilleur dans la localité d'où ils venaient; ils supportaient gaîment leurs rudes labeurs, parce qu'ils étaient de ceux dont la patrie est au delà des astres. Si, surpris par le froid ou la fatigue, vous veniez heurter à leur porte, vous pouviez être certain de la plus cordiale hospitalité. C'est sous le toit d'un de ces bons habitants de la Rivière-Ouelle que nous retrouvons nos voyageurs. Avides d'apprendre l'aventure extraordinaire du jeune officier, tous l'entourent. L'exquise délicatesse de ses manières dénotait une éducation parfaite; son extrême pâleur disait les privations et les souffrances qu'il venait d'endurer. Il raconta : "Partis, il y a plus d'un mois, du pays des Abénaquis, mon père, un soldat et un sauvage qui nous servait de guide, nous étions chargés d'importantes dépêches pour le gouverneur de la colonie. Déjà, depuis plusieurs jours, nous cheminions sans accident à travers la forêt, lorsqu'un soir, exténués de fatigue, nous allumâmes notre feu près d'un cimetière indien. Assis à quelques pas devant moi, notre guide, d'une nature gigantesque et d'une force herculéenne, paraissait enseveli dans une profonde méditation. Des plumes nouées sur le sommet de sa tête, grandissaient encore sa taille; ses traits farouches, son oeil noir et formidable, son

tomahawk et son long couteau à demi-cachés sous un trophée



Cabane d'un colon canadien dans les premiers temps.

de chevelure flottant à sa ceinture, tout contribuait à lui donner une apparence étrange et sanguinaire.

Dans le courant de la journée, nous avions rencontré deux Iroquois à la poursuite d'un orignal et notre guide semblait craindre une surprise. Je proposai d'éteindre notre feu pour ne pas attirer l'attention sur l'endroit où nous passions la nuit, mais il me répondit : — Mon frère n'entend-il pas les hurlements des loups ? s'il aime mieux se faire dévorer par eux que de recevoir une flèche de la main d'un Iroquois, il peut l'éteindre. Malgré ces paroles peu rassurantes, exténué de fatigue, je m'endormis d'un sommeil agité. Soudain, je m'éveille et vois une ombre s'approcher derrière notre guide appuyé sur le pôteau d'un tombeau indien et dormant profondément. C'était un Iroquois. Il tenait un long couteau, dont il allait frapper sa victime, lorsque celle-ci se réveilla. Un cri terrible retentit et les deux sauvages allèrent rouler dans la neige. Je saisis mon fusil, mais n'osai pas tirer de peur de blesser notre guide, qui eut bientôt raison de son adversaire. Il se relevait tenant d'une main une chevelure sanglante, lorsqu'une balle vint l'atteindre en pleine poitrine. Une autre balle eut bientôt vengé notre abénaquis, mais nous restions sans guide, n'ayant qu'une boussole pour aider notre inexpérience.

Quelques jours plus tard, nous marchions péniblement au milieu d'une tempête de neige, lorsqu'un arbre faillit nous écraser dans sa chute. Mon père fut sérieusement blessé à la tête et perdit la petite boussole dans la neige. J'essayai de panser sa plaie ; les larmes jaillissaient malgré moi de mes yeux en voyant ce vieillard aux cheveux blancs supporter la souffrance avec tant de fermeté. Apercevant mes pleurs, il me dit : — Mon fils, souviens-toi que tu es soldat... Si la mort vient à nous, elle nous trouvera sur le chemin de l'honneur. D'ailleurs, rien n'arrive que par la volonté de Dieu ; soumettons-nous donc d'avance avec courage et résignation.

Nous marchâmes encore deux jours, par un froid intense, mais mon père fut incapable d'aller plus loin. Le froid avait envenimé sa plaie, une fièvre violente l'avait saisi. Pour comble de malheur, notre amadou étant devenu humide, il nous fut impossible d'avoir du feu. Malgré mes recommandations, notre soldat, épuisé de fatigue et de faim, s'endormit et fut gelé. Mon père me conjura de l'abandonner pour échapper à la mort, mais

je ne voulus pas. Il expira lentement, après s'être fait lire un passage de *l'Imitation de Jésus-Christ*, que vous avez vue entre ses mains, et m'avoir remis cette petite croix d'or en me disant : — Porte toujours cette petite croix en souvenir de moi ; elle t'apprendra à demeurer fidèle à ta patrie et à ton Dieu. Je la tiens de ta pauvre mère!... Oh ! si tu la revois, dis-lui que je meurs en pensant à elle et à mon Dieu. Il me fit aussi promettre d'offrir un tableau, en *ex-voto*, à la première église que je rencontrerais, si je parvenais à échapper à la mort.

Je restai à genoux, comme anéanti, à côté du cadavre de mon père. Rêves ! illusions ! j'avais vu ces fleurs de la vie tomber feuille à feuille, balayées par l'orage. Gloire ! bonheur ! avenir ! ces anges du cœur qui, naguère chantaient encore au fond de mon âme leurs mystérieux concerts, s'étaient envolés. Me souvenant alors du vœu que mon père m'avait inspiré de faire, j'invoquai avec toute l'ardeur du désespoir, la Vierge, consolatrice des affligés, et voilà que tout à coup, elle m'apparut et me dit : — Me voici, mon fils, je viens à vous parce que vous m'avez appelée. Déjà le secours que je vous envoie est proche... Vous savez le reste."

*L'ex-voto* fut suspendu dans l'église de la Rivière-Ouelle. Plus tard le bruit se répandit que loin, bien loin, par delà les mers, un jeune officier, échappé miraculeusement à la mort, abandonnant un brillant avenir, s'était consacré à Dieu dans un cloître.

\* \* \*

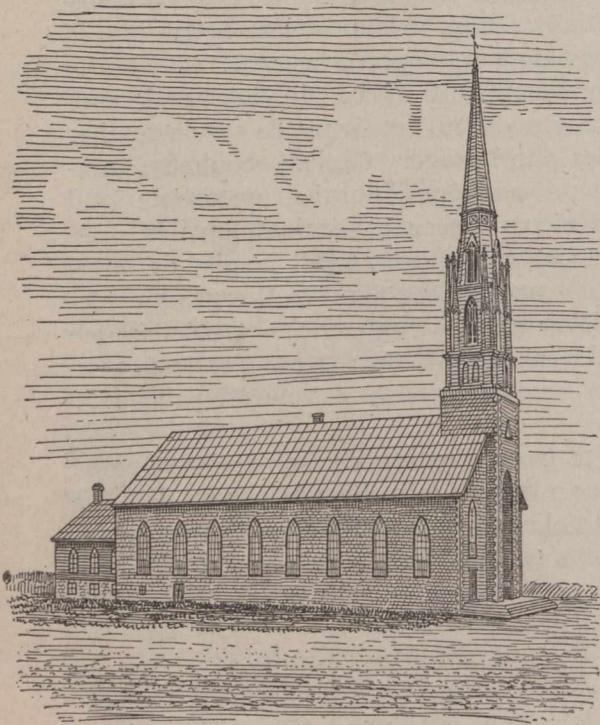
Après avoir quitté la Rivière-Ouelle nous passons la Pointe-aux-Iroquois dont le nom rappelle la légende de *La Jongleuse*. Nous venons de déflorir la légende du *Tableau de la Rivière-Ouelle*, en essayant de la dire en peu de mots, il serait trop long d'en faire autant avec celle-ci ; nous renvoyons donc nos lecteurs à l'admirable récit qu'en a fait le regretté abbé H. R. Casgrain.

Un peu plus bas, sur la Pointe-aux-Orignaux, est bâti le quai du village de SAINT-DENIS, situé en haut du Cap-au-Diable. Ce cap s'avance considérablement dans le fleuve. Il forme l'extré-

mité ouest de la baie de Kamouraska. La paroisse de Saint-Denis fut formée, en 1833, par Monseigneur Joseph Signay, treizième évêque et premier métropolitain de Québec, de parties des paroisses de la Rivière-Ouelle et de Kamouraska. Elle a fait de rapides progrès, car déjà deux autres paroisses en ont

été détachées : celles de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Philippe de Néri.

L'honorable J. C. Chapais, ancien député, ministre et sénateur, avant et sous la Confédération, fut, on peut bien le dire, le fondateur de Saint-Denis. Il y habitait lors de son érection et y est mort, en 1885; ses fils ont continué l'impulsion qu'il lui avait donné. C'est, en effet, à Saint-Denis, que, par les soins de M. Chapais, aidé par M. Ed. A. Barnard, fut fondé, en 1881, la première école d'industrie lai-



Eglise de Saint-Denis de la Bouteillerie

tière de l'Amérique du Nord. Elle donna l'essor à cette branche de l'agriculture devenue l'industrie nationale, par excellence, de la province de Québec. Un de ses fils, M. J. C. Chapais, jeune, en est encore l'âme dirigeante. Ajoutons que la paroisse de Saint-Denis est un centre intellectuel et religieux; déjà elle a fourni vingt-six prêtres au clergé, un nombre égal de religieuses et plusieurs de nos écrivains les plus remarqua-

bles. Il suffit de citer les noms de l'honorable Thomas Chapais, son frère M. J. C. Chapais, le docteur N. E. Dionne et M. C. A. Dionne.

M. l'abbé Edouard Guertier a été le premier curé résident de Saint-Denis, de 1841 à 1856. Sous lui l'église actuelle fut construite. Refaite à l'intérieur après l'incendie de 1886, elle remplaça la chapelle en bois, bâtie l'année même de l'érection de la paroisse. L'abbé Guertier a laissé un souvenir durable, comme organisateur de la "Société de la Croix," dans la partie est de la province de Québec. Les membres de cette société, recevaient une croix en bois noir, sur laquelle ils jureraient de ne jamais prendre de boissons alcooliques. Cette croix avait une place d'honneur dans leur maison et était placée sur leur tombe à leur mort. La grande croix, que nous avons remarquée entre la pointe aux Orignaux et le Cap au Diable, fut érigée en mémoire du fondateur de cette société.

Un embranchement de l'Intercolonial, partant de la Rivière-Ouelle, amène les voyageurs au quai de Saint-Denis, d'où un bateau traverse à Saint-Irénée et à la Malbaie.



Eglise Saint Louis.—Kamouraska.

A l'autre extrémité de la baie de KAMOURASKA se trouve le charmant village de ce nom, autrefois l'endroit le plus recherché pour villégiatures. Depuis que les bateaux à vapeur ont rendu les communications plus faciles, il a perdu un peu de sa suprématie; cependant les jolies villas qui bordent les hauteurs de la côte, à l'ouest du village, sont toujours occupées pendant l'été. Des fenêtres de ces coquettes maisons, on jouit d'une vue magnifique sur le fleuve. De petites îles, dont il est ici parse-

mé, sont des rendez-vous favoris pour les baignades et la pêche.

Kamouraska se-rait un mot algonquin qui veut dire: "il y a jonc au bord de l'eau," ce qui est surtout vrai dans la baie.

La paroisse fut érigée en mars 1722, sous le patronage de Saint-Louis, en l'honneur de Louis-Joseph de La Durantaye à qui la seigneurie avait été concédée, en juillet 1674. La première église fut bâtie, en 1727, sur un terrain

donné par lui. L'église actuelle date de 1793, elle est à un mille plus haut que la première. Agrandie en 1883, elle fut mise dans l'état où nous la voyons, en 1901.

Avant de continuer notre voyage, il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup d'oeil sur le recensement des paroisses que nous venons de parcourir, fait sous l'administration de Monseigneur de Laval: en 1683, Kamouraska n'avait qu'un seul habitant; la Bouteillerie (la Rivière-Ouelle) possédait huit famil-



Phare de Kamouraska.

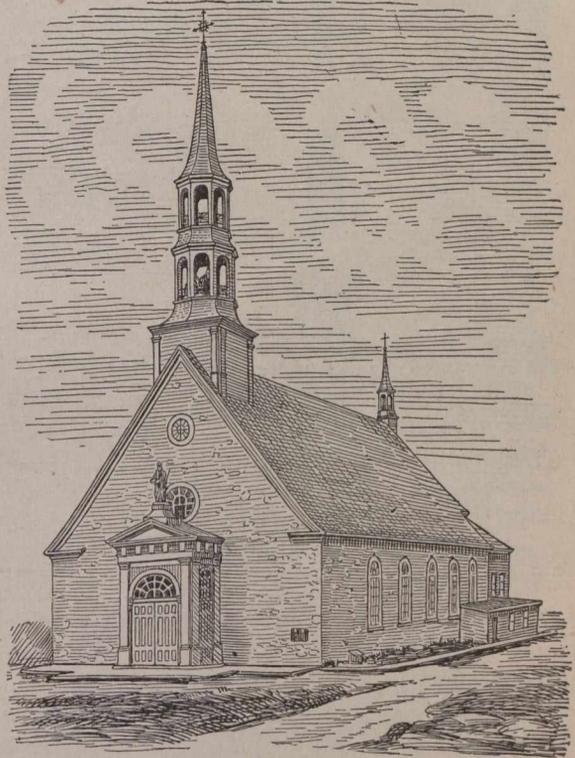
Placé à 240 verges de l'extrémité nord-est de la grande-île de Kamouraska, à 160 verges du bord de l'eau; c'est une bâtisse carrée, en bois, avec demeure du gardien adjacente, peinte en blanc. La toiture de la maison, comme de la lanterne en fer est rouge. Ce phare porte une lumière blanche, tournante, son éclat augmentant graduellement jusqu'à sa plus grande intensité, puis diminuant de même pour disparaître un instant, toutes les demi-minutes.

les, soixante âmes; la Combe (Sainte-Anne de la Pocatière) cinq familles, quarante âmes. Un seul missionnaire, M. l'abbé Thomas-Joseph Morel, desservait toute la côte, comme nous l'avons déjà dit.

\* \* \*

Quelques milles plus bas, sur la pointe SAINT-ANDRÉ, s'élève le village du même nom, érigé en paroisse, en 1791. Il est situé sur la seigneurie cédée, en 1696, au sieur de Granville et Lachenaye. L'église actuelle date de 1791.

En face se trouve le groupe de rochers connu sous le nom de *Les Pèlerins*, remarquables par le curieux effet de mirages qu'ils produisent. Vus de la côte, ils semblent changer de forme d'heure en heure.



Eglise de Saint-André.

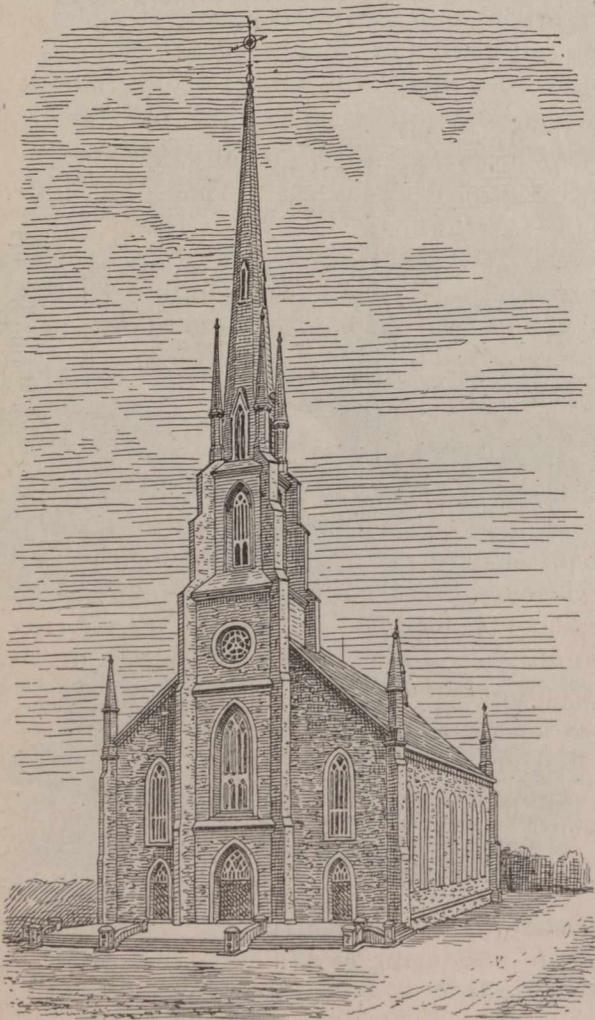
\* \* \*

Nous passons encore Notre-Dame du Portage, nouvelle paroisse, ne datant que de 1856, pour arriver à la *pointe de la Rivière-du-Loup*, très fréquentée par les villégiateurs. Deux hôtels assez considérables et plusieurs maisons de pension en font

un séjour facile et agréable. Le gouvernement y a fait cons-

truire un beau quai où abordent, tous les jours, les bateaux de la Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario.

En arrière, sur une colline de plus de trois cents pieds d'élévation, s'étage la coquette petite ville de FRASERVILLE, la plus considérable à l'est de Québec, dont elle est distante de 115 milles. Elle est située sur les bords de la Rivière du Loup, qui, en cet endroit, fait diverses chutes et cascades très pittoresques; on y jouit d'une vue qui s'étend à plus de vingt milles à la ronde, embrassant sur le fleuve, l'île aux Lièvres, l'île Blanche, l'île Verte, le Pot-à-l'eau-de-vie, les Pèlerins et même les îles de Kamouraska, avec, au fond, les



Eglise Saint-Patrice.—Fraserville.

montagnes accidentées des Laurentides. Six clochers des paroisses environnantes et les nombreux vapeurs et autres embarcations qui sillonnent

le Saint-Laurent, viennent ajouter la vie à ce spectacle admirable.

Anciennement connue sous le nom de village de la Rivière-du-Loup, elle porte le nom de Fraserville depuis son incorporation comme ville, en 1874. Elle doit son nom à l'une des plus anciennes familles de la place, maintenant propriétaire de la seigneurie.

Fraserville possède une belle église bâtie, en 1884, elle remplace celle qu'un incendie désastreux avait détruite de fond en comble, en février de cette année. Elle mérite l'attention des touristes, surtout à l'intérieur, qui est l'oeuvre de notre éminent artiste, M. Napoléon Bourassa. Une petite chapelle dédiée à Sainte-Anne sert aux habitants de La Pointe pendant l'été. Fraserville possède aussi trois chapelles protestantes de sectes diverses.

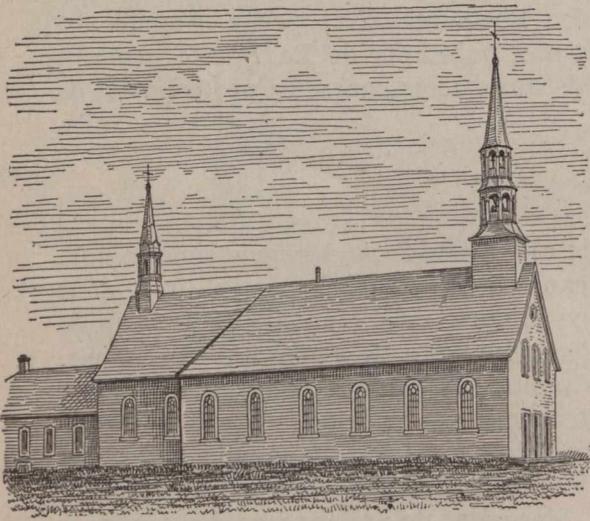
\* \* \*

En face de Fraserville est la petite île désignée sous le nom de Pot-à-l'eau-de-vie, à cause d'une source qui y jaillit et dont l'eau, parfaitement bonne et pure, est de la couleur de l'eau de vie. Malgré son peu d'étendue cette île a une histoire remarquable. C'est là que s'arrêta, en 1740, le vaisseau du roi, le *Rubis* avec cent soixante personnes malades à son bord. L'équipage était devenu trop faible pour faire la manoeuvre et son commandant M. de la Saussaye dut expédier une chaloupe à Québec, demander à M. Hocquart de lui envoyer des matelots pour lui permettre de continuer son voyage. Monseigneur de l'Auberivière était à bord, venant prendre possession du siège épiscopal de Québec. Il avait soigné les malades avec un dévouement admirable, pendant toute la traversée, sans être atteint par la contagion, malheureusement la fièvre le prit le lendemain de son arrivée, le treize août, et le vingt au matin, il était mort.

Sur cette île venait faire naufrage, à la fin de novembre 1835, la barque *Endeavor*. Les quinze hommes qui la montaient purent gagner terre, mais ils auraient péri de froid et de faim, si un pilote de la Rivière-du-Loup, nommé Joseph Pelletier, n'a-

vait aperçu leurs signaux. Il n'hésita pas à partir pour leur porter des provisions, et il les ramena sains et saufs, malgré les périls de l'entreprise à cette saison de l'année. Les marchands de Québec, en témoignage d'estime pour cet acte d'héroïsme, lui présentèrent une médaille d'or, que l'on peut voir maintenant au musée numismatique de l'université Laval, à Québec.

Derrière le Pot-à-l'eau-de-vie, s'étend une île longue et étroite, à laquelle Champlain donna le nom d'Ile-aux-Lièvres, lorsqu'il la découvrit, en 1608; sans doute à cause de la quantité de ces léporidés qu'il y vit.



Eglise Saint-Georges. —Cacouna

\* \* \*

A quelques milles plus bas que la pointe de la Rivière du Loup est le village de CACOUNA, une des places favorites de la rive sud du Saint-Laurent pour ceux qui aiment à fuir les villes pendant l'été.

On peut dire que toute la plage entre la Rivière-du-Loup et Cacouna est bordée de villas, dont

quelques-unes sont vraiment somptueuses. Il y avait, à Cacouna, un grand hôtel, le *St. Lawrence Hall*, capable d'accueillir 500 personnes, longtemps avant que La Pointe ne fut habitée. A l'extrémité est du village il y avait un hameau de sauvages, qui disparaît avec eux. Cacouna est un mot indien qui signifie: "là où il y a du porc-épic." Je me souviens y avoir débarqué, au large, dans une chaloupe, puis dans une charette à foin pour gagner le rivage. Maintenant on y arrive par le bateau de la Rivière du Loup; distance: six milles; ou par

l'Intercolonial, de Saint-Arsène, qui est à deux milles. La difficulté d'accès nuit au progrès de la place, mais pendant la belle saison, sa population fait plus que se doubler. Une première chapelle fut ouverte à Cacouna, en 1810; quinze ans plus tard la paroisse fut érigée canoniquement sous le patronage de Saint-Georges. L'église actuelle date de 1848, elle fut restaurée et consacrée, en 1897. Elle est surtout remarquable par ses superbes vitraux et ses riches sculptures, à l'intérieur. Il y a deux chapelles protestantes à Cacouna; elles ne servent que pendant l'été.

La petite île de Cacouna, en face du village, est un rendez-vous favori des villégiateurs.





## APPENDICE

### DE QUEBEC A SAINTE-ANNE DE BEAUPRE

---



La dévotion à Sainte-Anne date des premières années de la colonie, elle y fut implantée, par des marins bretons miraculeusement échappés d'un naufrage. Se souvenant de leur bonne et chère Sainte-Anne d'Auray, ils avaient fait voeu de lui élever un sanctuaire dans la Nouvelle-France. Accomplissant cette promesse, ils firent bâtir sur la côte de Beaupré, une petite chapelle. Dès son érection ce modeste sanctuaire devint un lieu de pèlerinage, auquel, même les sauvages, venaient de tous les coins du Canada. Depuis, d'année en année, le nombre des pèlerins a augmenté et aujourd'hui ils se comptent par 200,000 annuellement. La Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario, a aménagé un vaste et confortable bateau, le *Beaupré*, spécialement destiné à les transporter de Montréal à Sainte-Anne. Il

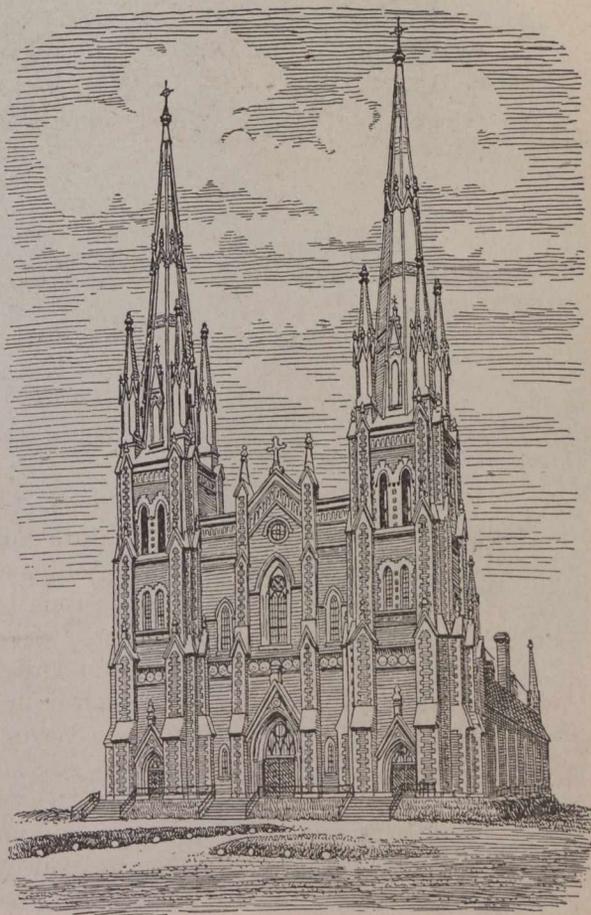
en vient, non seulement de toutes les parties du Canada, mais aussi en grand nombre des Etats-Unis.

Revenant du pèlerinage, le *Beaupré* fait généralement escale à Québec, mais en descendant il passe devant la ville et se dirige vers le côté nord de l'île d'Orléans.

\* \* \*

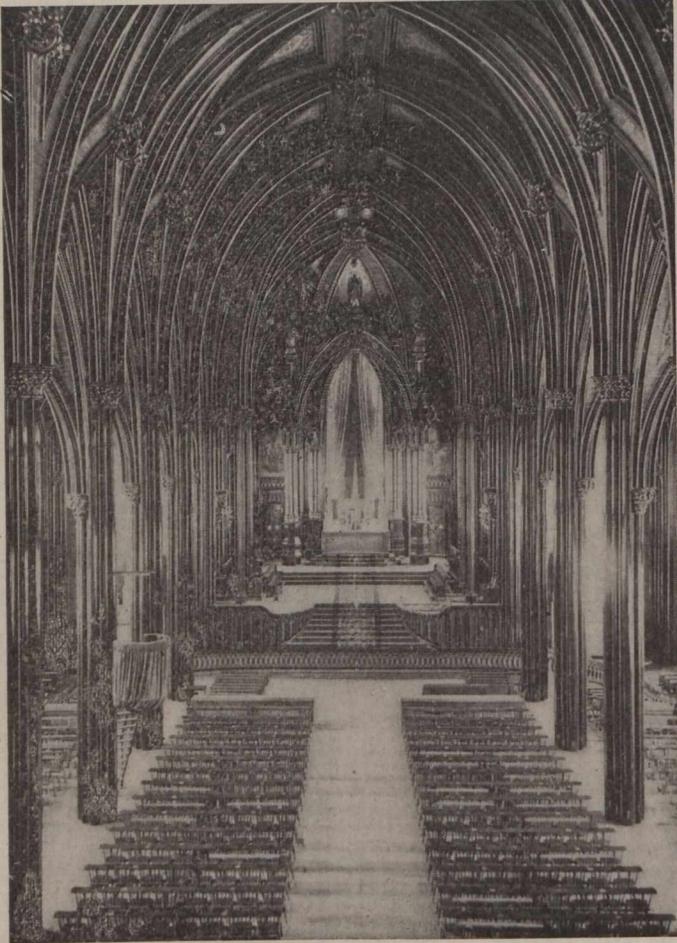
La première chose qui frappe nos regards, sur la côte nord, est la magnifique église gothique de BEAUPORT. La seigneurie de ce nom fut la première concession faite par la Compagnie des Cent-Associés, après qu'elle eut pris possession de son domaine du Canada. Elle fut accordée à un nommé Robert Giffard, en 1634. Elle passa plus tard dans la famille Duchesnay, puis fut vendue par autorité de justice, en 1844, pour 8,300 louis.

La paroisse a été érigée, en 1674, sous le vocable de la Nativité de Notre-Dame.



Eglise de la Nativité.—Beauport.

Beauport est remarquable pour son bel asile d'aliénés qui fut fondé, en 1845, par trois médecins de Québec : les docteurs



Intérieur de l'église de Beauport.

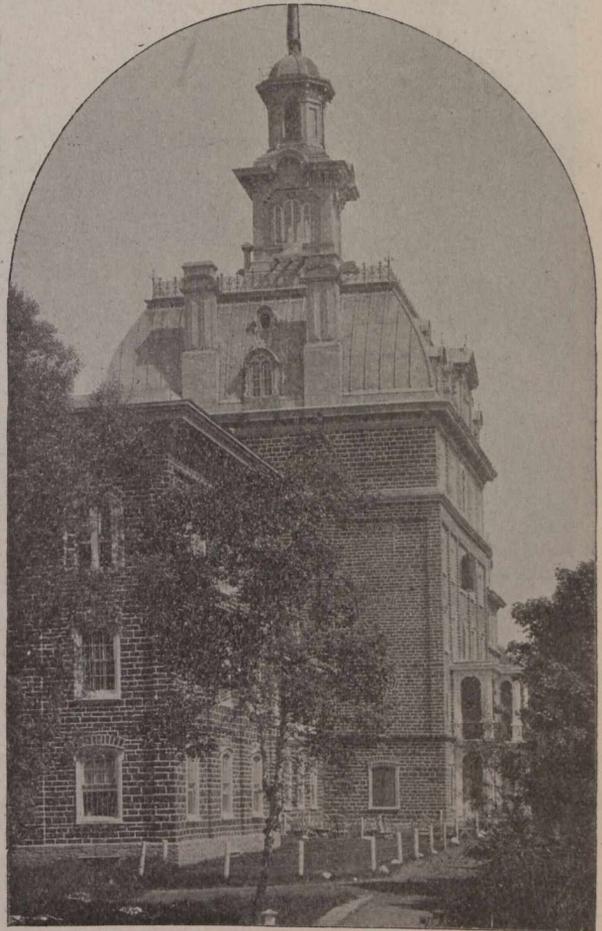
Joseph Morin, Joseph-Charles Frémont et James Douglass. Il fut d'abord installé dans les vastes écuries du colonel B. C. A. Gury, aménagées pour cela. L'année 1850 vit surgir l'édifice

actuel, auquel treize ans plus tard, on ajouta la coupole centrale. Deux fois, en 1854 et en 1875, l'asile fut partiellement endommagé par le feu; la seconde fois, l'incendie avait été allumé par une folle et une vingtaine de ces malheureuses y trouvèrent la mort.

Beauport fut souvent le champ de bataille entre français et anglais. En 1775, les américains y commirent des déprédations, mais l'année suivante les habitants furent indemnisés de leurs pertes par le gouvernement de Sir Guy Carleton, qui se montra toujours si juste envers les Canadiens.

\* \* \*

Un peu plus loin apparaît la belle, la magnifique chute de MONTMORENCY, tombant d'une hauteur de 240 pieds. Hélas! l'industrialisme menace ce spectacle grandiose de notre province canadienne française. La rivière Montmorency n'est pas considérable, mais elle arrive sur le bord d'un rocher perpendiculaire avec une



Asile de Beauport.

grande vélocité, et tombant, s'étend en une large nappe d'eau

d'une blancheur laiteuse qui ressemble presque à de la neige. En atteignant le fond une écume immense, s'élève en masses ondoyantes. Lorsque le soleil déploie les couleurs brillantes et prismatiques de cette fine rosée, elle produit un effet d'une beauté inconcevable.

La rivière, la chute et le village de Montmorency doivent leur nom au duc Henri II de Montmorency, vice-roi de la Nouvelle-France, de 1620 à 1625. La paroisse, dédiée à Saint-Grégoire, ne date que de 1890.

C'est près de là qu'eut lieu, le 31 juillet 1759, la fameuse bataille dans laquelle les français, avec 10 canons, repoussèrent le général Wolfe, qui attaquait leurs retran-

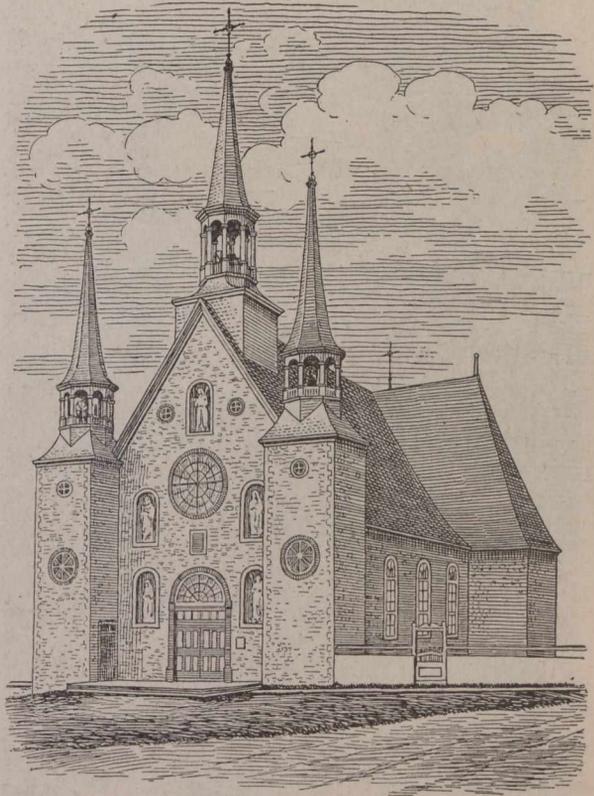


Chute Montmorency.

chements avec 118 pièces de canon et lui infligèrent une perte de près de 6000 hommes.

A peu près vis-à-vis Montmorency, sur l'île d'Orléans, se dresse l'église de la paroisse SAINT-PIERRE. Erigée canoniquement, en 1679, elle eut pour curé, pendant près de quarante ans, le vieil évêque d'Esglis, coadjuteur de Monseigneur Briand, sous le titre d'évêque de Douglée. Nommé évêque de Québec après la résignation de Monseigneur Briand, il fut le premier évêque canadien de naissance.

Un de ses premiers curés fut M. de Francheville dont nous avons fait la connaissance à la Rivière-Ouelle. M. de Francheville lui aussi, était un canadien. Né à Québec, en 1651, il avait fait ses études au collège des jésuites de cette ville; il avait été un condisciple et ami de l'illustre et brave explorateur Joliet. L'église dans laquelle officiait M. de Francheville était construite en colombages recouverts en enduits.



Eglise de la Sainte-Famille.—Île d'Orléans.

\* \* \*

La falaise s'était abaissée un peu après avoir passé Québec, voilà qu'elle s'élève de nouveau en bas de Montmorency, et sur

les hauteurs nous apercevons l'église de la paroisse de l'ANGE-GARDIEN, qui date de 1669. Un peu plus loin, CHATEAU-RICHER, une des plus anciennes paroisses du Canada, puisqu'elle fut érigée dès 1661, sous le vocable de la Visitation de Notre-Dame.

\* \* \*



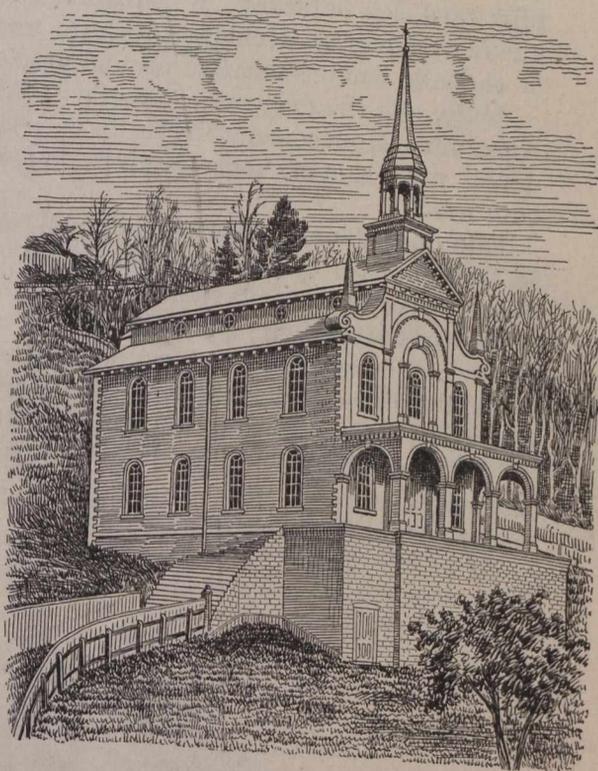
Basilique de Sainte-Anne de Beauré.

A peu près à égale distance entre cette place et Sainte-Anne de Beauré, sur l'île d'Orléans, se trouve le village de la SAINTE-FAMILLE, érigé en paroisse par Monseigneur de Laval, la même année que celle du Château-Richer. Sa première église bâtie en 1676, était en pierre, mais elle avait un pauvre toit de chaumé. Dix ans plus tard on lui donna une couverture en planches. La paroisse de la Sainte-Famille possède maintenant un

beau couvent, tenu par les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame. Elles ont rudement gagné cette belle installation; les deux premières Soeurs qui y furent envoyées: Soeur de l'Assomption (Mademoiselle Marie Barbier) et Soeur Sainte-Anne (Mademoiselle Marie Anne Vérand) faillirent périr de froid et de misère.

Nous voilà au terme de notre voyage. Le bateau nous a déposés au bout du long quai, qui conduit au village de SAINTE-ANNE DE BEAUPRE. La première chose qui frappe nos regards, c'est la belle basilique élevée, en 1876, par la reconnaissance du peuple canadien tout entier. Il y a plus de 250 ans, Monseigneur de Laval et la vénérable Marie de l'Incarnation racontaient les faveurs dont sainte Anne comblait déjà ceux qui venaient l'invoquer dans l'humble sanctuaire primitif. Elle n'a cessé depuis de répandre ses bienfaits, comme l'attestent les innombrables dons et *ex-voto* dont la basilique est remplie.

Dès 1658, la chapelle était devenue insuffisante pour la population qui s'était groupée autour, et l'on commençait la construction d'une église en face de l'endroit où est la basilique. C'était d'autant plus urgent que le fleuve semblait devoir engloutir la chapelle. Menacée à son tour, la nouvelle église ne put jamais être livrée au culte, bien qu'un miracle en ait, en quelque sorte, consacré les fondations. Un pauvre infirme, du nom de Louis



Scala Santa. — Sainte-Anne de Beaupré.

Guimond, désolé de ne pouvoir y travailler comme ses voisins, avait voulu y déposer, au moins, trois petites pierres, et s'était vu soudainement guéri.

En 1662, on bâtissait une autre église, bien humble encore, puisqu'elle était en colombage. Elle se trouvait à peu près à l'endroit où se voit la colonne fontaine. Enfin, quatorze ans plus tard, les habitants de Beaupré, encouragés par Monseigneur de Laval, se décidaient à élever une église en pierre, dont la chapelle commémorative occupe précisément le transept.

Seule, elle fut épargnée, lorsqu'en 1759, par ordre de Wolfe, Alexandre Montgomery, frère du général du même nom qui devait venir mourir sous les murs de Québec, ravagea toute la côte nord.

Elle dura deux cents ans, mais elle tombait en ruine lorsque la basilique fut construite. Malgré le désir que l'on avait de la conserver, il fallut la démolir et se contenter de poser sur ses fondations la chapelle que nous voyons, en se servant de ses matériaux et de son antique ameublement autant que possible.

La basilique et ses environs sont remplis de souvenirs et d'œuvres d'art remarquables, qu'il n'entre pas dans notre cadre de décrire. Il existe un guide spécial qui donne tous les renseignements que l'on peut désirer sur le pèlerinage de la Bonne Sainte-Anne de Beaupré.

*Alphonse Leclair.*





## Chronique

---



Il en est des livres comme du feu de nos foyers : on va prendre ce feu chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres, et il appartient à tous."

On attribue ces lignes au vieux philosophe de Ferney ; recueillons-les, d'autant plus que cela ne lui arrivait pas toujours de parler sincérité et vérité.

Il s'agit ici évidemment des sources d'inspiration que produisent en nous la vue des belles et imposantes scènes de la nature, les oeuvres et les exemples des hommes célèbres. C'est Bossuet, par exemple, dans ses grandes compositions, lisant une page de la Bible, pour se mettre en verve. C'est Démosthène qui, enthousiasmé de l'éloquence de Callistrate, n'a plus d'autre ambition que de devenir lui-même un orateur. C'est Corrège qui, contemplant les oeuvres de Michel-Ange, sent son génie s'éveiller et s'écrie : "Et moi aussi, je suis peintre." Haydn entend jouer Handel ; son génie prend feu, et il avoue lui-même que sans cette circonstance, il n'aurait jamais écrit *La Création*. Keats, à seize ans était en apprentissage chez un médecin. Un de ses amis lui lut l'*Epithalame* de Spencer, ce poète par excellence des imaginations adolescentes, et lui prête la *Reine des Fées*. Ce fut une révélation

subite de son génie. Il avait trouvé sa voie. Un voyageur ayant eu occasion de converser avec la mère de Goethe, répétait dans son enthousiasme: "Je comprends maintenant comment Goethe est devenu ce qu'il est." "Un baiser de ma mère, disait West, fit de moi un peintre." Plusieurs ont dû la conservation de l'honneur et de la vertu au seul souvenir du temps où leur mère, les faisait mettre à genou et prenant leurs petites mains dans la sienne, leur enseignait à prier notre Père qui est aux cieux.

Un jour, un jeune et brillant officier, blessé au siège de Pampelune et obligé au repos, demande un livre pour se distraire. On lui apporte la *Vie des Saints*, dont la lecture fait de lui un homme nouveau: on le connaît aujourd'hui sous le nom de saint Ignace de Loyala, fondateur d'un ordre religieux illustre. Alfieri lit les *Vies des grands hommes* de Plutarque, sent son génie s'éveiller et se prend de la plus belle passion pour les lettres. "J'ai lu, dit-il, plus de six fois les vies de Timoléon, de César, de Brutus et de Pelopidas, avec des cris, des larmes, et de tels transports que j'étais presque fou... Chaque fois que je rencontrais un trait remarquable sur l'un de ces grands hommes, j'étais saisi d'une si violente agitation qu'il m'était impossible de rester tranquille." Les *Vies des hommes illustres* de Plutarque sont restés à travers les âges la lecture favorite, le modèle ou la consolation de bien des esprits supérieurs, entre autres de Henri IV, de Turenne, de Schiller, de Napoléon.

C'était environ 400 ans avant Jésus-Christ. Les Grecs, rassemblés en Elide, sur les bords du fleuve Alphé, célébraient les jeux Olympiques. Un enfant, siégeant sur l'estrade d'honneur avec son père, pleurait, pendant qu'Hérodote lisait les principaux épisodes de son histoire. Quand l'historien eut fini, il alla droit à l'enfant et lui demanda son nom. On me nomme Thucydide, répondit l'enfant. "Ton fils aime la gloire, dit alors Hérodote au père de l'enfant, il aime les belles-lettres; prends soin de cultiver ses nobles dispositions et le nom de Thucydide sera un de ceux qui feront honneur à la Grèce..." En effet, il a tellement fait honneur à sa patrie qu'il a acquis une gloire à peu près égale à celle de son glorieux prédécesseur, surnommé le Père de l'Histoire.

Les Grecs eux-mêmes, pour se former au culte des arts et des

lettres, n'eurent qu'à s'inspirer de leur ciel brillant et doux, de leurs nuages étincelants, de la lumière fine et chaude qui colore tous les objets et qui font que la nature et la poésie se confondent, que la beauté de l'oeuvre de l'homme reflète la beauté de l'oeuvre de Dieu.

Qui de nous ne s'est pas senti élevé au-dessus de lui-même par un sentiment d'enthousiasme et de noble émulation au récit de la vie d'un homme célèbre, ou simplement au souvenir d'un homme tenu en haute estime par ses contemporains, à cause de son dévouement à la science, de son patriotisme, de la générosité de son caractère et de ses vertus, car sans la vertu nul ne peut prétendre exercer une influence heureuse et durable sur ses semblables.

Après avoir passé une soirée en compagnie de Faraday, le professeur Tyndall écrivait: "Ses oeuvres excitent l'admiration, mais son contact réchauffe et élève le coeur. Il est certain qu'il y a là un homme fort. J'aime la force, mais je n'oublierai jamais quel exemple m'a donné l'union de cette force avec la modestie, la tendresse et la douceur, ce que j'ai trouvé dans le caractère de Faraday." Il ajoutait que l'amitié du célèbre physicien donnait "l'énergie et l'inspiration."

On disait aussi du philosophe écossais Dugald Stewart qu'il inspirait l'amour de la vertu à des générations entières de disciples. "Pour moi, disait lord Cockburn, il me semblait, en l'entendant, voir les cieux s'ouvrir; je sentais que j'avais une âme. Ses nobles pensées, traduites dans un magnifique langage, me transportaient dans un monde supérieur. Toute ma nature était changée."

Lord Shelburne, jeune homme, ayant fait une visite au vénérable Malesherbes, fut tellement impressionné qu'il en garda toujours un vif souvenir. "J'ai beaucoup voyagé, écrivait-il plus tard, mais je n'ai jamais été influencé au même point par le contact personnel d'aucun homme; et si, dans le cours de ma vie, il m'arrive de faire quelque bien, je suis certain que ce sera sous l'inspiration du souvenir de M. de Malesherbes." Sir Samuel Romilly avoue, dans son autobiographie, la puissante influence que la vue du grand et généreux chancelier d'Aguesseau fit sur lui. "Les oeuvres de Thomas, dit-il, m'étaient tom-

bées sous la main; je lus avec admiration son *Eloge de d'Aguesseau*; et l'honneur dont il montrait que cet illustre magistrat s'était couvert excita au plus haut point mon ardeur et mon ambition, et ouvrit à mon imagination une nouvelle perspective de gloire."

Les grands hommes vivent dans la mémoire des générations suivantes par l'exemple de leur sagesse, de leurs bienfaits et de l'heureuse influence qu'ils continuent d'exercer sur leurs semblables. "Le sage, disent les Chinois, professe dans tous les siècles. Quand on entend parler de Loo, les sots deviennent intelligents, les incertains déterminés." Dante a inspiré une foule de génies. C'est sous les pins de Ravenne, en pensant à lui, que Byron compose ses plus beaux chants. "Les Italiens, écrivait-il en 1821, parlent Dante, écrivent Dante, pensent à Dante et rêvent de lui à un point que ce serait ridicule s'il ne méritait autant d'admiration." Le fait est que les seules conquêtes qui durent, du moins autant que dure la gloire humaine, sont celles de l'esprit.

Les jeunes gens, pour peu qu'ils soient intelligents, amis des livres et susceptibles de nobles sentiments, admirent franchement, spontanément, et ont généralement un héros. On raconte qu'un apprenti maçon fit à pied un long trajet pour voir sir Walter Scott passer dans la rue. Sir Joshua Reynolds, âgé de 10 ans, dans une assemblée publique, se fit jour à travers plusieurs rangées de personnes à la seule fin de pouvoir toucher Pope, comme s'il y avait une sorte de vertu dans le contact.

Nous avons de Reynolds des *Discours* dont Francis Horner, qui notait les livres qui avaient exercé sur lui la meilleure et la plus durable influence, disait: "Quant aux *Discours de sir Joshua Reynolds*, après les écrits de Bacon, il n'y a pas de livre qui m'ait plus puissamment engagé à m'instruire. Reynolds est un des premiers hommes de génie qui aient condescendu à faire connaître au monde le chemin par lequel on arrive à l'excellence; la confiance avec laquelle il affirme l'omnipotence du travail a pour effet de familiariser le lecteur avec l'idée que le génie est plutôt une acquisition qu'un don de la nature; et à cela se mêle si naturellement et si éloquem-

“ ment une admiration si élevée et si passionnée pour le beau, “ qu'à tout prendre, il n'y a pas de lecture plus *entraînante*.” Reynolds lui-même, chose remarquable, faisait remonter à la lecture de la biographie d'un grand peintre, par Richardson, l'entraînement passionné avec lequel il s'était livré à l'étude de son art. Ainsi la vie d'un seul homme qui se distingue par l'énergie et la persistance de ses aspirations suffit pour allumer le feu sacré chez tous ceux qui ont les mêmes goûts et les mêmes aptitudes, et pour conduire à la même distinction et au même succès tous ceux dont les efforts sont également vigoureux. La chaîne de l'exemple embrasse ainsi tous les âges dans la succession infinie de ses anneaux, et l'admiration, mère de l'imitation, perpétue à travers les siècles la véritable aristocratie, celle du génie.”

Le docteur Marshall-Hall est un de ces hommes dont la carrière fut une preuve vivante de l'influence du caractère pour former d'autres caractères. Beaucoup d'hommes éminents ont dû leur succès dans la vie à ses conseils. “Prenez un sujet, disait-il souvent à ceux qui l'entouraient, traitez-le à fond, et vous ne pourrez manquer de réussir.” Souvent même il accompagnait ces paroles d'un conseil pratique et d'une application immédiate, en jetant une idée nouvelle dans l'esprit d'un jeune homme. “Je vous en fais présent, lui disait-il, elle vous vaut une fortune si vous la poursuivez avec énergie. (1)

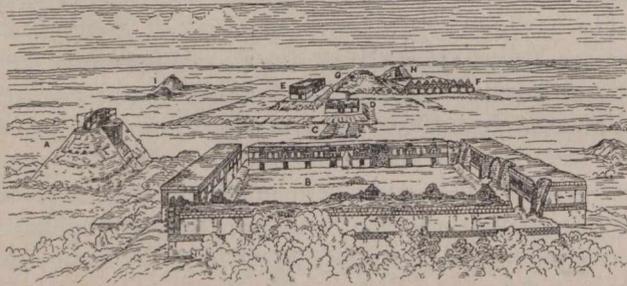
C'est le conseil que j'ai moi-même suivi depuis plusieurs années en consacrant presque tous mes loisirs à la connaissance des antiquités américaines. Si ce sujet d'étude, que j'ai l'intention de poursuivre même au risque de tourner à l'antique, ne me mène pas à la fortune, il m'aura valu des heures de pures et douces jouissances, le mérite d'avoir contribué à populariser parmi nous quelques notions d'archéologie préhistorique américaine, à susciter peut-être quelques vocations pour l'avenir.

Ce n'est plus apprendre une chose nouvelle aux lecteurs de

---

(1) Extrait, ainsi que plusieurs des autres petits faits qui précèdent, de *Self-Help*, par Samuel Smiles, traduction d'Alfred Talandier.

la *Revue Canadienne*, déjà au courant du progrès des études américanistes, de leur dire que l'on trouve au Mexique, au Yucatan, dans l'Amérique centrale et au Pérou, des témoignages irrécusables d'une très ancienne civilisation, les ruines de nombreuses et grandes cités; que ces cités étaient remplies de temples, de palais, d'édifices extraordinaires par leur forme et leurs dimensions, élevés sur des terrasses artificielles et séparés les uns des autres par de vastes cours. Mais ce que savent seuls les spécialistes, c'est le nombre et l'étendue de ces villes, l'usage et le genre d'architecture particulier de tous ces édifices. Ainsi, lorsque nous employons, pour désigner certains groupes de ruines qui jonchent le sol, l'appellation de "villes,"



Vue générale des pyramides et palais d'Uxmal (Yucatan).

le lecteur ne doit pas se figurer des villes tout à fait à l'image des nôtres, renfermant ensemble, sans ordre apparent, les édifices d'un caractère religieux, civil et domestique qui les composent, car telle n'était pas la disposition de ces anciennes cités. C'étaient plutôt des centres habités que des villes, des centres religieux et politique, comme les ruines de l'Inde, de l'Égypte, de la Babylonie, de la Chaldée, du Cambodge et d'Anaradjapura, cette immense ville morte de Ceylan que l'on est actuellement à déterrer, car chez ces différents peuples aussi bien que chez les anciennes races civilisées de notre continent, la religion et le gouvernement civil étaient dans l'union la plus étroite.

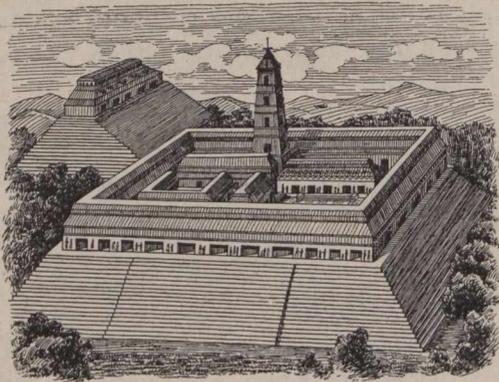
Ces villes indiennes se composaient toujours des mêmes édifices, généralement au nombre de quinze à vingt, bâtis sur d'é-

normes terrassements en forme de talus et garnis d'escaliers. Ils se divisaient en palais, temples, et autres édifices sacrés, sorte de monastères et de couvents où, se tenaient les prêtres et les jeunes filles voués au culte.

Ces monuments, dont les murailles étaient ornées de bas-reliefs et couvertes de peintures éblouissantes, étaient disséminés sur un grand espace et reliés entre eux par des chaussées cimentées colorées en rouge et ombragées par des plantations de palmiers et d'arbustes fleuris. On avait aménagé près de ces temples et de ces palais des cours et des places au milieu desquelles se voyaient des statues, des colonnes et des stèles sculptées, qui montrent que dans ces anciennes villes l'ostentation et le luxe co-existaient en même temps que la richesse, tout comme dans les contrées orientales. Ce premier groupe de bâtiments, qu'entourait un mur de circonvallation, formait le centre de la ville. Aux alentours, au milieu de véritables parcs, s'étendaient les habitations des grands seigneurs et des riches marchands, habitations parfois non moins somptueuses que celles du chef de l'Etat. Le peuple et les esclaves avaient leurs huttes beaucoup plus loin, en dehors de la ville. Ces cabanes ne formaient que d'éphémères agglomérations dans le voisinage de grandioses édifices, les seuls dont nous retrouvions encore des vestiges. Ces villes anciennes occupaient donc un circuit très étendu et ressemblaient à un immense jardin, selon l'expression d'un explorateur. Les ruines qui en restent aujourd'hui, perdues au milieu de sombres forêts ou éparses dans les déserts sur la surface du sol, produisent l'effet le plus saisissant dans leur silence et leur morne désolation. Malgré leur état de dégradation, elles portent encore en elles la preuve que la magnificence et la richesse existaient autrefois dans ces contrées, et que les descriptions que nous en ont laissées les premiers écrivains espagnols n'étaient pas exagérées. Ces temples, ces palais, tous ces vastes édifices, couverts d'étranges décorations, démontrent aussi que les classes dirigeantes exerçaient un pouvoir illimité sur le peuple. Toutefois, lorsque nous comparons ces ruines avec ce que nous disent les Espagnols de ces anciennes villes qui existaient encore au moment où, ils prirent possession de ce continent, on peut se représen-

ter la vie qui les animait jadis. C'est ce qu'a fait le célèbre explorateur français, M. Désiré Charnay, qui nous donne, dans un charmant récit (1) une évocation du passé, un tableau complet et "véritable en toutes choses" de cette civilisation, du moins de celle qui existait au Yucatan, vers l'époque de la Conquête.

C'est en septembre prochain, on le sait déjà, qu'aura lieu, à Québec, la réunion du Congrès international des Américanistes.



Palais restauré, à Palenque.

Ce Congrès porte d'abord le nom de Congrès "international" parce qu'il convie à ses sessions les linguistes, les ethnographes et les archéologues des deux mondes, le terme "Américanistes" signifiant que l'on ne s'occupe à ces assises scientifiques que d'études relatives à l'Amérique, et en particulier à l'Amérique antécolombienne. De fait, il n'est pas question de l'Amérique moderne à ces congrès ce qui exposerait ses membres à parler de politique. L'unique but de cette société est donc de provoquer des études, des recherches sur l'Amérique des temps de sa découverte ou antérieurs à Christophe Colomb, d'éveiller l'attention publique pour tout ce qui a trait à l'histoire des abori-

(1) *Une princesse indienne avant la Conquête*, Paris, 1888.

gènes de notre continent, et, enfin, de mettre en rapport tous ceux qui s'intéressent à ces études.

Voici, par exemple, les matières sur lesquelles devront porter les travaux du prochain congrès :

(a) les races indigènes de l'Amérique, leur origine, leur distribution géographique, leur histoire, leurs caractères physiques, leurs langues, leur civilisation, mythologie, religion, leurs moeurs et coutumes.

(b) les monuments indigènes et l'archéologie de l'Amérique.

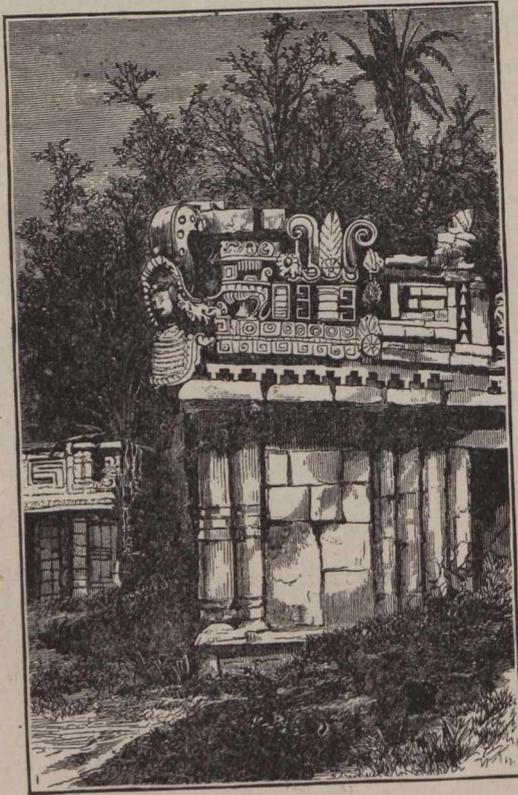
(c) l'histoire de la découverte et de l'occupation européenne du Nouveau-Monde.

Ces sont là les grandes lignes du programme. Des travaux relatifs à la date du peuplement de l'Amérique, aux questions de l'autochtonisme, de l'homogénéité ou de la pluralité des races américaines, etc., etc., sont tout à fait dans l'esprit des études de l'Américanisme.

Ces assises de la science internationale ne sont point fermées. Non seulement ceux qui ont quelque chose à dire sur un sujet quelconque des antiquités américaines peuvent en faire partie, mais aussi toutes les personnes qui aiment entendre parler sur ces matières. Le fait d'être membre de cette Association n'oblige personne à présenter des travaux, mais donne droit à certains privilèges, tel que celui d'assister aux séances, de voter dans les délibérations du congrès, de prendre part aux fêtes qui pourront être données en l'honneur des congressistes, et de recevoir gratuitement le volume qui sera publié après la tenue du congrès et qui renfermera les mémoires qui auront été lues aux séances. Les dames peuvent faire partie de ce congrès.

Un des américanistes qui a le plus contribué aux progrès des études du Congrès, est M. le duc de Loubat, de Paris. Non content de fonder des prix et d'instituer des chaires, il subventionne largement des voyageurs qu'il envoie photographier et mouler les grandes ruines du Mexique et de l'Amérique centrale; il n'hésite pas à faire reproduire ensuite à très grands frais, au profit de nos musées, les morceaux les plus importants de la sculpture indienne, et met entre les mains de tous ceux qui s'intéressent sérieusement aux civilisations éteintes du Nouveau Monde, des exemplaires des Codex mexicains qu'il

édite luxueusement en "fac similé" coloriés. Je n'ai pas besoin d'ajouter que M. le duc de Loubat a été un des premiers à se faire inscrire comme membre du prochain congrès. C'est avec plaisir que je cite son nom, non seulement à cause de son mérite personnel comme homme de science, mais parce qu'il est le plus fervent des Américanistes et que son exemple est sugges-



Ruines d'une porte à Labna.

tif. Je ne serais pas du tout surpris maintenant s'il venait à la pensée de quelqu'un, parmi nos riches compatriotes, qui aimerait à donner à son patriotisme une bien douce satisfaction, de doter notre université d'une chaire d'enseignement d'archéologie préhistorique américaine. Il n'y a pas, en Europe, une

seule capitale de quelque importance où des cours semblables ne soient donnés; aux Etats-Unis, ils existent dans chaque université. Quand il ne s'agira plus que de trouver un titulaire pour cette nouvelle chaire, la chose marchera de soi.

Le Congrès international des Américanistes a été fondé en France en 1875, et a tenu sa première session, cette même année, dans la ville de Nancy, sous la présidence de feu M. le baron de Dumast et la direction de M. Lucien Adam. Le Congrès a siégé depuis tous les deux ans dans les principales villes d'Europe et d'Amérique: Luxembourg, Bruxelles, Madrid, Copenhague, Turin, Berlin, Paris, Huelva, Stockholm, Mexico, New-York et Stuttgart, et, à toutes ces étapes, il n'a jamais manqué de susciter le plus vif intérêt. Le Congrès ne peut se réunir deux fois de suite dans une même ville; il a siégé deux fois à Paris, mais après une période de dix ans (1890 et 1900). A la fin de chaque session, il convient de l'endroit où devra se tenir la session suivante, et choisit un certain nombre de personnes chargées de constituer dans le lieu désigné un comité d'organisation. C'est ainsi qu'à la dernière session, celle de Stuttgart, Québec a été choisi pour continuer, en 1906, la chaîne des congrès américanistes bisannuels.

La session qui sera tenue dans la capitale provinciale est donc la quinzième depuis la fondation du Congrès à Nancy. Jusqu'à quel point réussira-t-elle à nous faire connaître l'Amérique préhistorique, à résoudre les questions dont elle va s'occuper? c'est ce que nous saurons bientôt. Mais voici l'aube qui blanchit, au bord du ciel étoilé, et je remets à une prochaine chronique l'occasion d'entretenir les lecteurs de la *Revue* des travaux du congrès.

*Alph. Gagnon.*

Québec, 20 mai 1906.

## Notes Bibliographiques

LE COURAGE D'AIMER, par Henri Davignon. Un volume in-16. Prix : 85 cts.  
Librairie Plon-Nourrit & Cie, 8, rue Garancière, Paris—6e.

Pour atteindre l'amour généreux et pur que réclame la conception élevée du bonheur, il faut une vaillance dont ne sont point capables les âmes médiocres. Les héros de M. Henri Davignon la possèdent, cette vaillance. Pourtant, ce sont des simples et des timides, mais qui tranchent par leur valeur morale sur les autres personnages plus compliqués, moins sympathiques, mais aussi humains, du roman. L'action émouvante et sobre détache une à une chacune de ces physionomies sur le fond des mœurs provinciales et campagnardes d'un délicieux coin de Wallonie. La figure séduisante de Germaine Colombier concentre l'intérêt du récit. La triste aventure où la mène l'incertitude de son propre cœur, impatient et ignorant à la fois de l'amour, s'éclaire tout à coup de la lueur d'une catastrophe introduite dans sa vie par la mort d'un être cher. Elle prend conscience de son devoir et découvre enfin la voie du bonheur en se confiant à l'amour vaillant d'un noble cœur qu'elle allait désespérer. Tous deux acquièrent par la douleur le droit d'être heureux. La pensée maîtresse du livre se dégage ainsi de l'intrigue avec un relief de vie et de passion saisissant.

\* \* \*

SOLDATS AMBASSADEURS, sous le Directoire, An IV—An VIII, par A. Dry.  
Deux volumes in-8o écu, avec sept portraits. Prix : \$2.50.—Librairie Plon-Nourrit et Cie, 8 rue Garancière, Paris—6e.

La série des intéressantes études que M. A. Dry vient de consacrer aux officiers généraux accrédités à l'étranger, de 1795 à 1799, est une heureuse contribution à l'histoire des relations extérieures pendant la Révolution, si magistralement exposée par M. Albert Sorel. Presque tous soldats de fortune, les généraux improvisés diplomates — Pérignon, Truguet, Aubert Dubayet, Clarke, Clanclaux, Lacombe-Saint-Michel, Bernadotte—se croyaient appelés à représenter auprès des vieilles monarchies héréditaires,—à Madrid, à Constantinople, dans l'Italie du Nord, à Naples et à Vienne,— non seulement les intérêts de la France, mais aussi les aspirations de la jeune République à peine reconnue. Dans les attachantes monographies de M. A. Dry, écrites d'un style alerte, les soldats ambassadeurs sont présentés avec une précision de détails qui souligne leur attitude familière et fait nettement ressortir leurs moindres gestes. A l'aide de témoignages contemporains et de curieuses correspondances, en partie inédites, l'auteur insiste sur les difficultés rencontrées et note les efforts tentés par les ambassadeurs pour faire respecter dans des milieux spécialement hostiles, les idées et les couleurs de cette France nouvelle qu'ils avaient glorieusement défendue de leur sang. Malgré toutes les fautes et toutes les maladresses commises, ces efforts méritent indulgence et sympathie. Telle est la généreuse conclusion de l'historien très complètement documenté qu'est M. A. Dry. Elle sera sans doute partagée par tous ceux qui, avec lui, auront suivi à travers l'Europe les représentants du Directoire pendant le cours mouvementé de leurs délicates missions.

QUESTIONS D'HISTOIRE ET D'ARCHEOLOGIE CHRETIENNE, par M. Jean Guiraud, professeur à l'Université de Besançon. 1 vol. in-12. Prix : 85 cts. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris.

Il suffit d'indiquer les titres des différents chapitres de ce volume pour en montrer l'importance et l'intérêt :

I. La répression de l'hérésie au moyen âge.—II. La morale des Albigeois.—III. Le Consolamentum ou initiation cathare.—IV. Saint Dominique a-t-il copié saint François? V. Jean-Baptiste de Rossi (1822-1894).—VI. La venue de saint Pierre à Rome.—VII. Les reliques romaines au IXe siècle.—VIII. L'esprit de la liturgie catholique.

L'auteur traite toutes ces questions, dont quelques-unes ont été très controversées de nos jours, en historien, avec le même souci d'impartialité que l'on rencontre dans ses précédents ouvrages : l'Eglise romaine et les Origines de la Renaissance et Saint Dominique, qui tous deux ont été couronnés par l'Académie française.

\* \* \*

SAINT THÉODORE, (756-829), par M. l'abbé Marin, docteur ès-lettres. 1 vol. in-12, de la collection "Les Saints". Prix : 50 cts. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris.

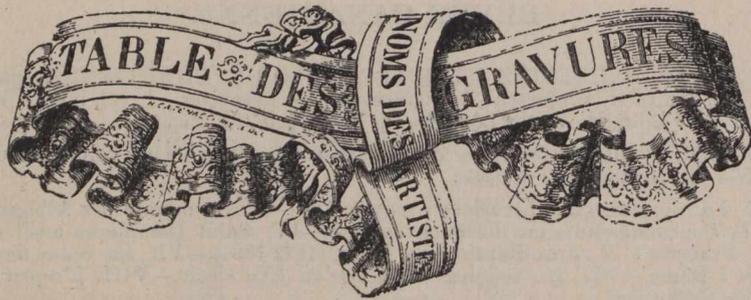
M. l'abbé Marin, docteur ès-lettres, professeur au collège de la Malgrange, auteur d'une importante histoire des Moines de Constantinople que l'Académie française a couronnée, donne à la collection des "Saints" une vie très attachante de Saint Théodore. Ce moine d'Orient du IXe siècle fut un savant et un lutteur. Son monastère était une vraie pépinière de lettrés, d'artistes et de saints, ce qui n'empêcha pas ses moines d'être expulsés, ses biens d'être confisqués, le tout sous l'impulsion et la conduite d'un apostat. Aussi, semble-t-il, en lisant la vie de Saint Théodore, que nous vivons certaines heures tragiques de notre histoire, car notre France révolutionnaire a vraiment trop imité la Bysance impériale. Ce livre est donc tout à la fois un livre d'érudition et d'actualité.

\* \* \*

LE PLAY D'APRES SA CORRESPONDANCE, par Charles de Ribbe. Deuxième édition. 1 vol. in-12 de VII-265 pages, de la "Bibliothèque d'Economie sociale". Prix : 50 cts.—Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris.

La Bibliothèque d'Economie sociale a été bien inspirée en recueillant dans sa collection la seconde édition du précieux volume, depuis quelque temps épuisé, où M. Ch. de Ribbe a présenté au public et commenté la correspondance de Frédéric Le Play. Nous approchons des fêtes au milieu desquelles la Société d'Economie sociale va voir se dresser dans Paris la statue de son illustre fondateur. On voudra donc connaître la pensée intime et le cœur de cet homme de bien, de celui qui, le premier, a marqué les vraies conditions de la réforme de nos institutions et de l'amélioration du sort des producteurs, non par des utopies ruineuses, mais par le respect, mieux entendu, des vérités fondamentales et par l'application des principes de la morale au mouvement économique des sociétés modernes.

*La Rédaction*



### Table des Auteurs

Auclair, Abbé Elie J.—Bibliographie Canadienne.....	25, 267
“ “ “.—A Travers nos Quarante Ans.....	150, 339
A. L.—Nécrologie.....	35
Bélangier, Léandre.—Les inconvénients de la loi de M. Pérodeau.....	237
Beullac, Pierre.—Plaidoyer du Défendeur, Jules Mary vs Barthelemy Hubert, Re : Les droits d'auteurs au Canada.....	260
Brosseau, ptre, J. A. M.—Le dénigrement de notre race.....	419
Chapais, Thomas.—A Travers les Faits et les Oeuvres....	97, 211, 317, 432, 546
Cambray, Alfred.—Le Socialisme, Religion Nouvelle.....	379
C. J. M.—Nécrologie.....	35
De Luro.—Autour de Lourdes.....	162, 276, 352
Eneri.—Nécrologie.....	35
Evrard, Jacques.—François Fabié.....	90
Fortin, Honorable Juge.—Jugement Jules Mary vs. Barthélémy Hubert, Re : Les Droits d'auteur au Canada.....	534
Gagnon, Ernest.—Autour d'un blason.....	403
Geoffrion, Aimé.—Plaidoyer du demandeur, Jules Mary vs Barthelemy Hubert, Re : Les Droits d'auteur au Canada.....	252
Geoffrion, Aimé.—Réplique aux arguments du défendeur, Jules Mary vs Barthelemy Hubert, Re : Les Droits d'auteur au Canada.....	544
Hervé, Noël.—Les Tuileries.....	7, 184, 229
Heaura, Félix.—Le nez de Cléopâtre.....	42
Meyn, Jean du.—Offices Dominicains.....	15
“ “.—Notre Education Littéraire.....	139
Jean du Canada.—Ruisseux souterrains.....	429
Leleu, J. M.—Lendemain d'Ordination.....	302
Leleu, J. M.—Voix du monde et voix de Dieu.....	303
Leglaneur, A.—La Banane.....	84
Leclaire, Alph.—Le Saint-Laurent Historique, Légendaire et Topographique.....	449, 561
Laberge, Albert.—Maintenant, Travaillons !.....	525
Monge, Rose.—Cœur de Mère.....	71
“ “.—Le Rayon.....	72

## TABLE DES AUTEURS

753

Montigny, Louvigny de.—L'art des vers.....	366
M. L. de.—Les droits d'auteur.....	431
Nolin, Louis Alp. O. M. I.—Le soir de la vie.....	271
“ “ “ O. M. I.—Giboulée.....	397
Parville, Henri de.—L'eau, seul breuvage nécessaire.....	295
Pons, J. A.—Quelques traits de la Mentalité Japonaise.....	74
Wildenbruch.—Larmes d'enfants.....	305, 405
XXX.—Notes Bibliographiques.....	332, 447
XXX.—(Quelques Aperçus sur Molière :	
La dernière pièce de Molière.....	115
Le Pédantisme de Molière.....	118
Les Médecins de Molière.....	124
Nos gravures.....	136

### Portraits

Jeune Canadienne.....	24
Jeune Canadienne.....	34
L'honorable Pierre Garneau.....	36
Jean-George Garneau.....	36
Ed-Burroughs-Garneau.....	39
R. P. C. Strubbe, S. S. R.....	114
Portrait de Molière.....	122
Molière dans les dernières années de sa vie, par Mignard.....	338
Arthur Buies.....	526
M. Louvigny de Montigny.....	527
M. Jean Lionnet.....	528
M. Auguste Dorchain.....	529
M. Edouard Sauvel.....	530
M. Charles ab der Halden.....	531
M. Aimé Geoffrion, C. R.....	352
M. Pierre Beullac.....	533
Honorable Juge Thomas Fortin.....	574
Monseigneur de Lava.....	696
Capitaine Louis-Robert-Demers.....	597
Nelson.—Portrait.....	597

### Gravures d'illustrations

Palais des Tuileries—Partie centrale telle qu'elle fut exécutée par Philibert Delorme.....	4
Marie Madeleine.....	41
L'hiver.....	83
La Nativité par Bouguereau.....	89
La Fuite en Egypte.....	96
L'automne.....	111

Molière en costume de théâtre.....	114
Frontispice d'une édition des œuvres de Molière publiée en 1673.....	118
Tombeau de Molière au Père Lachaise.....	138
Armes pontificales.....	183
Les Tuileries et le Louvre.....	226
Plan général des Tuileries et du Louvre.....	226
La Vierge et l'enfant.....	294
Bernadette à Lourdes.....	365
Concert du printemps.....	378
Blason de Colbert.....	403
L'amour frileux.....	430
Eglise Saint-Antoine—Longueuil.....	452
Château de Longueuil.....	453
Eglise de la Sainte-Famille—Boucherville.....	454
Eglise Saint-François d'Assise—Longue Pointe.....	456
Asile Saint-Benoit-Joseph—Longue Pointe.....	457
Eglise du Saint-Enfant-Jésus—Pointe-aux-Trembles.....	458
Eglise Sainte-Anne—Varenes.....	459
Sans Merci—Par Philippe Hébert.....	461
Sans Merci—Par Philippe Hébert.....	462
Eglise de la Purification de la Bienheureuse Vierge Marie—Repentigny.....	464
Iroquois.....	466
Eglise Saint-François Xavier—Verchères.....	467
Eglise de Saint-Sulpice.....	468
Eglise de la Très-Sainte-Trinité—Contrecoeur.....	469
Eglise Saint-Antoine-de-Padoue—Lavaltrie.....	470
Eglise Saint-Joseph—Lanoraie.....	472
Eglise Saint-Pierre—Sorel.....	474
Cathédrale Saint-Jean-Baptiste—Nicolet.....	484
Eglise de la Visitation—Pointe-du-Lac.....	485
Cathédrale de l'Assomption—Trois-Rivières.....	488
Eglise Sainte-Angèle-de-Laval.....	492
Sanctuaires du Cap de la Madeleine.....	494
Eglise de la Nativité—Bécancourt.....	497
Eglise de la Visitation—Champlain.....	498
Eglise Saint-François-Xavier—Batiscan.....	499
Eglise Sainte-Anne-de-la-Pérade.....	501
Eglise Sainte-Emmèlie—Leclercville.....	508
Eglise Saint-Louis—Lotbinière.....	510
Eglise Saint-Joseph—Deschambault.....	511
Eglise Notre-Dame—Portneuf.....	512
Eglise de la Sainte-Famille—Cap Santé.....	513
Eglise Saint-Jean-Baptiste—Les Ecureuils.....	515
Eglise de Sainte-Croix.....	519
Eglise de Saint-Antoine de Tilly.....	520
Eglise Saint-François de Sales—Pointe-aux-Trembles.....	522

Eglise de Saint-Nicholas.....	524
Pont de Québec.....	562
Eglise de Saint-Romuald.....	563
Eglise de Saint-Colomb—Sillery.....	564
Couvent de Jésus-Marie—Sillery.....	565
Conférence de Jacques-Cartier sur les Sauvages.—Le Cap Diamant.....	567
Surprise des sauvages à la vue du premier vaisseau français, en septembre 1535.....	568
Samuel de Champlain, fondateur de Québec.....	569
Première habitation de Québec, résidence de Samuel de Champlain.....	570
Vieux collège des Jésuites.....	570
Premier couvent des Ursulines, bâti en 1642, brûlé le 13 décembre 1652.....	571
Couvent des Ursulines, restauré en 1687.....	572
Une des cours de récréation du monastère des Ursulines.....	572
Second couvent des Récollets.....	573
Palais de l'Intendant.....	573
Eglise et Collège des Jésuites.....	573
Cathédrale en 1760.....	573
Couvent des Ursulines en 1759.....	575
Un coin d'une cour de récréation au Monastère des Ursulines.....	576
Défense de Québec contre la flotte de Phipps ; en 1690.....	577
Québec en 1790.....	578
La Place d'Armes et la Cathédrale Episcopaliennne, en 1832.....	578
La basse-ville de Québec, en 1833.....	579
Québec, vue prise de Lévis, en 1833.....	579
Vue de l'Esplanade et des Fortifications de Québec, en 1832.....	580
Québec. en 1832 ; Vue prise de Lévis.....	580
Québec : Vue prise en 1759, par Richard Short.....	581
Québec : Vue prise de la baie de Wolfe en 1833.....	581
Québec en 1759.....	582
Château d'Haldimand, Québec, 1784.....	582
Bâtisses du Parlement, de 1833 à 1851.....	583
Bâtisses du Parlement, de 1851 à 1854.....	583
Vue générale de Québec, prise par l'aide de camp du général Wolfe.....	584
La Cathédrale, le Collège des Jésuites et l'Eglise des Récollets.....	584
Ruines de Québec en 1759 :	
Eglise de Notre-Dame des Victoires.....	585
Palais Episcopal, vu en montant de la Basse-Ville.....	585
Palais Episcopal, vu en descendant de la haute-ville.....	585
La Trésorerie et le Collège des Jésuites.....	586
Intérieur de l'Eglise des Jésuites.....	586
Intérieur de l'Eglise des Récollets.....	586
Québec, vue prise de Beauport, en 1851.....	587
Vieux matériel de guerre, d'après une esquisse prise en 1871.....	587
Intérieur de la vieille porte St-Louis de Québec. D'après une esquisse prise en 1871.....	588

Démolition du vieux Québec. Vue prise en 1871.....	588
Ancienne Porte Prescott à Québec en 1871.....	589
Départ des ingénieurs royaux de leurs casernes, esquisse prise en 1871...	589
Lion de neige.—Le Chien d'Or.....	590
De Repentigny présentant son billet de logement à Philibert.....	591
Bigot donnant des ordres à Cadet.....	592
Angélique de Méloises.....	593
Sur la place du Marché.....	593
Maison de Montcalm.....	594
Château de St Louis en 1698.....	594
Ruines de Beaumanoir.....	594
Bigot se rendant à Beaumanoir.....	595
Une réception à Beaumanoir.....	595
Dans les forêts de Beaumanoir.....	596
Nelson quittant Québec.....	597
Sentinelle française sur les remparts de Québec pendant le siège de 1759..	598
Basilique de Québec.....	599
Intérieur de la Basilique de Québec.....	600
Notre-Dame des Victoires.—Québec.....	601
Eglise Saint-Jean-Baptiste.—Québec.....	602
Catédrale Anglicane.....	603
Eglise Méthodiste.....	603
Eglise Saint-Mathieu.....	603
Asile Finlay.....	603
Eglise paroissiale de Saint-Roch.—Québec.....	604
Eglise paroissiale de Saint-Sauveur.—Québec.....	605
La Nuit de Noël.....	606
Eglise de Sainte-Foye, actuelle.....	606
Eglise de Sainte-Foye, ancienne.....	606
Eglise Notre-Dame du Chemin—Québec.....	607
Villa Maurèse—Québec.....	608
Intérieur de l'église de Notre-Dame du Chemin—Québec.....	608
Eglise et Monastère des Franciscaines—Québec.....	609
Chapelle de la Congrégation des hommes, à Saint-Roch—Québec.....	610
Hôtel-Dieu du Précieux Sang.....	610
Hospice des Sœurs de la Charité.....	611
Asile du Bon Pasteur.....	611
Hôpital Général.....	612
Hôpital de la Marine.....	612
Université Laval.....	613
Grand Séminaire.....	613
Petit Séminaire.....	613
Patinoir.....	613
Club de la Garnison.....	613
Bureau de la Commission du Havre de Québec.....	614
La prison.....	615

La terrasse et la Basse-ville, vues de la Citadelle.....	616
La Citadelle, vue du Port.....	617
Hôtel-de-Ville.....	618
La Citadelle, la terrasse Dufferin et le Château Frontenac.....	619
Le Manège.....	619
Le Palais Législatif.....	620
La Terrasse et le Château Frontenac.....	621
Le Château Frontenac, vue de l'Université Laval.....	622
Vue prise du Château Frontenac.....	623
Monument de Champlain.....	624
Frontenac, statue par Philippe Hébert.....	625
Wolfe, " " " ".....	626
Montcalm, " " " ".....	627
Lévis, " " " ".....	628
De Salaberry, " " " ".....	629
L'Esplanade.....	630
Rue d'Auteuil.....	670
Côte d'Abraham.....	630
Côte de la Citadelle.....	630
Ancienne et nouvelle porte Prescott.....	631
Ancienne et nouvelle porte Saint-Louis.....	631
Porte Hope.....	632
Porte Kent.....	632
Porte et rue Saint-Jean, laissant voir la vieille boulangerie.....	633
Bureau de Poste—Québec.....	634
Place d'Armes—Québec.....	634
Gare du chemin de fer de Québec et du Lac Saint-Jean.....	635
Québec, vue du Palais Législatif.....	635
Chapelle des Jésuites—Québec.....	636
Batterie de l'Université.....	637
Monument du premier Missionnaire.....	637
Monument des braves.....	637
Monument de Wolfe et Montcalm.....	637
Monument de Wolfe.....	638
Eglise de Notre-Dame de la Garde.....	639
Côte de la Montagne.....	639
Rue Sous-le-Cap.....	640
Rue Saint-Joseph.....	641
Hospice Saint-Joseph de la délivrance—Lévis.....	642
Eglise de Notre-Dame—Lévis.....	642
Eglise Saint-Joseph—Lévis.....	642
Chapelle du Sacré-Cœur—Saint-Joseph de Lévis.....	643
Couvent de Jésus-Marie—Saint-Joseph de Lévis.....	643
Couvent de Notre-Dame,—Lévis.....	644
Collège de Lévis.....	644
Inscription indiquant l'endroit où est tombé Montgomery, le 31 décembre 1775.....	645

Eglise Saint-Laurent—Ile d'Orléans.....	649
Eglise de Saint-Etienne—Beaumont.....	651
Chapelle de Notre-Dame de Lourdes—Saint-Michel de Bellechasse.....	652
Eglise Saint-Jean—Ile d'Orléans.....	655
Eglise des Saints Philippe et Jacques—Saint-Vallier.....	657
Chapelle au sommet du Cap Tourmente.....	658
Chapelle du Petit Cap—Saint-Joachim.....	660
Eglise Saint-Louis—Ile-aux-Coudres.....	660
Hauterive—Saint-Irénée-les-Bains.....	669
Gil' Mont—Saint-Irénée-les-Bains.....	670
Gil' Mont, vue de côté.....	670
Manoir Richelieu—Malbaie.....	671
Vieille chapelle et église de Sainte-Croix—Tadoussac.....	676
Hôtel Tadoussac.....	680
Cathédrale de Saint-François-Xavier—Chicoutimi.....	687
Eglise de Saint-Alphonse—Bagotville.....	691
Eglise Saint-Thomas—Montmagny.....	700
Phare de l'Ile-aux-Grues.....	704
Eglise de Notre-Dame de Bonsecours—L'Islet.....	705
Phare de l'Islet de Bellechasse.....	706
Eglise de Saint-Jean-Port-Joli.....	707
Phare du Pilier de pierre.....	708
Phare de la Roche Avignon.....	709
Eglise de Saint-Roch des Aulnets.....	712
Eglise de Sainte-Anne de la Pocatière.....	713
Eglise de Notre-Dame de Liesse—Rivière-Ouelle.....	716
Cabane d'un colon canadien dans les premiers temps.....	719
Eglise de Saint-Denis de la Bouteillerie.....	722
Eglise Saint-Louis—Kamouraska.....	723
Phare de Kamouraska.....	724
Eglise de Saint-André.....	725
Eglise Saint-Patrice—Fraserville.....	726
Eglise Saint-Georges, Cacouna.....	728
Eglise de la Nativité—Beauport.....	731
Intérieur de l'église de Beauport.....	732
Asile de Beauport.....	733
Chute Montmorency.....	734
Eglise de la Sainte-Famille—Ile d'Orléans.....	735
Basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré.....	736
Scala Santa—Sainte-Anne de Beaupré.....	737
Vue générale des pyramides et palais d'Uxmal (Yucatan).....	744
Palais restauré à Palenque.....	746
Ruines d'une porte à Labna.....	748

## Table des Matières

A travers les Faits et les Œuvres, par Thomas Chapais . . . . .	97, 211, 317, 432, 546
A Travers nos Quarante Ans, par l'abbé Elie J. Auclair . . . . .	150, 339
Autour de Lourdes, par S. de Luro . . . . .	162, 276, 352
Autour d'un blason, par Ernest Gagnon . . . . .	403
Art des Vers, (l') par Louvigny De Montigny . . . . .	366
Bibliographie canadienne, par l'abbé Elie J. Auclair . . . . .	25, 267
Banane, (la) par A. Leglauer . . . . .	84
Cœur de Mère, par Rose Monge . . . . .	71
Dénigrement de notre race, par J. A. M. Brosseau, ptre . . . . .	419
Droits d'Auteur, (les) par Louvigny de Montigny . . . . .	431
Plaidoyer du demandeur . . . . .	252
" " défendeur . . . . .	260
Réplique du demandeur . . . . .	544
Jugement de l'Honorable Juge Fortin . . . . .	534
Dernière pièce de Molière, (la) par XXX . . . . .	115
Eau, seul breuvage nécessaire, (l') par Henri de Parville . . . . .	295, 112
François Fabié, par Jacques Evrard . . . . .	90
Giboulée, par Louis Alph. Nolin, O. M. I. . . . .	397
Inconvénients de la loi de M. Perodeau, (les) par Léandre Bélanger . . . . .	237
Jugement de l'honorable Juge Fortin, Re : Droits d'auteur au Canada. . . . .	534
Lendemain d'Ordination, par J. M. Leleu . . . . .	302
Larmes d'enfants, par E. Von Wildenbruch . . . . .	305, 405
Maintenant, travaillons, par Albert Laberge . . . . .	525
Médecins de Molière, (les) par XXX . . . . .	124
Notre Education littéraire, par Jean du Meyn . . . . .	139
Nos gravures, par XXX . . . . .	136
Nécrologie, par H. L.—Enéri,—C. J. M. . . . .	35
Nez de Cléopâtre, (le) par Félix Heaura . . . . .	42
Notre Revue, par XXX . . . . .	233
Notes Bibliographiques, par XXX . . . . .	332, 447
Offices dominicains, par Jean du Meyn . . . . .	10
Pédantisme dans Molière, (le) par XXX . . . . .	118
Plaidoyer du défendeur, Re : Droits d'Auteur au Canada, par Aimé Geoffrion . . . . .	252
Plaidoyer du défendeur, Re : Droits d'Auteur au Canada, par Pierre Beullac . . . . .	260
Quelques Traits de la Mentalité Japonaise, par J. A. Pons . . . . .	74
Rayon, (le) par Rose Monge . . . . .	72
Réplique du demandeur à l'argument du défendeur, Re : Droits d'auteur au Canada . . . . .	544

Ruisseaux souterrains, par Jean de Canada.....	429
Socialisme, Religion Nouvelle, (le) par Alfred Cambray.....	379
Saint-Laurent Historique, Légendaire et Topographique, (le) par Alphonse Leclair.....	449, 561
Soir de la Vie, (le) par S. de Luro.....	271
Tuileries, (les) par Noël Hervé.....	7, 184, 227
Voix du Monde et Voix de Dieu, par J. M. Leleu.....	303

